

SOUVENIRS
ET NOUVELLES.

Ouvrages de M. Hippolyte Violeau.



- VEILLÉES BRETONNES. 1 vol. in-12. 2 fr.
- NOUVELLES VEILLÉES BRETONNES, deuxième série. 1 vol. in-12. 2 fr.
- PARABOLES ET LÉGENDES, poésies dédiées à la jeunesse. 1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 fr.
- PÈLERINAGES DE BRETAGNE (Morbihan). 1 vol. in-12. 2 fr.
- LIVRE DES MÈRES ET DE LA JEUNESSE; ouvrage couronné par l'Académie française. 3^e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.
- PREMIERS ET NOUVEAUX LOISIRS POÉTIQUES. 3^e édition, à l'usage des maisons d'éducation, approuvée par S. E. le cardinal de Bonald et Mgr l'évêque de Quimper. 2 vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50
- SOIRÉES DE L'OUVRIER. Lectures à une Société de Secours mutuels. Ouvrage couronné par l'Académie française. 3^e édition. 1 vol. in-12. 1 fr. 50
- 4^e édition. 1 vol. in-18. 4 fr.
- AMICE DU GUERMEUR, étude historique et morale (première moitié du dix-septième siècle). 1 vol. grand in-18 anglais. 2 fr. 50
- LA MAISON DU CAP. Nouvelle bretonne. 1 vol. in-12. 2 fr.
- SOUVENIRS ET NOUVELLES. 2 vol. in-12. 4 fr.

SOUVENIRS

ET

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

(La reproduction et la traduction sont réservées.)

1859

 18
 843
 VIO



Document numérisé en 2016

THÉOPHILE RENAUD.

(SUITE.)

THÉOPHILE RENAUD.



XII

L'ANNEAU DE PAILLE.

30 juillet 1836.

Ce dénoûment vulgaire a donc obtenu ton approbation, cher philosophe? Tout est pour le mieux, me dit ta dernière lettre, et si le roman y perd, l'histoire y gagne. Tu parais croire qu'au moment où je t'écrivais, cette opinion était aussi la mienne, et, en effet, la gaieté apparente de mon récit devait te le faire supposer. Détrompe-toi, Édouard, ce dénoûment ne laisse plus aucun prétexte, aucune ombre d'espérance à des idées folles dont je rougis de t'entretenir, et qui me tourmentent malgré moi. Le testament de Nemrod équivalait à une demande en mariage. Le

jeune vicomte est aimé du colonel, et Alice... Alice a loué plusieurs fois devant moi la droiture de son caractère et ses sentiments généreux. Quant à la comtesse, elle raffole de M. de Chavigny.

— La passion des chevaux et des chiens est tout à fait aristocratique, disait-elle un jour à sa fille; dans ma jeunesse, le marquis de R..., ce phénix du monde élégant, gardait le silence le plus obstiné tant qu'on ne parlait devant lui ni de courses, ni de chasses; mais au premier mot sur l'un de ces deux sujets, on eût dit le cheval de Job réveillé au bruit de la trompette : il bondissait, il frémissait, il bouillonnait, saisi d'une fièvre inspiratrice; sa tête se relevait fièrement, ses yeux lançaient des éclairs, les paroles se pressaient à flots sur ses lèvres, il devenait sublime.

— J'en conviens, répondit le colonel; mais le vieux poète Dubartas était plus sublime encore, lorsque, avant de faire sa description du cheval, il se mettait à quatre pattes, soufflait, hennissait et galopait tout autour de sa chambre.

Malgré ce persiflage, la comtesse n'en continue pas moins à tout admirer dans les goûts et la personne du sportsman, oubliant ce qu'elle a pu avancer naguère sur l'ennui que ces hommes-chevaux, ces autres centaures, amènent avec eux.

— Qu'il est élégant, qu'il est distingué, qu'il est bien sous ce costume de voyage!

Telles sont les exclamations qu'elle pousse à chaque instant, et qui m'inspirent une tristesse dont je suis honteux.

— Tout est pour le mieux, as-tu dit? — Oui, tu as raison; j'aime mieux voir un obstacle de plus, dès à présent, entre mademoiselle de Bréval et moi. Plus tard, il me serait impossible de guérir, et je crois le pouvoir encore. Je voudrais quitter cette famille; je voudrais partir, retourner à Lormont. Pourquoi m'ont-ils engagé à les suivre? Ah! mon ami, assiste-moi de tes conseils!

Je la vois tous les jours; je suis constamment auprès d'elle, nous avons déjà dessiné ensemble bien des points de vue de la vallée de Campan. Elle est artiste, Édouard : elle possède un talent incontestable. Ah! faut-il qu'elle ait aussi la naissance et la fortune!... Madame de Bréval et le colonel, tour à tour en tiers avec nous, encouragent la dangereuse amitié du plébéien et de la patricienne. Un jeune homme d'une classe si inférieure ne leur inspire aucune inquiétude; je ne suis que Théophile le peintre, le protégé d'une noble famille, quelles conséquences pourraient donc avoir les tristes faveurs dont je suis l'objet? L'idée de mon indignité est une garantie suffisante pour leur fille et pour moi; et, cependant, mon ami, tandis que cette idée est l'unique cause de leur confiance, par une inconséquence déplorable, on dirait qu'ils cherchent à l'écarter

d'Arthur avec les tartines des écoliers. La comtesse ne sait plus que penser des dispositions de son fils pour la peinture ; cependant elle se console en citant beaucoup de grands hommes de ses amis, qui ont été ou qui sont encore on ne peut plus inconstants dans leurs goûts. Quant à mademoiselle de Bréval, Félicie a voulu se charger elle-même de son horoscope un jour où je dessinais, entouré des deux mères et des trois jeunes filles, les ruines de Médoux.

— Cette main, dit mademoiselle de Vorlac, ne m'offre que des signes de bonheur ; je n'y vois ni héritages, ni ennemis, mais j'y découvre parfaitement une célébrité égale à celle de Béatrix et de Laure. Cent mille portraits de mon amie circuleront d'un bout du monde à l'autre. Mais, écoute bien ceci, Alice, les mers seront sillonnées par de petites flottilles, montées par tes admirateurs, cinglant vers toi de tous les pays. Cependant, retirée au foyer d'une salle gothique, car tu habiteras un vieux château, habilement restauré dans le goût du treizième siècle, tu travailleras à un interminable ouvrage de tapisserie, représentant les principales aventures de la reine Genièvre. Un vénérable chapelain, assis de l'autre côté du foyer, te lira la vie d'un saint, la patience de Grisélidis, ou l'admirable histoire de Jean Sans-Peur. — Qu'est-ce donc, diras-tu au jeune page, debout près de l'étroite fenêtre et les yeux fixés sur la grève, qu'est-ce donc que

j'entends à la porte, Isolin? — Madame, répondra l'enfant naïf, ce sont encore des Persans ou des Chinois qui demandent à vous voir! — Encore! diras-tu, ah! cela devient fatigant!... Chapelain, continuez votre lecture.

— Maintenant, à mon tour, répliqua mademoiselle de Bréval en saisissant de force la main de la maligne devineresse, je vais te prouver combien je vau mieux que toi. Dans une couple d'années, je te vois mariée à un jeune homme modeste, tout uni, et qui ne t'en aimera pas moins pour cela. Tu habiteras une jolie maison au bord d'une rivière, d'un étang ou d'une mare quelconque; tu auras un jardin où les choux et les navets auront la place d'honneur, et une cour encombrée de poules, d'oies et de pigeons. Courant du salon à la cuisine, de la cuisine à la basse-cour, de la basse-cour au jardin, tu seras partout à la fois. Un dîner sans façon (et tu n'en donneras jamais d'autres) te préoccupera quinze jours à l'avance, et durant quinze nuits tu ne rêveras que potages trop salés, côtelettes en charbon, et poulets durs. Si ton mari est triste, tu n'auras pas de repos que tu ne l'aies fait rire; s'il tousse, tu l'écraseras sous les gilets, les redingotes et les manteaux. Bref, tu seras la ménagère par excellence, et les voisins te citeront en exemple à leurs femmes, sans que les voisines se fâchent contre toi.

Cécilia avait écouté attentivement les prédic-

tions de sa cousine et celles de mademoiselle de Bréval; elle tournait et retournait dans ses doigts quelques brins de paille dont elle faisait des anneaux. Imposant silence à la comtesse, qui commençait une histoire sur Napoléon et la fameuse mademoiselle Lenormand : — Théophile, dit-elle, est-ce toi qui seras le mari de Félicie ?

Je te laisse imaginer l'embarras de mademoiselle de Vorlac et le mien à cette question des plus indiscreètes. Je ne savais que répondre. Ce fut encore la comtesse qui vint à mon secours.

— Ma chère Cécilia, notre ami est peintre; lorsqu'il se mariera, il épousera une artiste.

— Ah! oui, ce sera Alice, n'est-ce pas ?

Ce fut au tour d'Alice de perdre contenance. La comtesse se mordit les lèvres; madame de Gersin gronda sa fille et chercha à la faire taire. Pour moi, j'eusse voulu me glisser dans une taupinière qui se trouvait sous ma main.

Madame de Bréval se rappela sans doute le formidable rempart d'impossibilités qui me séparait de sa fille; elle reprit son enjouement habituel, arrêta madame de Gersin dans ses inutiles remontrances, et se penchant à mon oreille :

— Cher monsieur, dit-elle, ne contrarions pas une pauvre malade; soyez pour quelques instants le prétendu d'Alice : mon futur gendre serait ici qu'il vous en remercierait.

Un avis à peu près semblable fut donné à Alice. Je m'inclinai sans répondre; j'étais blessé

au cœur. Édouard, il y avait presque une insulte pour moi dans l'autorisation de la comtesse.

Cécilia, sans se douter de la torture qu'elle m'imposait, me tendit un de ses anneaux de paille :

— Monsieur le fiancé, dit-elle, voici l'anneau de mariage; passez-le au doigt de votre femme... Donne donc ta main, Alice.

La comtesse fit un signe; Alice tendit sa main. Non, Édouard, tu ne saurais comprendre l'impression d'humiliation et de tristesse que me fit éprouver ce simulacre de bonheur. En passant cet anneau dérisoire au doigt de mademoiselle de Bréval, je me disais que je n'avais réellement à donner à une épouse que l'indigence et l'obscurité. Cette paille tressée par une pauvre idiote était l'emblème de ma fortune, héritage misérable que la démence seule pourrait offrir. Je ne sais si Alice devina mes pensées, mais elle reçut l'anneau d'une main tremblante. Je n'osai la regarder; je sentais mes yeux pleins de larmes.

Quand je levai la tête, en essayant de sourire à Cécilia, qui battait des mains, au regard de douloureux intérêt, de pitié profonde que madame de Gersin fixa sur moi, je vis que je m'étais trahi. Mademoiselle de Vorlac aussi paraissait m'avoir observé; ses joues étaient moins roses, ses yeux humides. Quant à la comtesse, je lui tournais le dos, et elle n'avait pu s'apercevoir de rien.

Cécilia jugea convenable de m'adresser des conseils; elle me recommanda d'aimer ma femme, et me fit promettre de ne jamais l'affliger.

— Si tu savais, ajouta-t-elle, ce que les reproches ont de pénible! Alice se tairait devant toi parce qu'elle aurait peur; mais lorsque tu ne serais plus là, elle aurait beau se cacher, Cécilia la verrait pleurer, et Cécilia ne t'aimerait plus.

— Assez, mon enfant, assez, dit madame de Gersin en attirant sur ses genoux la tête de sa fille, tu n'as pas reposé aujourd'hui. Il faut dormir.

— Et quand j'aurai fermé les yeux, reprit Cécilia en jetant ses bras autour du cou de sa mère, vous enveloppez votre tête dans le rideau, et demain il sera tout mouillé encore! Non, je ne dormirai pas! je veux vous regarder toujours! vous voir toujours!

Madame de Gersin embrassa sa fille.

— Retournons à Bagnères, dit la comtesse, Cécilia a besoin de sommeil.

Alice avait gardé l'anneau à son doigt, la comtesse le prit :

— Cet anneau est fort bien tressé, dit-elle à voix basse pour n'être pas entendue de Cécilia; la pauvre enfant s'est surpassée, ma chère Alice, elle a fait un petit chef-d'œuvre.

Après ce pompeux éloge, elle tourna et retourna la bague dans ses mains, et finit par la lancer dans l'Adour.

Ainsi de mes prétentions, si j'osais en avoir, pensai-je; et un instant après, tournant les yeux vers l'endroit où la bague avait disparu, je vis que Félicie était restée seule au bord de la rivière : elle se penchait sur l'eau dans une attitude pensive, et semblait suivre du regard les destinées de l'anneau de paille.

XIII

LA ROSE SANS ÉPINES.

Bagnères de Bigorre, 8 août 1836.

Si jamais, cher ami, à l'heure de ton lever, ne dormant plus, n'étant pas éveillé encore, mais délicieusement assoupi et sous le charme d'une agréable vision tenant le milieu entre la rêverie et le rêve; si jamais, par un vague instinct, tu as craint le jour et ses froides réalités; si tes yeux ont lutté avec l'aurore en refusant de s'ouvrir; si, pour t'abuser et jouir un moment de plus, tu as essayé de prolonger et ton demi-sommeil et tes heureuses chimères, ô Édouard, tu ne chercheras pas à m'arracher à mes douces pensées d'aujourd'hui! Si je dors, si je suis trompé par un songe, ne me le dis pas, et écarte la lumière de mes yeux et de mon cœur.

J'espère que ma juste allégresse trouvera grâce devant toi. Puis-je accueillir froidement un aveu d'où vont dépendre la gloire et le bonheur de ma vie? Tu sauras tout, Édouard; je te raconterai dans ses détails les plus minutieux cette journée heureuse. Que t'importent nos courses de touristes et des descriptions faites cent fois? C'est d'elle qu'il faut parler; d'elle, la plus noble, la meilleure des femmes.

Alice et Félicie, accompagnées de la femme de chambre de mademoiselle de Bréval, s'étaient rendues un de ces matins au village d'Asté pour y assister à la messe; elles avaient emporté du pain et des fruits, se promettant un grand plaisir d'un déjeuner champêtre dans les ruines du vieux château de Grammont. Quel fut l'étonnement de la comtesse lorsque, quelques heures après leur départ, la femme de chambre revint seule à Bagnères! — Ma bonne Marguerite, avait dit mademoiselle de Bréval, laisse-nous un moment, et va dire quelques prières de plus à la bonne Vierge d'Asté. Et Marguerite, après un quart d'heure d'oraison, était revenue dans les ruines; mais, au lieu des deux jeunes filles et du panier qu'elle y avait laissés, elle ne trouva que ce billet de la main de Félicie, et écrit à la hâte au crayon :

« Soyez sans inquiétude, Marguerite, et attendez-nous. Nous serons ici avant une heure. »

L'heure s'était écoulée, une autre l'avait suivie, et pas de Félicie ni d'Alice. N'ayant pu obtenir

au village aucun renseignement sur la disparition des deux amies, Marguerite, effrayée et ne sachant que faire, crut que le plus sage était de retourner à Bagnères et de tout raconter à la comtesse.

Je ne te peindrai pas l'état de madame de Bréval. Le colonel, Arthur et moi, nous partîmes aussitôt pour Asté, et nous parcourûmes le village, questionnant cette population de goitreux, dont les réponses imbéciles nous mirent dans le plus grand embarras. Tous s'accordaient à dire qu'Alice et sa compagne étaient entrées dans les ruines, mais ensuite les renseignements devenaient tout à fait contradictoires. L'un nous assurait que les dames avaient pris le chemin des Palomières; l'autre un sentier voisin d'Asté, qu'il nous montrait de la main; l'autre, enfin, indiquait le pont jeté sur l'Adour, entre Baudéan et Médoux, et parlait de la route de Campan.

— Elles ne sauraient être loin, dit le colonel; prenons chacun une de ces trois routes, et ne perdons pas de temps. »

Le colonel à qui Alice avait souvent parlé des Palomières, choisit ce chemin qu'il connaissait parfaitement, et sur lequel il se croyait à peu près certain de rejoindre les deux amies. Guidé par un jeune garçon, Arthur prit le sentier derrière le village, et moi je traversai l'Adour, ne doutant pas de l'inutilité des recherches de ce côté.

Je remontai donc la route de Campan, très-peu

satisfait de la part qui m'était faite, lorsqu'à peu de distance de Baudéan, j'appris d'une petite bergère que deux jeunes demoiselles, dont l'une portait une corbeille au bras, avaient franchi, deux heures auparavant, le ruisseau de Serris. Je suivis les indications de cette enfant, et, quittant le grand chemin, je me trouvai dans le vallon le plus délicieux, le plus enchanteur.

Un ruisseau torrentueux roulait à mes pieds son eau rapide et emportait en courant des feuilles de hêtre et des brins de paille. Cette paille me rappela l'anneau de Cécilia jeté dans l'Adour par la mère d'Alice, et une rêverie amère s'empara de mon esprit. Tantôt précipitant mes pas, tantôt m'arrêtant et écoutant sans rien voir et sans rien entendre, je montais, je descendais, marchant toujours devant moi, et trop agité par les émotions de mon âme pour prêter aucune attention aux objets extérieurs. Je ne sentais plus de la vie que les souffrances de l'orgueil blessé. J'ignore combien de temps eût duré cette course inégale et faite en quelque sorte à tâtons, si une fée bien-faisante, sous la forme d'une vieille racine, n'eût rompu le charme qui m'entraînait. S'embarrassant dans mes jambes, elle rendit une chute inévitable; je tombai, et comme Antée, le fameux brigand de la Libye, je me ranimai en embrassant la terre,

Où étais-je? Dans un bois de sapins où les pas de l'homme n'avaient tracé aucun sentier. Com-

ment y étais-je venu? C'est ce qu'il m'est impossible de t'apprendre. Voyant que je m'étais égaré, je ressentis une vive douleur, et je donnai trois ou quatre coups de canne au tronc d'arbre le plus voisin pour le punir de ma sottise. Arrivé à la lisière du bois, je vis plusieurs sentiers qui se croisaient et tournaient autour d'une montagne; je pris au hasard un de ces sentiers, ignorant complètement s'il me rapprocherait ou m'éloignerait de Bagnères.

Après avoir cheminé un quart d'heure, bien décidé à me battre moi-même à la première occasion, je m'enfonçai dans une gorge étroite, sauvage, hérissée de rochers. Un gave n'était pas loin de moi; sans le voir, encore, je devinai facilement son voisinage au bruit que produisent de petites chutes d'eau sur les pierres. Par moments, il me semblait que des voix de femmes se mêlaient à ce bruit, et je m'arrêtais pour écouter. Trompé par bien des illusions de ce genre, j'arrivai enfin à un endroit où le vallon formait un coude. Là, le gave se découvrit tout à coup, et au bord du torrent, sur le tronc d'un sapin brisé par une avalanche, Alice et Félicie étaient assises.

Je ne pus contenir un cri de joie, qui fut répété par les deux jeunes filles. Je m'élançai vers elles : « — C'est vous! » disait mademoiselle de Bréval; et mademoiselle de Vorlac disait aussi : « — C'est vous! reprenons courage, nous sommes sauvées. »

Quand ce premier moment d'ivresse fut passé, les explications commencèrent. Alice, comme tu as pu le remarquer déjà, ne partage pas toujours les idées de la classe à laquelle elle appartient; l'artiste domine chez elle, et, avec l'artiste, les goûts aventureux et l'amour de la liberté. Tout en cheminant avec Marguerite, mademoiselle de Bréval se plaignait tout bas à son amie de l'usage qui veut qu'une jeune fille ne puisse faire un pas sans être accompagnée. — Le moyen de poétiser ses promenades, disait-elle, quand la prose est constamment à vos côtés sous la forme d'une gouvernante? Est-ce que nous ne sommes ni assez grandes ni assez sages pour nous passer de chaperon?

De ces paroles à la révolte il n'y avait pas loin, et Alice et Félicie décidèrent qu'elles auraient leur demi-heure d'indépendance. Alice avait remarqué le sentier où, trois heures plus tard, son frère devait la chercher en vain; il fut résolu que les deux insurgées s'y promèneraient en tête-à-tête en dépit de toutes les convenances. Fières de cette action qui leur paraissait presque héroïque, après avoir écarté l'obstacle, elles se prirent par le bras, sans oublier la corbeille qui renfermait le déjeuner, et elles se dirigèrent vers le sentier choisi pour la grande entreprise; mais, avant d'y entrer, Félicie demanda à une vieille femme, qui filait à sa porte, où conduisait ce petit chemin. — A un vallon, dit-elle, un vallon qui

ressemble au vallon de Serris, mais qu'on ne va jamais voir.

— Le vallon de Serris est-il près d'ici ?

— Oui, mademoiselle, de l'autre côté de l'Adour ; vous y serez dans un instant.

— Si nous y allions ? dit Alice.

— Mais le chemin, qui nous l'indiquera ?

— Cette bonne femme prétend qu'il est très-facile à connaître.

— Oui, facile pour elle... Cependant, si tu veux y aller, je ne m'y oppose pas.

— Partons, alors ; partons vite, et en passant donnons un avertissement à Marguerite, afin qu'elle n'ait pas d'inquiétude. Quel plaisir ! ce sera, j'en ai le pressentiment, notre plus charmant souvenir des Pyrénées.

Les deux amies n'hésitèrent plus, et, s'étant laissé entraîner par la curiosité et l'admiration beaucoup plus loin qu'elles ne le voulaient d'abord, elles s'étaient égarées et elles cherchaient, depuis plus de deux heures, à regagner le premier sentier perdu.

Elles furent un peu effrayées en apprenant que je m'étais aussi égaré en chemin. Cependant Félicie assura qu'elle voyait parfaitement, par la direction du soleil, que nous étions fort près de Bagnères.

— Je le souhaite d'autant plus, dit Alice, que je ne me sens pas de force à marcher longtemps encore ; j'ai même besoin de me reposer un peu

ici, avant de poursuivre notre route... Mais écoutez !... j'entends certainement le bruit d'une voiture...

Je prêtai l'oreille : ce qu'Alice prenait pour une voiture ressemblait beaucoup à la chute d'une cascade. Toutefois, je me gardai bien de la dé tromper.

— Nous sommes à moins d'un quart de lieue du grand chemin de Campan, dit Félicie ; dans une heure nos parents seront délivrés de toute inquiétude. Reposons-nous donc un instant, et prenons gaiement notre aventure.

Félicie découvrit la corbeille et étendit une serviette sur le gazon : la nappe se garnit bientôt de cerises, d'un petit pain blanc et d'un pot en forme de coquille contenant du beurre frais. — Nos provisions sont assez maigres, dit la jeune créole, nous espérons néanmoins que M. Théophile voudra bien en prendre sa part. Je vais couper le pain en portions égales. Vous, monsieur, prenez les clefs de la cave, vous êtes le sommelier. Et surtout ne noyez pas la coupe dans le champagne, car cette coupe m'appartient, et je l'ai façonnée moi-même.

La coupe était un souvenir de l'île Bourbon ; elle provenait d'un cocotier planté devant la porte de Félicie. J'acceptai de grand cœur et le goûter et mes fonctions nouvelles, et, comme il n'y avait pas de place pour moi sur le tronc d'arbre, je m'assis aux pieds des deux jeunes filles.

Si le repas était fort simple et peu abondant, la salle à manger au moins était charmante. Des montagnes couvertes de bois s'élevaient autour de nous; un bouquet de hêtres et d'érables nous ombrageait, et le Gave roulait à deux pas, sur des pierres luisantes, entre des rochers, des touffes d'herbes et des fleurs. Un éboulement de terre, quelques arbres renversés, restes d'une avalanche, et un pont formé de deux troncs de sapins jetés d'une rive à l'autre, ajoutaient à l'effet du paysage. Nous étions heureux, Edouard? une douce confiance dans le bruit de cette voiture qu'Alice et Félicie avaient cru entendre, rassurait complètement les deux amies. Plusieurs fois nos rires égayèrent le festin. Monsieur le sommelier remplissait de son mieux les devoirs de sa charge; au moindre signe, il courait au champagne, y plongeait la coupe, et la rapportait pleine jusqu'aux bords. Malheureusement, le buffet ne ressemblait guère à la cave; il s'épuisa vite, et les vivres nous firent défaut avant l'appétit.

— En marche! en marche! dit mademoiselle de Vorlac; courage, Alice! la dernière étape sera courte.

Alice se leva péniblement. — Ah! dit-elle, n'y a-t-il pas ici quelque bonne fée pour changer cet arbre en hippogriffe?... Mes pieds menacent de prendre racine avant d'arriver à Bagnères.

Nous franchîmes le pont non sans difficulté,

car les deux troncs d'arbres avaient été laissés dans toute leur rondeur, et nous commençâmes à gravir une montagne qui se trouvait devant nous. La découverte d'un sentier assez large nous encouragea; nous nous trouvions enfin dans une route fréquentée. Une fleur encore fraîche, jetée dans l'herbe par un insouciant touriste, nous apprit que peu d'instants avant nous d'autres avaient parcouru ce sentier.

Cette fleur était la rose des Pyrénées, la rose sans épines; on ne la rencontre que dans les hauts lieux, sur la cime des montagnes; on ne l'atteint qu'après de grandes fatigues, et souvent de grands dangers. Je pris cette fleur, et la présentant à Alice: — C'est l'image du bonheur, lui dis-je; la voulez-vous, bien que ce ne soit pas à moi de vous l'offrir?

Alice reçut la fleur, mais elle ne répondit rien, et ne parut pas me comprendre.

Toi-même, Edouard, toi mon confident, toi à qui je découvre les replis les plus secrets de mon cœur, je doute que tu me comprennes toujours. Il n'y a qu'un instant, dans une joie légère et enfantine, je courais au Gave tout glorieux de mes fonctions de sommelier, et sans rien désirer de plus, et maintenant une ombre avait déjà passé sur le rayon, je songeais à l'anneau de paille. J'ignore si tous les hommes éprouvent les mêmes sensations, mais pour moi je ne me sens jamais plus triste qu'après un accès de gaieté.

Félicie admira le vif incarnat de la fleur.

— Quand cette promenade n'aurait servi qu'à nous montrer ce qu'on regarde comme une chimère, dit-elle, nous n'aurions pas à regretter la fatigue. Puisque la rose sans épines se trouve, le bonheur parfait se rencontre peut-être aussi.

— Oui, mademoiselle, il se rencontre ! m'écriai-je, il est des hommes qui n'ont qu'à vouloir pour être heureux. Ils se nomment M. de Chavigny... ils peuvent dormir, et dormir encore dans leur barque paresseuse ; ils n'en aborderont pas moins à l'Eldorado... et moi !...

— Vous ? interrompit Alice ; et, fixant sur moi un regard interrogateur, elle laissa tomber la rose.

Je ramassai la fleur ; mais, au lieu de la rendre à mademoiselle de Bréval, je la lançai dans le torrent qui roulait à cent pieds au-dessous de nous.

— Moi ! repris-je, sachant à peine ce que je disais ; moi, je vois mes espérances disparaître et s'engloutir comme cette fleur, comme l'anneau que, dans un jeu cruel, je passai à votre doigt.

Je prononçai ces paroles avec emportement ; mes yeux étaient pleins de larmes. Oui, je pleurais comme une femme, et je sentais en moi une rage que l'orgueil blessé peut seul inspirer.

Mes compagnes reculèrent de quelques pas ; et les yeux baissés, le front couvert de rougeur, j'attendis deux ou trois minutes une réponse d'A-

lice. Les deux jeunes filles restaient muettes. Mademoiselle de Vorlac pleurait aussi.

Je fis un violent effort pour me calmer.

— C'est la dernière fois, continuai-je, que mademoiselle de Bréval sera témoin d'une faiblesse qui l'offense et m'humilie. Ce soir, je trouverai une excuse pour motiver mon départ. J'ai besoin de fuir une société où je ne suis rien ; j'ai besoin de revoir ma sœur, la seule femme qui m'aime, et qu'il me soit permis d'aimer en ce monde.

Cet anneau, murmura Alice d'une voix tremblante, l'ai-je refusé ?... N'était-ce pas ma mère ?...

Partagé entre l'espérance et la crainte, je gardai le silence.

— Monsieur, reprit Alice, partez, partez dès demain, mais n'emportez pas une fausse opinion des sentiments que vous m'inspirez ! Ces sentiments sont ceux de l'estime pour votre personne et de l'admiration pour vos talents. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, pour moi la première de toutes les aristocraties est celle du mérite, et celle-là M. de Chavigny ne saurait vous la disputer.

— Quoi ? si mes travaux me méritaient cette gloire que vous placez au-dessus de tout...

Alice ne me laissa pas achever :

— Travaillez, dit-elle, et souvenez-vous de la rose sans épines qu'on ne peut cueillir qu'après avoir gravi péniblement une haute montagne. Je

serais heureuse, je serais fière de vous encourager du regard dans votre carrière brillante. Oui, devenez un des ornements de mon pays, et je mettrai ma joie à contribuer à votre bonheur.

Félicie poussa un profond soupir. — Et ta mère? dit-elle; ô mon amie, tu fais une promesse imprudente.

— Si la France s'enorgueillit d'un nom, mon père et ma mère pourront-ils le mépriser? répliqua la jeune artiste; des succès, de l'éclat autour de ce nom, et mes parents seront les premiers à dicter mon choix.

Je voulus me jeter à ses pieds, elle me retint.

— Ne me remerciez pas, dit-elle; ne prononcez pas un mot de plus sur ce sujet hors de la présence de ma mère, je viens de vous donner une preuve de ma confiance en vous, j'en demande une de votre respect pour moi.

Ravi, hors de moi-même, je me contins cependant, et je m'inclinai sans répondre. Alice passa son bras sous le mien; Félicie prit mon autre bras, et nous recommençâmes à marcher.

Le soleil s'était couché à l'horizon, et Bagnères ne se montrait pas encore. Les sentiers étaient déserts; nous cherchions vainement des yeux une hutte de bergers où nous pussions obtenir quelques renseignements sur la distance qui nous séparait de la ville. Partout la solitude la plus profonde! Aucun autre bruit que les plaintes du vent dans les sapins, les mugissements des cas-

cadés, et de temps à autre, le glapisement d'un vautour ou le cri tremblotant d'une chèvre sauvage. Félicie n'osait plus se fier à ses connaissances astronomiques, et Alice à son oreille qui, sans aucun doute, avait pris une chute d'eau pour une voiture. Pour moi, tout en essayant de rassurer, de consoler et d'encourager mes compagnes, je voyais la nuit descendre, et j'eusse donné volontiers deux années de ma vie pour rencontrer un homme ou découvrir une cabane. Alice tombait de lassitude. Et où s'abriter durant une nuit froide, comme elles le sont toujours dans ces montagnes? Combien ces deux jeunes filles si délicates auraient à souffrir!... J'étais plongé dans ces pensées, lorsque Félicie pressa mon bras et s'arrêta tout à coup.

— Cette fois, je ne me trompe pas, dit-elle; quelqu'un vient à nous. J'entends une voix.

— Dieu soit loué! m'écriai-je, et les deux amies répétèrent : — Dieu soit loué! Dieu soit béni! —

Le montagnard qui parut devant nous n'était ni beau ni élégant; mais si quelqu'un possède ce je ne sais quoi qui embellit le visage le plus affreux, c'est certainement un sauveur. Il nous dit que nous étions à plus d'une lieue de Bagnères, et nous proposa de nous y conduire immédiatement, à moins qu'il ne fût plus agréable à mes deux compagnes de se reposer chez lui.

— Non, non! s'écrièrent-elles à la fois, partons, partons vite.

— Cependant, reprit Alice, ne serait-il pas possible de nous procurer des chevaux ?

— Je n'en ai point, répondit le pâtre, et ma cabane est éloignée de toute autre habitation. Pourtant, si vous voulez attendre une heure ou deux, je réussirai peut-être...

Les deux amies ne voulaient pas attendre même un quart d'heure, tant la pensée des angoisses de leurs parents les tourmentait. Le jour avait entièrement disparu. Nous reprîmes courage encore une fois, et nous suivîmes notre guide.

— La nuit était sombre, un épais brouillard enveloppait les montagnes. Les ténèbres, que le bruissement des eaux tombant de tous côtés rendait menaçantes, nous laissaient à peine entrevoir les sentiers rocailleux où nous avançons péniblement. Par instants, néanmoins, ce voile d'obscurité se déchirait tout à coup, et alors des feux étranges apparaissaient sur les sommets anguleux des plus hauts monts. — Ces flammes annoncent de prochains orages, nous disait le montagnard ; — et il n'avait pas fini de parler que les vagues météores, phénomènes de la nuit dont les pâtres s'épouvantaient, se cachaient de nouveau sous le rideau de vapeurs. Nous montions, nous descendions tour à tour, ensevelis dans ces profondes solitudes, où les hurlements des loups s'entendaient au loin. La main d'Alice tremblait sur mon bras ; sa tête se penchait sur mon épaule ; elle parlait de son père, de sa mère, et elle pleu-

rait. O mon ami, je souffrais pour elle, et pourtant j'étais si heureux !

Je ne te peindrai pas la joie mêlée de reproches et de larmes qui nous accueillit à Bagnères. M. de Bréval, son fils et l'oncle de Félicie, venaient de rentrer après d'inutiles recherches, qu'ils se disposaient à recommencer avec l'aide de quelques montagnards. La réputation d'une jeune fille est chose si délicate qu'ils avaient voulu attendre au dernier moment pour parler hors des deux familles de l'escapade des deux amies. Et pourtant, Édouard, cette escapade est aussi innocente qu'elle est naturelle. Si je savais avoir à ma porte un laquais toujours prêt à me suivre quand il me plairait de sortir, pour l'éviter et courir seul à mon aise, je prendrais plutôt ma route par la cheminée, et je me précipiterais de mon toit. Quoi ? parce qu'on s'appelle Alice au lieu de Théophile, Félicie au lieu de Félicien, il faudrait renoncer à une pauvre petite promenade solitaire aux ruines d'Asté et au vallon de Serri !... Cependant l'essai n'a pas été encourageant pour mes jeunes compagnes, et, comme maître corbeau, elles ont juré qu'on ne les y prendrait plus.

XIV

MADAME DE GERSIN.

Bagnères, 10 août 1896.

Madame de Gersin m'a écrit pour me demander un entretien confidentiel. Je ne t'ai pas dit encore quel intérêt affectueux la mère de Cécilia prend à ce qui me concerne : elle aime à me parler de Lormont, et me demande mille détails sur Lucile. Chaque fois que je reçois une lettre de ma sœur et qu'elle est présente, elle m'interroge des yeux, elle se rapproche de moi et m'écoute avec une attention qui excite au plus haut point ma reconnaissance. Tu penses bien qu'à près la confiance de Félicie dans la vallée du Lys, il n'est question de rien de cela quand M. de Gersin peut entendre. Au reste, ce dernier me témoigne la plus parfaite indifférence.

Ayant trouvé à notre retour à Bagnères une lettre de Lucile, je ne fus pas trop étonné de l'invitation de madame de Gersin, et je m'empressai de m'y rendre à l'heure dite. La mère de Cécilia laissa les deux cousines ensemble dans le salon, et me fit passer dans le cabinet de son mari ; là, elle commença l'entretien que tu vas lire :

— Donnez-moi d'abord, monsieur, des nouvelles de votre sœur ; votre absence doit paraître bien longue là-bas ?

— Lucile, toujours bonne, toujours dévouée, telle que je vous l'ai fait connaître, madame, ne se plaint ni de sa santé ni de sa solitude ; elle pense que ce voyage m'est utile et agréable ; elle me croit heureux, et elle est contente.

— Et vous, vous qui devez sentir combien elle est seule loin de son frère, loin de son unique ami, êtes-vous réellement heureux ?

Cette question m'embarrassa. Oui, Édouard, ce jour-là j'étais réellement heureux ; mais comment oser le dire ? Il y a six mois à peine, le bonheur de Lucile était mon premier rêve, et maintenant ce rêve s'effaçait devant une passion égoïste ! Ne t'ai-je pas écrit que dans mes projets d'avenir, avant de penser à moi, je songeais toujours à ma sœur ? Si j'enviais la gloire, c'était surtout pour lui rendre l'aisance, le repos, la liberté... et aujourd'hui !... Ah ! mon ami, il est des moments où l'on n'ose regarder le fond de son âme, on craint le vertige.

Voyant que j'hésitais à répondre, madame de Gersin reprit : — Dussé-je vous paraître indiscrete, j'ai voulu remplacer pour une fois votre sœur absente ou la mère que vous avez perdue. Les conseils qu'elles vous donneraient, si elles étaient ici, permettez-moi de vous les offrir : ils viennent d'un cœur qui n'a que trop appris par une longue expérience à plaindre les chagrins des autres. En un mot, j'ai deviné votre secret, vous aimez mademoiselle de Bréval.

Allais-je répondre oui ou non ? Les deux mots étaient à la fois sur mes lèvres, mais la mère de Cécilia ne me laissa pas le temps de choisir.

— Vous l'aimez, continua-t-elle, et déjà votre amitié pour un ange de sacrifice a perdu quelque chose de sa force et de son dévouement. Vous vous résignez à vivre dans une maison étrangère, lorsque votre sœur, usée de travail, sans plaisirs, sans distractions aucunes, a tant besoin de vous à son foyer. Laissez prendre à cette passion l'empire absolu qu'elle réclamera bientôt, et les instincts généreux s'éteindront insensiblement dans votre âme. Oui, un jour viendra où vous ne trouverez plus dans les souvenirs de la famille que la honte d'un nom plébéien, et le regret d'avoir pour sœur une humble ouvrière.

— Jamais ! m'écriai-je ; non, jamais ce jour n'arrivera, ma vie dût-elle se prolonger au delà d'un siècle !

— Je le souhaite, poursuivit madame de Ger-

sin ; cependant, en supposant même la réalisation de vos désirs, la possibilité d'un mariage entre vous et celle que vous aimez, si vous savez éviter les remords, vous ne pouvez échapper aux chagrins. Il n'y a qu'une seule affection humaine qui grandit, qui s'accroît à mesure qu'elle dépense, qui reçoit peu, souvent rien, et veut tout donner ; cette affection, ce n'est pas celle de l'époux pour son épouse, ni de l'épouse pour son époux. — L'homme ou la femme qui, dans l'exaltation d'un amour irréfléchi, apporte à l'objet préféré un beau nom, les avantages de la fortune, et ne reçoit en échange qu'une tendresse reconnaissante, cet homme ou cette femme, à la première contrariété, se souviendra de ses sacrifices. Comment se refuser au plaisir de faire comprendre à ceux dont on croit avoir à se plaindre, qu'ils sont nos obligés ? Un mot de reproche est bientôt dit ; une incurable blessure est bientôt faite. Alors, adieu l'union des cœurs ; adieu la paix de la maison ! Ou celui des deux époux qui se pose en bienfaiteur voit l'autre se révolter contre lui, et alors c'est la guerre, ou le pauvre courbe le front sous la tyrannie du riche, et alors c'est l'esclavage : dans les deux cas, c'est le malheur dans ses angoisses et ses misères intestines, c'est le désespoir, c'est le supplice de l'enfer.

Madame de Gersin parlait avec chaleur. J'essayai de lui faire comprendre que mes travaux me procureraient richesse et gloire, et qu'alors il

n'y aurait entre Alice et moi qu'un fantôme de préjugé ; elle ne parut pas m'avoir écouté, et reprit en baissant la voix :

— J'ai connu une femme dont le cœur n'était ni froid ni égoïste ; d'une famille obscure et indigente, elle n'en fut pas moins aimée d'un gentilhomme qui, après une suite d'événements que je ne puis raconter, l'épousa et l'emmena au loin. Le père du mari, forcé de donner son consentement à ce mariage, déshérita son fils, et laissa tous ses biens à un étranger. Les époux dont je parle ne s'attendaient pas à cette perte, bien qu'ils en eussent été menacés ; le jeune homme espérait avec le temps obtenir le pardon de son père, et, à cet effet, pour blesser le moins possible l'orgueil de celui-ci, il avait présenté partout sa femme comme une orpheline sans fortune, mais appartenant à la noblesse de province : la femme dut accepter ce rôle mensonger ; il lui fallut renoncer aux affections de son enfance, briser toutes relations de famille, et remplacer les noms les plus chers par des noms imposteurs qu'elle ne pouvait prononcer sans rougir. Quand elle n'aurait eu pour empoisonner son existence que cette nécessité de contrainte, de dissimulation, de tromperies continuelles, elle eût été à plaindre ; mais elle y joignait les tortures d'un remords, et bientôt elle y ajouta de nouveaux chagrins. L'époux qui l'avait aimée tant qu'il avait cru pouvoir regagner le cœur paternel, lorsqu'il se vit déshérité,

réduit à la gêne, changea entièrement : ses regrets poignants, ses retours amers sur le passé remplirent les moments autrefois si doux consacrés aux protestations de tendresse. Si l'on parlait dans les réunions où il se trouvait de quelque alliance où la fiancée apportait en dot autre chose qu'un amour vrai et une beauté fugitive, sa pauvre femme n'osait lever les yeux sur lui, certaine de lire dans son regard ces mots désolants : — Ah ! si j'étais à recommencer !... Elle n'osait être joyeuse de crainte qu'on ne l'accusât d'insulter à une détresse dont elle était la cause ; elle n'osait se montrer affligée de peur qu'on ne lui reprochât d'ajouter aux privations que sans elle on n'eût jamais connues, l'ennui d'un visage attristant. Ainsi, ne pouvant s'épancher ni dans le monde ni chez elle, sa vie, tissée de faussetés, d'inquiétudes et de douleurs, se trainait entre des amis qui ne la connaissaient pas et qu'elle trompait, et un mari qui ne l'aimait plus et l'accusait de sa ruine.

Était-ce l'histoire d'Hortense que je venais d'entendre ou celle de madame de Gersin elle-même ? Ma sœur s'était-elle confiée à la mère de Cécilia avant sa mort, ou cette femme que je voyais devant moi, si pâle, si abattue, rappelait-elle ses propres malheurs ? Le livre des passions et des vanités humaines a bien des chapitres semblables ; si l'on ne nomme le héros, il est difficile de le deviner.

— Oh ! monsieur, reprit madame de Gersin, retournez à Lormont, et ne vous laissez pas aveugler par l'imagination d'une jeune fille enthousiaste ! conservez la liberté de l'esprit et du cœur, vous en avez besoin pour vos travaux. Avec vos idées de jeune homme et d'artiste, il vous paraît charmant, sans doute, de choisir la dame de vos pensées le plus haut possible ; vous vous souvenez que ces chevaliers dont Alice aime tant à rappeler les exploits, ne reculaient pas devant les obstacles, et en inventaient même au besoin. Protégés par un sourire, s'ils triomphaient des mécréants et les amenaient captifs aux pieds des châtelaines, pourquoi vous, qui, dans la carrière où vous entrez, aurez aussi bien des ennemis à combattre, ne cherchiez-vous pas, comme les paladins, pour vous encourager à la lutte, une espérance d'amour?... Oui, tels sont vos rêves, rêves menteurs, rêves funestes s'il en fut, et dont le désenchantement est le terme inévitable. Au nom de votre mère, monsieur, laissez-moi vous persuader de fuir quand vous le pouvez encore. Vous commencez à peine à puiser dans le trésor de votre jeunesse, attendez, vous y trouverez plus tard un jour de sagesse et de félicité qui vous donnera une compagne plus humble et non moins aimable, une compagne qui avouera hautement votre sœur pour sa sœur, et, dans cet aveu, ne verra qu'un sujet de s'enorgueillir. L'enchantement qui vous attire aujourd'hui passe vite. L'idéal

expire à la porte où l'on reconduit le nouvel époux. Il faut appuyer sur la réalité, et non sur de poétiques chimères, les fondements de votre bonheur à venir. Madame de Bréval nous citait hier un mot d'un de ses illustres amis, M. de Bonald : « Il y a de beaux rêves en amour, en ambition ; il n'y en a pas en politique. » Eh bien ! je dirai aussi : Il y a de beaux romans en ambition, en amour ; il n'y en a pas en mariage.

Pas de beaux romans en mariage !... l'as-tu bien entendu, Édouard !... Il faut qu'une femme ait quarante ans et de plus un mauvais mari pour se permettre de pareilles énormités. Je pouvais aussi faire une citation empruntée à un écrivain célèbre ; je pouvais répondre avec Montaigne à madame de Gersin : « A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble tempête et orage. » Mais je me gardai bien de parler ainsi. Je me contentai de répéter ce que j'avais déjà dit sur la position honorable où mes travaux me conduiront. La comtesse et les habitués de sa maison ne louent-ils pas à l'envi mes moindres ébauches ? Que sera-ce quand, fortifié par des études nouvelles, je pourrai achever et transfigurer pour ainsi dire mon tableau de Marthe et Marie ?... Oui, je veux que ce soit un chef-d'œuvre ! Je veux que la foule se presse devant lui à la première exposition ! Mon nom sera dans toutes les bouches, et il sera glorieux alors.

— Sans doute, reprit madame de Gersin, votre

situation ne peut être exactement semblable à celle de la femme dont je parlais. Cependant, si le succès vous abandonnait tout à coup après avoir amené votre mariage par l'enivrement de la gloire, Alice n'éprouverait-elle aucun regret devant un plus riche, un plus recherché que vous? L'admiration des hommes est une pièce d'or dans la demeure d'un pauvre, elle se change en monnaie pour se dépenser plus vite, et bientôt il n'en reste rien. Qu'arrivera-t-il, je vous le demande, si cette admiration vous fait un jour défaut; si votre compagne, au lieu de vous voir sur le piédestal où elle vous rêvait, ne rencontre plus autour de vous que l'indifférence ou le dédain?... Elle sera désenchantée, elle se repentira de son choix... Et vous, oh! combien vous serez misérable!... N'ayant apporté en dot que des chagrins, il ne vous restera qu'à offrir votre vie en expiation, qu'à renoncer à votre volonté, qu'à devenir l'ombre docile d'une femme qui eût été heureuse sans votre funeste amour.

— Non, madame, répondez-je, tout en m'affligeant, dans un pareil cas, d'avoir associé une femme à mon abandon, tant que j'aurai conservé mon amour à cette femme, je ne me croirai point déchu de mes droits, et je ne me résignerai pas au rôle d'un esclave, ou, si vous l'aimez mieux, d'une ombre vaine. Si, comme vous le prétendez, il n'y a que l'alternative entre l'esclavage et la révolte quand le premier mot amer a été pro-

noncé, je choisirai la révolte. Non, non! je ne suis pas homme à faire amende honorable pour les torts de la fortune, quand ce serait aux pieds de l'épouse la plus chère, et quand cette épouse serait la fille d'un Montmorency.

— Écoutez, dit la mère de Cécilia, quelqu'un vient d'entrer dans la chambre voisine : c'est mon mari!... Oh! mon Dieu, pouvais-je prévoir qu'il reviendrait si tôt!

— Et qu'importe le retour de M. de Gersin? Ouvrez cette porte et retournons au salon.

— Y pensez-vous? Prenez plutôt cette clef, c'est celle du jardin. Il ne faut pas que mon mari vous voie! il ne faut pas qu'il sache que je vous ai parlé en secret... Au nom du Ciel, ne me répondez point, et levez-vous... Ah! j'entends le bruit de ses pas! il vient de ce côté... Vous voyez bien que je suis cette femme, cette esclave, cette ombre... J'ai voulu vous sauver d'un irréparable malheur; ne m'en punissez pas en restant ici.

Ces prières si pressantes m'étourdissent; je me laissai entraîner, et je sortis par le jardin au moment où M. de Gersin entrait par le salon : je crus qu'il n'avait pas eu le temps de me voir; mais je me trompais; et, d'ailleurs, la lettre de Lucile, oubliée sur la table, eût suffi pour me trahir.

Le lendemain, M. de Gersin me rapporta cette lettre; m'attendant à des explications sur ma parenté avec sa nièce, dès que je le vis entrer, je pris une attitude digne, presque imposante.

— Vous avez laissé cette lettre chez moi hier, dit M. de Gersin avec un de ses tristes sourires; ma femme a eu tort de ne pas vous retenir lorsqu'elle m'a entendu : j'eusse été bien aise de causer de votre promenade nocturne dans les montagnes.

Et la conversation roula entièrement sur cette promenade. Je vis bien que le père de Cécilia m'observait lorsqu'il parlait de Félicie : je compris qu'il cherchait à savoir jusqu'à quel point Lucile ou madame de Gersin avait pu m'instruire des malheurs de ma famille; mais, comme il ne hasarda aucune question directe, je n'eus aucune réponse à faire. Ah! qu'il se rassure s'il est inquiet, les parents de sa nièce sont trop fiers pour se jeter à la tête de qui les repousse! Si les frères, sœurs ou cousins de sa femme sont dans les mêmes dispositions, il ne verra jamais abattre sur son terrain le plus petit rameau généalogique.

XV

LES TROIS TÊTES DE GÉRYON.

Bagnères, 15 août 1836.

Avant de commencer la lecture de ce nouveau chapitre de mon journal, cours à la bibliothèque de ton aïeul, et dans le coin le plus obscur, parmi les livres abandonnés aux rats et aux vers, tâche de découvrir une mythologie. Si tu sors triomphant de cette première épreuve, si l'article consacré aux travaux d'Hercule n'est pas encore dévoré, occupe-toi un instant de Géryon, fils de Chrysare et roi d'Érythie. Ce monarque, dit la fable, appartenait à cette race ambitieuse qui tenta l'escalade du ciel, et il était le plus fort des géants de son époque. Il avait un triple corps et possédait d'innombrables troupeaux. Les poètes

ajoutent qu'il fut vaincu par le fils d'Alcmène, qui emmena les troupeaux on ne sait où; mais en cela comme en beaucoup d'autres choses, les poètes ont menti. Oui, Édouard, Géryon existe toujours; seulement, au lieu de lui conserver son nom païen, quand nous le rencontrons chez autrui, nous l'appelons l'*Orgueil*. Ses trois têtes, couronnées de diadèmes rivaux, veulent dominer le monde, l'une par la naissance, l'autre par la fortune, l'autre par l'intelligence et les talents. Au-dessous de ces têtes jalouses, d'autres puissances, d'autres ambitions subalternes, dont nous ferons, si tu le veux, les six bras du géant, ne sont pas moins disposées à s'élever un trône absolu, et à paître l'humanité dans la matière comme des bœufs et des moutons. En est-il un seul parmi nous qui ne sacrifie à un orgueil quelconque, à cette complaisance individuelle, soit qu'elle provienne des travaux de la science ou des arts, des sacs d'écus empilés, des vieux parchemins, de la beauté du visage, de la force physique ou de tout autre avantage réel ou supposé?... — Nous voulons l'égalité! vive l'égalité! crie-t-on au bas de l'échelle sociale; — puis on monte un échelon, deux, trois, quatre, et à chacun le cri devient plus faible; à l'avant-dernier, on fait à peine entendre un murmure, et l'on a peur de sa voix; au dernier, on regarde en bas et l'on se dit: Que fait là cette foule? Que demande-t-elle? Ne suis-je pas le premier des hommes?... — Pour ne parler

ici que des trois principaux orgueils, que dans un instant je vais te montrer aux prises, nobles, riches, artistes, savants, chacun de nous s'idolâtre, et voudrait se poser en Dieu sur un autel.

J'assistais hier matin à la messe dans l'église Saint-Vincent; la foule était nombreuse. En sortant, j'entendis une voix dire assez haut pour être entendue de beaucoup de personnes :

— En vérité, chère dame, je ne puis me faire à cette horrible monnaie; en numéraire, on ne devrait employer que de l'argent.

Je n'avais pas besoin de tourner la tête pour reconnaître celle qui protestait ainsi contre la loueuse de chaises coupable d'avoir remis quelques billons dans une main si délicate. A son accent bordelais, au son clair de ses paroles, j'avais deviné madame Durand. Cependant, je voulus la voir : elle s'adressait à une de ses amies avec qui elle avait entrepris la tournée des eaux. Sa bouche cherchait à prendre l'expression la plus dédaigneuse, et d'une main qu'elle avait soin de tenir à distance des autres parties de sa corpulente personne, elle soutenait, sur son livre d'heures, une grosse pièce de dix centimes flanquée de deux petits liards. Ce livre arriva ainsi sous le nez d'une mendiante.

— Prenez, si bon vous semble, ma bonne, repartit en élevant la voix la veuve du négociant; prenez, car pour moi je n'y toucherai pas.

Après ces mots, elle promena un regard vain-

queur sur la foule qui l'entourait, et certaine de l'effet produit, elle s'éloigna de l'air d'une princesse qui, voyageant incognito, consent néanmoins à se laisser deviner par ses manières toutes royales.

— Orgueil de l'argent, pensai-je, orgueil du parvenu, tu n'es peut-être ni plus fort ni plus coupable que les autres, mais tu n'es certainement pas le moins absurde.

Je passai la matinée entière à dessiner dans le vallon où l'auteur de *Malvina* et de *Mathilde* a laissé son nom en souvenir. A mon retour, je trouvai la comtesse fort agitée.

— En quel temps sommes-nous? disait-elle; qui eût jamais pensé que cette femme, dont l'équipage est aussi beau que le mien, cette femme qui s'empara hier soir avec tant de fracas du premier étage de cette maison, qui eût jamais cru que ce n'était que la veuve d'un marchand!... Tout est bouleversé, tout est confondu aujourd'hui. C'est à quoi devaient aboutir ces révolutions désastreuses.

— Si les révolutions ne causaient pas de plus grands malheurs, répondit le colonel, il n'y aurait guère à s'en occuper. Croyez-moi, vous êtes trop modeste si vous ne fondez votre supériorité que sur une voiture plus ou moins élégante. — Et se tournant du côté de mademoiselle de Vorlac: — N'êtes-vous pas de mon opinion?

— Tout à fait, dit la jeune créole, et, de plus,

je crois que l'on peut être fort heureuse sur le trottoir.

— Tu laisserais volontiers au premier venu le monopole des voitures? dit Alice.

— Sans doute. Est-il donc plus agréable, quand l'on peut marcher et courir, de se tenir comme emballée entre des planches? Est-il plus doux de se sentir emportée dans une caisse de bois que de s'appuyer sur le bras d'une mère ou d'une amie?

— Ou d'un époux? ajouta le comte. A merveille, mon enfant, vous parlez comme le livre de la Sagesse. Je vous ferai remarquer en outre qu'un équipage ne convient qu'aux femmes laides, parce que les chevaux les emportent si vite qu'on n'a pas le temps de les voir.

— Cependant, reprit madame de Bréval, vous ne me persuaderez jamais qu'il vous soit indifférent de vous voir éclipsé par des gens de rien. Quand ces deux voitures attendront ensemble à cette porte la femme du gentilhomme et celle du marchand, n'est-il pas honteux que les passants puissent se méprendre sur celle qui nous appartient?

— Pour la première fois de votre vie, ma chère comtesse, vous oubliez notre écusson! s'écria le colonel.

— Mais cette femme en a un!... Oui, en vérité, le peintre lui a barbouillé je ne sais quelles armoiries surmontées d'une couronne.

— Ceci devient sérieux, dit gravement le

comte; et si ces deux voitures partaient un jour ensemble, il y aurait vraiment à s'inquiéter. Encore, si la rue ou le chemin est assez large, nous pourrions marcher de front; mais si l'un de nous est obligé de céder le pas à l'autre, quelles terribles conséquences!...

La comtesse voulut sourire, mais elle ne réussit qu'à faire une grimace de mauvaise humeur. Ayant appris que madame Durand m'était connue, elle me demanda si cette femme *pensait bien*.

— Elle ne pense pas comme vous, répondis-je.

— Je m'en doutais; ces gens-là pensent toujours mal.

— Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, dit le colonel, si ces *gens-là*, comme vous les appelez, ont rencontré sur leur route les grands airs et les prétentions à la supériorité de quelques douairières extravagantes! Il n'est pas dans la nature humaine de se laisser ravalier par qui que ce soit, l'insecte le plus chétif redresse la tête et s'arme de colère contre le pied du passant.

— Mais la bourgeoisie est-elle donc si humble elle-même? Ne la voyez-vous pas plus arrogante que les anciennes familles ne l'ont jamais été?

— Le peuple l'aime-t-il? demanda le comte. L'orgueil, ma chère amie, l'orgueil qui se cache jusque sous les haillons, est le vice le plus antisocial, le plus fécond en désastres et en ruines de

toute espèce. Si nous pouvions un instant, tous tant que nous sommes, et dans un sens honorable, aspirer à descendre, la société si compromise serait sauvée.

— Que les hommes deviennent des anges, dit madame de Bréval, et cette belle utopie se réalisera.

— Nous pourrions, du moins, répartit le colonel, nous montrer bienveillants les uns envers les autres, et si nous ne pouvons nous dépouiller entièrement de cet inévitable orgueil, lui donner de meilleurs appuis que des souvenirs stériles, les somptuosités de l'opulence ou des applaudissements toujours passagers.

J'ignore si madame de Bréval goûta les raisonnements de son mari; mais, le soir venu, elle me parut les avoir complètement oubliés. Nous étions seuls dans le salon, elle, le comte, Alice et moi, quand le valet de chambre annonça madame de Durand, croyant qu'une femme aussi brillante et qui portait la tête si haut ne pouvait se passer de la fameuse particule; la rougeur monta au visage de la comtesse. Alice et le colonel sourirent en se regardant, et moi je me disposai à renouveler connaissance avec mon premier portrait.

En ce moment, un cachemire, une robe de satin, un chapeau de velours noir, orné de roses, et force bijoux, s'encadrèrent dans la porte ouverte; le tout, après un salut assez cavalier, s'a-

vança vers la comtesse, qui salua d'un air contraint, et désigna un fauteuil.

— Je n'ignore pas, madame, dit la visiteuse en se rengorgeant, qu'habituellement ce n'est pas le dernier arrivé qui devance l'ancien locataire ; mais je tiens peu à l'étiquette, et me voilà.

— Certainement, madame, dit sèchement la comtesse, je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir.

— L'honneur est réciproque, reprit madame Durand ; moi, voyez-vous, je suis une bonne voisine ; n'est-il pas vrai, Théophile ?

Je répondis affirmativement, et je demandai des nouvelles de Lormont et de ma sœur.

— La pauvre Lucile se plaint de manquer d'ouvrage, répondit madame Durand en poussant un long soupir ; elle est triste, inquiète, presque découragée. Comme vous le pensez, ma bourse lui est ouverte ; si elle n'y puise pas, c'est sa faute et non la mienne. Oui, oui, M. Durand m'a laissé une assez belle fortune pour...

A quoi bon finir cette phrase éternelle ? Je fus affligé de ce que je venais d'apprendre, et, je te le confesse humblement, j'en fus humilié aussi. Si la protection et l'appui même matériel d'un ami aux sentiments élevés et délicats, n'ont rien de pesant pour un cœur bien placé, il y a quelque chose de navrant dans la pauvreté à laquelle on offre sans pudeur de fastueux services. La reconnaissance meurt au premier coup porté à l'a-

mour-propre, ou, si tu le veux, à l'orgueil. Je jetai un regard rapide sur Alice, ses yeux étaient baissés, elle paraissait confuse et triste. Les aversissements de madame de Gersin me revinrent à l'esprit. — Ah ! me dis-je, mademoiselle de Bréval souffre déjà de ma position par trop modeste ! Que suis-je, en effet ? Le protégé, l'obligé de madame Durand.

La comtesse, sans penser que sa fille y fût pour quelque chose, s'aperçut de mon embarras, et le triple menton, les bras croisés, les airs de tête de la veuve, lui devinrent encore plus insupportables. Par ses réponses brèves, et peu engageantes, elle parut chercher à abrégier l'importune visite. De son côté, le colonel, à qui les manières hautaines de madame Durand ne pouvaient convenir, laissait sa femme discuter avec mon ancienne amie. Bientôt la conversation s'anima.

— J'ai reconnu hier votre voiture à la porte, dit la veuve ; j'y avais remarqué, à Bordeaux, un petit ours noir.

— Un ours noir ? dit la comtesse étonnée.

— Oui, un ours qui danse devant je ne sais quoi de rouge, c'est peut-être un rideau.

Un trait de lumière frappa madame de Bréval, ses armoiries étaient grossièrement méconnues, insultées. Son écusson de gueules, au lion de sable, était travesti par l'ignorante bourgeoise en oripeau de comédie, devant lequel dansait un ours. Elle se redressa fièrement ; ses yeux as-

vous homme de génie? Mais encore, mais surtout à celles-ci : Êtes-vous homme de bien? Êtes-vous utile aux masses? cet homme possède dans la fortune ou dans la science ou les talents une gloire très-légitime. Je le répète, la naissance, la richesse, les dons de l'esprit sont des avantages précieux, quand nous en usons sagement et fraternellement; toutefois, même en remplissant les devoirs qu'ils nous imposent, nous n'avons aucun droit de mépriser ceux qui sont moins favorisés que nous. D'un jour à l'autre, on peut perdre l'intelligence et la fortune; et la naissance, si on ne la perd pas, on ne se la donne point. C'est le cas de dire avec Montaigne : — « Enfile-toi donc, pauvre homme! et encore! et encore!... »

Les paroles conciliantes du colonel amenèrent une trêve entre les trois têtes de Géryon, dont l'une, celle que je représentais, n'avait pris au débat qu'une part secrète et tout intérieure. Les deux dames se séparèrent presque en *bonnes voisines*, pour me servir de l'expression familière de madame Durand; ce qui ne les empêcha pas de récriminer l'une contre l'autre dans leur cercle, dès ce même soir.

Ce qui a surtout blessé la comtesse, après cette inqualifiable imagination qui transformait les hauts et puissants seigneurs, Valnoge de Bréval, en meneurs d'ours, c'est l'indifférence de la veuve pour les noms glorieux et retentissants étalés si

somptueusement devant elle. Cette liste des alliés et des intimes de la maison de Bréval, n'attirait pas plus l'attention de madame Durand, ne l'étonnait pas plus que ne l'eût fait la lecture d'un rôle d'équipage, où des noms de matelots et de novices seulement eussent frappé son oreille. La comtesse, offensée, profita de la visite que M. de Gersin lui fit un instant plus tard, pour se plaindre amèrement de ce dont le colonel n'eût fait que rire. Mais, au nom de la nouvelle voisine, le père de Cécilia parut désagréablement surpris.

— Quoi! dit-il, madame Durand? madame Durand de Lormont?

— Elle-même. La connaissez-vous?

— Nullement; mais on m'en a parlé. Et il fixa sur moi un regard inquiet et interrogateur.

Quelques moments après, il parla de son projet de quitter Bagnères le lendemain, qui est aujourd'hui, à la grande surprise de la famille de Bréval, car, le matin même, il n'en était nullement question. La comtesse avait promis à Cécilia de faire avec elle le pèlerinage de Betharam, et la noble dame insista pour que M. de Gersin différât son départ de trois ou quatre jours; il s'y refusa; seulement il consentit à se rendre seul à Villeneuve de Marsan, où ses affaires l'appellent. Sa femme, sa fille et sa nièce partiront quelques heures plus tard dans la voiture de madame de Bréval, et se rendront à la célèbre chapelle pour venir le rejoindre ensuite dans la petite

ville où il les attendra. Je dois être du voyage : ce sera ma dernière promenade avec cette bonne Félicie.

A deux heures de l'après-midi, nous nous mettons en route ; il me faut donc te quitter. Pourtant, en te faisant un respectueux salut, je te prie de me dire dans ta première lettre ce que tu penses de ma fiction mythologique. Ah ! Édouard, ce n'est point la force brutale, ce n'est point Hercule qui viendra jamais à bout de la victoire que les poètes lui attribuent ! Ce n'est pas non plus par des déclamations envieuses où le mal est combattu par le mal, où une domination jalouse cherche à renverser une autre domination, qu'on triomphera du plus formidable ennemi des sociétés. A travers les trous du manteau du philosophe égalitaire et la veste déchirée de l'ouvrier communiste, c'est toujours Géryon qui apparaît, c'est toujours Géryon qui ne crie contre deux de ses têtes ou cinq de ses bras que pour donner une valeur exclusive, une puissance tyrannique au sixième bras ou à la troisième tête ! — Le roi d'Érythie, de Saint-Pétersbourg, de Londres, de Paris et autres lieux, se mutile volontiers parce qu'il a plusieurs corps, que ces corps se gênent mutuellement ; mais il s'aime trop pour en venir jamais au suicide. L'orgueil ne tuera point l'orgueil. Si l'universel troupeau de Géryon échappe un jour aux pâturages empoisonnés de son maître, ce qui

est peu probable, il sera délivré par la vertu de ces paroles, prononcées il y a plus de dix-huit siècles :

« Je vous le dis en vérité, si vous ne ressemblez à l'un de ces plus petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

LA CHANSON DU BOBRE.

Bagnères, 23 août 1836.

Nous voici de retour de notre pèlerinage, et demain je pars pour Lormont. Je vais revoir ma sœur ; mais j'ai déjà dit adieu à Félicie, et avant que je quitte mademoiselle de Bréval, vingt-quatre heures ne s'écouleront pas. Pourquoi ne pouvons-nous rassembler dans un même lieu, sous un même toit, ceux que nous aimons, ceux que nous voudrions toujours voir ? Mes idées sont tristes, mes réflexions amères : si j'avais à te raconter autre chose qu'un voyage malheureux, je crois que je ne le pourrais pas aujourd'hui.

Depuis une semaine, Cécilia était plus faible

encore ; cependant le médecin ne voyait aucun danger pour elle dans ce petit voyage, et pensait au contraire que le mouvement de la voiture pourrait lui faire du bien. Comme on l'avait décidé longtemps d'avance, je partis seul avec les dames, et nous arrivâmes le même soir à Pau ; car Alice tenait à voir le château où naquit Henri IV, et la comtesse eût fait un plus long détour pour la satisfaire. Ce *moult bel chastel*, dont la tour la plus ancienne porte encore le nom du célèbre châtelain d'Orthez, est bâti sur le Gave, et entouré d'un parc, où le vainqueur d'Ivry commença sans doute ses exploits de chasseur. Les appartements sont riches de souvenirs : nous y avons vu le lit de Jeanne d'Albret, celui de son fils ; les tabourets des dames ; le grand fauteuil de la reine, un bureau ayant appartenu à Richelieu, un autre à Napoléon ; des tables de marbre, données par Bernadotte. De magnifiques tentures, de charmantes tapisseries des Gobelins attirèrent surtout notre attention. Nous y retrouvâmes plusieurs traits de la vie du Béarnais, entre autres le repas chez Michau. Nous remarquâmes aussi une statue en marbre blanc où le bon roi revit tout entier. Moque-toi de nous si tu veux, mais il n'en est pas moins vrai que, dans un transport d'enthousiasme, Alice et moi nous lui avons baisé la main.

Un objet plus émouvant encore nous attendait dans la tour de Gaston Phœbus : je parle du ber-

ceau même de Henri IV. C'est une écaille de tortue, une écaille ayant appartenu d'abord à l'animal le plus lent, le plus paresseux, et qui dut bien s'étonner de servir à un enfant destiné à aller si vite en besogne. Elle est posée sur une sorte de trône recouvert de velours bleu semé de fleurs de lis d'or. Au-dessus s'élèvent en faisceaux des drapeaux blancs fleurdelisés, des écharpes blanches, un casque surmonté d'un panache blanc, celui qu'on voyait toujours sur le chemin de l'honneur.

Cécilia et sa mère ne nous accompagnaient point dans cette visite au château du bon Henri. En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes la première endormie sur un fauteuil et madame de Gersin assise à ses côtés, et soutenant sur son bras la tête de la malade :

— Ne vous semble-t-elle pas bien changée ? dit la pauvre mère en fixant sur nous un regard craintif. Je n'ai pas encore vu sur ses joues et sur son front ces teintes violettes qui m'effrayent. Tout à l'heure, elle s'est jetée dans mes bras en pleurant : elle sent que la vie lui échappe. Voyez ! son visage est encore baigné de larmes.

La comtesse déploya toute son éloquence pour rassurer madame de Gersin, et chacun de nous se retira dans son appartement.

J'occupais un cabinet qui touchait à la chambre de la malade ; et comme je ne pouvais dormir, j'entendis Cécilia parler à sa mère et chan-

ter à demi-voix, ainsi qu'elle le faisait souvent. Dans un moment elle appela Félicie, et mademoiselle de Vorlac accourut ; elle me nomma ensuite plusieurs fois, malgré sa mère et sa cousine qui cherchaient à lui imposer silence. Enfin, elle paraissait dans une agitation extraordinaire, et qui provenait sans doute de la fièvre.

Le lendemain matin, elle était brisée : on s'empressa d'appeler un médecin, qui la déclara fort mal, et, avec les précautions les plus délicates, prépara la mère à une perte inévitable.

— Croyez-vous, dit madame de Gersin, que je puisse nuire à ma fille en la faisant transporter aujourd'hui à l'église de Betharam ?

— Vous ne pouvez nuire à une santé entièrement perdue, répondit tristement le docteur. Ou à Betharam ou ici, il faut vous résigner à une séparation très-prochaine.

— A Betharam alors ! Oh ! partons, partons vite ! j'obtiendrai peut-être la guérison de Cécilia.

Et nous partîmes pour la vallée de Betharam. Nous vîmes sur la route Coarraze et la tour, seul reste du château où Henri IV a passé une grande partie de son enfance. Coarraze rappela à mademoiselle de Bréval les aventures du diabolin Orthon, une des plus charmantes histoires du crédule Froissard ; mais sa narration, quelque agréable qu'elle fût, nous intéressa peu, et ne put nous ramener à des idées riannes ou seulement sereines. Nous prêtâmes plus d'attention

aux légendes que nous raconta notre guide sur la chapelle de Betharam. Le récit de ces miracles encourageait madame de Gersin qui désirait si vivement un miracle de plus.

Voici ce que nous apprit le paysan béarnais :

Des petits bergers du village de Lestelle gardaient leurs moutons près du lieu où est maintenant l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ces enfants aperçurent tout à coup sur un rocher une image lumineuse de la sainte Vierge. Les habitants du village, prévenus par les enfants, accoururent en foule, et, comme eux, furent témoins du prodige. Bientôt, pour conserver ce pieux souvenir, une chapelle s'éleva sur le rocher et les peuples s'y rendirent en pèlerinage jusqu'au jour où les protestants y mirent le feu. Betharam devint donc une ruine, mais une ruine toujours merveilleuse : les habitants de Lestelle et des villages voisins remarquaient qu'une lumière surnaturelle l'éclairait chaque nuit.

En 1610, une femme dont tous les enfants étaient malades et en grand danger de mourir, porta et traîna toute sa petite famille sur les décombres vénérés, et y passa la nuit en prière. Sa confiance fut récompensée : aucun de ses enfants ne périt.

L'église de Betharam est situé au fond d'une vallée, au bord du Gave. Elle est entourée de montagnes : les unes arides et nues, les autres couvertes de verdure et de bois. Une de ces

montagnes ressemble beaucoup, dit-on, au mont Calvaire ; on y a élevé neuf chapelles le long d'un sentier que les pèlerins gravissent nu-pieds, et qu'une statue en marbre de la sainte Vierge, placée au portail de l'église, indique du doigt. Cécilia fut obligée de s'arrêter à la première station, et pour que sa mère put continuer l'ascension de la colline, la comtesse s'assit sur une pierre à côté de la malade, en promettant de nous appeler si celle-ci avait besoin de nous. Figure-toi, Édouard, un sentier ombragé dont chaque détour présente un autel, et, tout à fait au sommet, trois grandes croix de pierre. Ces croix dominant tout le reste au milieu de cette belle nature, de ces torrents, de ces vallées, de ces montagnes, de ces champs fleuris, de ces édifices religieux, ces croix parleraient au cœur de l'homme le plus glacé. Nous nous agenouillâmes à chacune des stations, unissant nos prières à celles de madame de Gersin, et jamais, non jamais je n'ai prié avec autant de ferveur. Je me demandais combien de souffrances avaient suivi ce même chemin, combien de larmes avaient arrosé ces pierres sur lesquelles je me prosternais. Beaucoup sans doute s'en revinrent guéris et consolés de ce pèlerinage ; mais nous ne saurions tous prétendre aux mêmes grâces, au même bonheur.

Nous retrouvâmes Cécilia plongée dans une somnolence qui n'était ni la veille ni le sommeil.

Sur la route, tandis que la voiture roulait lentement près de sa chaise à porteurs, la malade n'avait cessé de parler et de chanter alternativement; maintenant elle était épuisée, et si pâle et d'une immobilité si parfaite qu'on eût pu croire que la mort l'avait jetée là en passant. La pauvre mère la baisa au front, essaya de la lever et de lui prendre le bras pour redescendre la colline, mais Cécilia retomba sur la pierre sans paraître nous voir. Il fallut que les porteurs vinssent la prendre à cette place pour la transporter au village de Lestelle d'où dépend l'église de Betharam.

Un exprès fut envoyé en toute hâte à la petite ville de Nay, pour y chercher un médecin. Une dame de Lestelle, que nous rencontrâmes à l'église et qui se trouva être de la connaissance de la comtesse, nous offrit sa maison, et, comme il y avait peu d'espoir que la malade pût ce même jour retourner à Pau, madame de Bréval accepta. On coucha la jeune fille, toujours inanimée et comme endormie, et sa mère et sa cousine s'assirent à son chevet, priant et pleurant ensemble.

Retiré dans une chambre voisine avec madame et mademoiselle de Bréval, je me demandai si nous devions nous affliger ou nous réjouir de la mort de Cécilia. Humiliation de son père, tourment de sa mère, la pauvre malade, depuis de longues et douloureuses années, tournait autour de sa fosse en chantant et en tressant des fleurs.

Certaine de la perdre d'un moment à l'autre, madame de Gersin ne la quittait pas des yeux, et consumait son existence, déjà fort triste sous plus d'un rapport, dans des transes continuelles. L'attente d'un malheur inévitable n'est-elle pas plus terrible que ce malheur même? Et pourtant, je l'avoue, je ne pouvais me figurer que Cécilia allait mourir, et, quitte à prolonger les angoisses de sa mère, j'eusse voulu prolonger sa vie.

Vain désir! le médecin ne laissa aucune espérance; et comme Cécilia, après un sommeil de quelques heures, recouvra un reste de force et recommença à voir, à sentir et à parler, un prêtre lui administra, autant que le comportait l'état exceptionnel de la mourante, les secours de la religion. Ensuite, nous fûmes appelés dans sa chambre où nous trouvâmes Félicie pleurant derrière un rideau, tandis que madame de Gersin, toujours assise au chevet de sa fille, s'efforçait de paraître calme et de sourire, elle dont le cœur était navré. Lorsque nous entrâmes, elle nous dit d'une voix basse où les luttes de son âme se devinaient aisément :

— C'est à présent que je suis la plus malheureuse des femmes.

La comtesse lui serra la main sans répondre : il est telle situation dans la vie où les paroles ne disent rien.

— Savez-vous, dit Cécilia en nous faisant signe d'approcher de son lit, savez-vous que le

prêtre m'a parlé d'un autre monde où j'irai bientôt?

Madame de Gersin frémit et détourna les yeux.

— Mais moi, reprit la mourante, je ne veux pas y aller sans ma mère. N'est-ce pas, ma chère maman, continua-t-elle en appuyant sa tête sur ce sein qui fut si souvent son oreiller, n'est-ce pas que vous viendrez avec moi? Le prêtre ne sait pas qu'une mère et sa fille ne se quittent jamais. Théophile, s'il vient demain et s'il te demande ma mère, tu lui diras que nous sommes parties ensemble.

— Puissent tes paroles être prophétiques! s'écria madame de Gersin. O Cécilia, demande à Dieu qu'il me permette de te suivre cette nuit!

Cécilia releva la tête, et, joignant les mains, elle récita très-vite les prières du premier âge. Quand elle eut fini, elle demanda où était son père, et, apprenant son éloignement momentané, elle poussa un bruyant éclat de rire :

— Demain il ne saura pas où nous serons, dit-elle, et nous ne le reverrons plus jamais.

Craignant les indiscretions de Cécilia, nous voulûmes nous retirer; mais elle nous retint, et recommença à parler de ses projets de départ pour la nuit qui s'approchait. Madame de Gersin cherchait vainement à comprimer sa douleur, les larmes ruisselaient sur son visage. La malade s'en aperçut :

— Il ne faut pas pleurer, dit-elle d'un ton de

reproche! — Et son regard s'arrêtant sur une guitare suspendue dans un coin de la chambre : Oh! poursuivit-elle en frappant dans ses mains, le bobre! le bobre!

Le bobre est une sorte d'instrument à cordes en usage parmi les esclaves noirs de Bourbon. Cécilia voulut qu'on lui apportât la guitare andalouse qui lui rappelait cette autre guitare africaine, et entre lesquelles, malgré l'élégance de celle-là et la grossièreté de celle-ci, elle ne semblait faire aucune différence. Riant et pleurant à la fois, elle caressa les cordes harmonieuses et parla de son île natale comme si elle ne l'eût jamais quittée. Tantôt elle se croyait assise avec nous sur des galets devant la rade de Saint-Denis, et elle nous montrait du doigt le débarcadère où la grue tournante enlevait les passagers de la chaloupe et les hissait sur le pont volant; tantôt elle avançait la tête, prêtait l'oreille et nous demandait si nous entendions le souffle des brises dans les feuilles du vaquois et dans les verticilles du bambou flexible : — Prenez, dit-elle à sa mère en lui présentant l'instrument; les rameurs noirs chantent dans la pirogue. Il faut chanter avec eux. Faites résonner le bobre, ma mère; et vous, vous tous, répétez le refrain.

Madame de Gersin et la comtesse voulurent s'opposer à cette musique si hors de propos; mais il fut impossible de vaincre l'obstination de Cécilia. Mieux valait encore que la mourante exhalât

sa vie dans un chant que dans des larmes ou des cris de colère. Madame de Gersin prit la guitare, et d'une main ignorante et distraite, elle préluda par des sons vagues et qui ressemblaient à des sanglots. C'est que l'air favori de sa fille, cet air qui, en tout temps, répondait à ses pensées les plus douloureuses, cette fois, chant d'agonie, adieu suprême, ajoutait la dernière goutte au vase d'amertume qui débordait déjà. Nous n'étions guère mieux disposés à faire notre partie dans ce concert autour d'un lit de mort. Toutefois, nous répétâmes le refrain de la chanson créole dont je vais te traduire les deux premiers couplets :

« Chantons, chantons le bobre ! le maître dort ;
« il n'entend pas.

« Les bons génies ont trempé le bobre dans les
« eaux du Misselad, et depuis, comme l'oiseau
« qui gazouille sur le dattier devant la case, il
« parle la langue des souvenirs. L'esclave pleure
« en l'écoutant et le maître s'irrite. Le blanc dé-
« fend les regrets, parce que la tristesse abat les
« forces du noir, et qu'il faut que le noir travaille.
« Je suis le gommier fendu par le vent brûlant
« du désert ; mes sueurs profitent aux autres et
« non à moi ; mon maître est le serpent qui en-
« veloppe sa proie d'anneaux toujours plus rétré-
« cis, lui suce le sang goutte à goutte, et finit par
« l'engloutir.

« Chantons, chantons le bobre ! le maître dort ;
« il n'entend pas.

« Je puis condamner ma langue à taire le nom
« de mon pays et à oublier les mots les plus fa-
« miliers à mon enfance ; mais mon cœur ne se
« taira pas, et il n'oubliera jamais. La patrie de
« l'esclave, dit le planteur, c'est le champ de riz
« qui lui donne des aliments, c'est la source où
« il boit, c'est la case où son maître lui permet
« de s'asseoir après les fatigues du jour. — Non,
« maître ; non, tu ne connais pas la patrie de
« l'esclave. Peut-être le petit enfant de la né-
« gresse, si ta femme consentait à l'allaiter, s'at-
« tacherait-il au sein de la nourrice blanche, car
« le petit enfant est jeune et il ne sait rien ; moi,
« je suis vieux, j'ai connu ma mère, et je sais.

« Chantons, chantons le bobre ! le maître dort ;
« il n'entend pas. »

Cette chanson continua ainsi, pleine de gémissements sur la contrainte de l'esclave, la tyrannie du maître, pleine de larmes sur la famille absente et la patrie perdue. La voix de Cécilia allait toujours s'affaiblissant, et madame de Gersin, livrée à la fois aux tristesses du passé et aux angoisses présentes, le front appuyé au chevet de sa fille, ne tirait que des sons fort rares du prétendu bobre posé sur ses genoux. La mourante ne put achever sa longue romance ; sa tête retomba sur l'o-

reiller, elle ferma les yeux et s'endormit. Quelques heures après, elle se réveilla et recommanda de nouveau à madame de Gersin de ne pas la quitter; puis, elle nous dit adieu d'un air riant, embrassa sa mère, soupira, reprit un couplet de la chanson du bobre, soupira encore et mourut.

Je ne te parlerai ni de la douleur de la mère ni des funérailles de la jeune fille. Le lendemain de la cérémonie funèbre, il fallut nous séparer, Félicie et sa tante pour se rendre à Villeneuve de Marsan, la comtesse, Alice et moi pour retourner à Bagnères. Quand nous entrâmes chez madame de Gersin, nous la trouvâmes occupée à rassembler les vêtements de sa fille.

— En pliant les robes de Cécilia, nous dit-elle, je me figure la voir encore; sous cette capote de batiste, je retrouve ses grands yeux bleus, sa bouche souriante, la douce langueur de ses traits. Est-il bien vrai que je parte aujourd'hui sans elle!... sans elle qui me suivait partout et qui me payait de mes soins par une affection si passionnée!...

La comtesse crut adoucir les regrets de madame de Gersin en faisant allusion à l'état de santé et d'esprit de Cécilia; mais dès les premiers mots, la malheureuse mère fondit en larmes: J'ai été maudite dans mon enfant, dit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, je suis née pour le malheur des autres.

Félicie se jeta dans les bras de sa tante, promettant de faire tous ses efforts pour lui rendre

moins douloureuse l'absence de Cécilia. Madame de Gersin secoua la tête.

— Ma chère enfant, dit-elle, je trouverais en vous toute la tendresse d'une fille, sans pouvoir vous offrir en échange l'amour auquel vous auriez droit. Il est des chagrins qui flétrissent le cœur et le resserrent tellement qu'il n'y reste place que pour une affection unique. L'objet de cette affection n'est plus, mon cœur restera vide à présent... Il vous faut une autre âme, une âme généreuse et pure pour répondre à la vôtre! Ah! si Dieu m'accordait un bonheur avant de m'ôter de ce monde!...

Elle n'acheva pas; Félicie rougit, car le regard de sa tante s'était porté tour à tour sur elle et sur moi. Si mademoiselle de Bréval n'existait pas, aucune femme ne me charmerait autant que la fille de ma sœur. Peut-être même ses goûts simples, ses désirs modestes conviendraient-ils mieux à mes goûts et à mes désirs... Mais Alice est si belle! tant de séductions poétiques et un peu romanesques ont été acquise à mademoiselle de Vorlac; mais il n'est pas en mon pouvoir de lui offrir rien de plus.

Enfin, nous nous séparâmes, et, comme je te l'ai dit au commencement de cette lettre, demain je retourne à Lormont. Le colonel revient aussi à Bordeaux pour quelques jours. Sa famille se rendra à Bagnères à Paris, où ils passent ordinairement l'hiver.

RETOUR ET NOUVEAU DÉPART.

Lormont, 21 septembre 1836.

Seuls dans le coupé d'une diligence, en revenant à Bordeaux, le colonel et moi, nous avons beaucoup parlé de Nemrod et d'Arthur. Les eaux n'ont changé ni le vicomte ni le jeune de Bréval. Après six semaines de séjour à Bagnères, ils en sont partis, l'un toujours sportsman, joueur par bon ton, nul par indolence ou par système; l'autre inconstant, frivole, se traînant à la remorque de l'ami du moment, s'agitant beaucoup et n'avancant à rien. Si Arthur ne m'avait pas rem placé par M. de Chavigny durant cette saison, il eût parcouru les Pyrénées en artiste; mais un autre a soufflé sur mon influence, la plume ou

la paille s'est envolée, et les richesses pyrénéennes ont été profanées par un jockey de plus.

— Une position toute faite, soit par la fortune, soit par la naissance, me disait le colonel, est rarement un bonheur pour un jeune homme, surtout aujourd'hui que les traditions paternelles se conservent si peu. Quoi qu'en disent messieurs du phalanstère, le travail est et sera toujours un devoir, une nécessité, plutôt qu'un plaisir, et c'est ainsi que l'entendait Celui qui a dit au premier homme : « A cause de ta désobéissance, je te condamne au travail; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » — Eh bien ! lorsqu'un enfant, en portant ses yeux autour de lui, rencontre déjà, dans sa famille, la fortune, la considération, faut-il s'étonner beaucoup s'il lui arrive trop souvent de préférer les jouissances faciles d'une vie parasite à l'exécution de la loi sévère écrite par le Très-Haut lui-même au fondement des sociétés. Il est si commode de se croiser les bras ! Quels mots plus enchanteurs que ceux-ci : A quoi bon fatiguer mon corps et mon intelligence ; ne suis-je pas caressé, applaudi partout ? — Et là-dessus, on ferme à double tour son esprit et son cœur, et l'on en perd la clef.

— Mais il arrive quelquefois, répliquai-je, que le malheur retrouve cette clef et la rapporte.

— Le malheur a certainement un bon côté, dit le colonel ; en voyant qu'il ne peut devenir quelque chose que par des efforts inouïs, l'enfant

du peuple sent la nécessité du travail, et l'ambition, noble chez les uns, envieuse et méprisable chez les autres, le stimule, le pousse, l'enlève vers des hauteurs où, s'il ne fût né sur la paille, il n'eût peut-être jamais atteint. Il est des écrivains qui traitent les classes inférieures avec mépris; d'autres, au contraire, n'ont d'admiration que pour elles; les uns flattent les forces d'en haut, les autres celles d'en bas; ce sont des courtisans, et les courtisans mentent toujours. La souveraine justice répand indistinctement, dans tous les rangs de la société, le germe des grands talents et des grandes vertus; seulement, il y a des terrains plus ou moins favorables, des cultivateurs plus ou moins courageux.

— Vous oubliez, monsieur le comte, les obstacles matériels qui nous entourent, et qui retardent et empêchent souvent la floraison du germe dont vous parlez.

— Il est vrai, mon ami, et je le déplore comme vous. Oui, vous rencontrez d'innombrables barrières, toujours fermées, pour qui ne peut se les faire ouvrir à prix d'or. Cependant, parmi les plus humbles, les plus petits, combien ont déjà sauté par-dessus ces barrières! Imitiez-les, Théophile, imitez-les comme vous pouvez les imiter, c'est-à-dire dignement, loyalement, sans aucune composition avec votre honneur; et alors, dans la position honorable que vous vous serez acquise, vous direz : — Ma fortune, c'est mon mérite,

c'est mon travail, c'est moi! — Et il n'est rien de plus glorieux.

Tu vois pourquoi je t'ai rapporté cette conversation. *Il n'est rien de plus glorieux*, a-t-il dit! Avec cela, je puis donc aspirer à devenir son fils! son fils!... Ce mot me rend si tremblant, que je me garderai bien de le prononcer en sautant par-dessus la barrière.

Lucile ne partage point ma confiance : Jamais, dit-elle, jamais je ne pourrai croire à la possibilité d'une pareille union. Elle s'est plu un jour à me tracer un tableau de la position si différente des deux futures belles-sœurs : l'une, entourée d'hommages, recherchée, adulée, accueillie partout avec les plus grands égards; l'autre, traitée en fille du peuple, c'est-à-dire presque toujours avec hauteur ou légèreté, et souvent avec insolence. Je ne pouvais répondre à cela que par une tirade démocratique, et je n'eus garde d'y manquer.

— Cher Théophile, répondit doucement ma sœur; tu n'as pas besoin de regarder en haut pour apercevoir ce fastueux orgueil dont je reconnais avec toi toute la sottise. Vois comme le magasin méprise la boutique, et la boutique l'échoppé! Vois les ouvriers, ceux-là même qui réclament le plus contre les inégalités sociales, comme ils cherchent à s'en faire accroire sur leur origine particulière! Enfants de Salomon, de maître Jacques ou du père Soubise, tous veulent s'élever

aux dépens des compagnies rivales ; tous veulent la domination, le despotisme. S'ils se rencontrent sur les chemins du *Tour de France*, c'est pour faire parade d'une ridicule vanité, pour s'insulter mutuellement, pour se battre à outrance au nom de préjugés gothiques. Mais, sans parler des sociétés rivales, qui jouent l'exploitation d'une ville et en chassent pour un siècle les vaincus, n'y a-t-il pas dans la même société deux classes distinctes, les compagnons reçus et les aspirants compagnons, et ces derniers ne sont-ils pas les esclaves, les jouets des autres ? Il en est de ces ateliers comme de ces écoles où les premières familles de France envoient leurs fils, et où, selon ce que tu m'en as dit, les anciens élèves accablent de vexations les nouveaux venus : tant notre cœur est peu généreux de sa nature, qu'il batte sous un habit de drap fin ou d'étoffe grossière ; tant nobles, bourgeois ou peuple, nous nous ressemblons par l'amour du monopole et de la tyrannie.

Plusieurs fois ma sœur est revenue sur ce sujet, me conjurant, comme madame de Gersin, de renoncer à mes plus chères illusions. J'ai résisté, Édouard, et pourtant, tu le vois, j'ai prononcé le mot *illusion*, ce mot si amer, si profondément triste.

Oui, j'ai peur de n'avoir fait qu'un rêve ; mais ce rêve, je ne consentirai jamais à le sacrifier, et s'il m'échappe, ce sera malgré moi. La pré-

sence et l'amitié de Lucile ne me suffisent plus ; je regrette Alice et le colonel ; je regrette Félicie, je regrette cette existence dégagée des préoccupations de la vie de l'ouvrière. Retombé dans la prose, retombé dans l'histoire, je regrette la poésie et le roman.

Malgré tous mes soins pour le lui cacher, Lucile s'est aperçue du peu d'attrait que m'offre aujourd'hui Lormont. Un jour, qu'elle me parlait de l'état de gêne où nous sommes, je ne pus m'empêcher de lui dire : Ah ! si j'étais à Paris... Je n'achevai pas ; mais elle devina ma pensée.

— Ton bonheur, dit-elle, m'est encore plus cher que ta présence ; si nous pouvions réunir assez d'argent pour ton voyage...

— Lucile, m'écriai-je, une fois à Paris, mon talent me suffira, et, si tu y consens, j'ai là quelques vues pyrénéennes dont la vente m'aura bientôt fourni mes frais de route. Je veux acheter mon tableau de Marthe et Marie ; tu verras comme on en parlera à la première exposition !... O Lucile ! c'est à Paris qu'on acquiert de la gloire !

— Et qu'on rencontre mademoiselle de Bréval, ajouta ma sœur. Théophile, j'ai vainement parlé à ta raison ; maintenant, c'est à ton honneur que je m'adresse. Tes intentions sont pures, je le sais, et néanmoins ta position dans la maison du colonel est déjà fausse et peut devenir très-dan-

gereuse. Alice t'a fait une promesse, il faut que cette promesse soit connue de son père.

— Y penses-tu ? Mais je perdrai l'amitié de M. de Bréval, et la comtesse me fermera sa porte !

— Tu mériterais bien plus de perdre cette amitié et de voir cette porte se fermer devant toi si tu trahissais la confiance d'un vieillard. Alice a commis une faute en prenant un engagement téméraire ; tu as été le complice de cette faute en la provoquant d'abord, et, ensuite, en la cachant au colonel.

— Attends au moins quelque succès, un peu de gloire : maintenant, je n'aurais jamais le courage de faire un pareil aveu.

— Si tu m'y autorises, je ferai cet aveu pour toi ; le colonel est encore à Bordeaux.

Et, après un grand débat, une foule de résolutions opposées, je consentis à cette démarche de ma sœur.

Où étaient en ce moment ma fierté plébéienne et ma confiance ?... Je me sentis dominé tout à coup par les préjugés de naissance et de fortune, comme si j'eusse été marquis ou financier. Mon amour me parut le comble de la folie ; et tandis que Lucile, surmontant sa timidité naturelle, s'habillait et se disposait à accomplir ce qui lui paraissait un devoir impérieux, dix fois je fus tenté de renoncer moi-même à Alice. Oui, Édouard, tant que nos projets restent à l'état

d'utopie, rien ne nous arrête ; mais dès qu'il s'agit de les mettre à exécution, mille obstacles se dressent devant nous, et notre ardeur s'éteint, et notre espérance s'évanouit.

Te peindrai-je mes angoisses durant l'absence de Lucile, absence qui se prolongea près de deux heures ? Je pris mes dessins et mes tableaux commencés, et je les examinai attentivement, cherchant à y découvrir quelque filon d'une mine de gloire ; mais tableaux et dessins, loin de m'encourager, me paraissaient ternes, froids, sans vie, et sur les uns et sur les autres, je lisais le mot inexorable : *Médiocrité* ! — Ah ! me dis-je, en essayant d'écarter des pensées désolantes, ce ne sont que des ébauches ; là, seulement, là, sous ce rideau, est mon premier titre à la célébrité. Et je m'approchai de la toile où j'ai représenté Jésus chez Marthe et Marie. Si tu m'avais vu devant cette toile, Édouard, tenant le rideau et n'osant le soulever, désirant et craignant de revoir mon œuvre, tu aurais eu pitié de moi. Enfin, je tirai ce rideau d'une main tremblante.

— Oui, j'ai du talent, m'écriai-je ; j'ai du génie peut-être !... la couleur est vraie, la composition bien entendue !

Tu vas croire que ce monologue me rassura ; hélas ! non ; il est des jours où rien ne rassure. Je crus voir sur les traits d'Alice une expression de dédain, sur ceux de Félicie une compassion pleine de larmes. Effrayé de mes propres chi-

mères, je laissai retomber le voile de serge, et je m'arrachai à mon tableau favori.

Pendant que je m'agitais ainsi, Lucile n'était guère plus calme que moi; elle sentait toute la délicatesse de la mission qu'elle avait à remplir, et, en s'avancant vers la demeure du colonel, elle nouait et dénouait vingt conversations imaginaires, dont aucune ne la satisfaisait. Les intérêts de mon bonheur et le soin de la dignité de mon caractère et du sien, lui inspiraient telles et telles paroles, telles et telles réponses qu'elle mettait en réserve, oubliant que notre mémoire n'emmagasine en pareil cas que des marchandises dont le débouché ne se trouve point. Après avoir modifié vingt fois le préambule nécessaire, Lucile arriva à la porte de M. de Bréval, et se disposa à y frapper; mais, en touchant le marteau, elle sentit, au feu qui lui montait au visage, aux violents battements de son cœur, qu'il lui serait impossible d'expliquer l'objet de sa visite. Elle retira donc sa main, honteuse de sa faiblesse, et ne sachant à quoi se décider. En ce moment une cloche sonna, et par un instinct commun aux âmes pieuses dans les occasions difficiles, ma pauvre sœur prit le chemin de l'église, espérant que la prière la fortifierait.

La prière, en effet, la ranima un peu, et quand elle arriva de nouveau devant la terrible porte, elle frappa et attendit.

Elle en fut pour ses bonnes intentions; le co-

lonel avait quitté Bordeaux le matin même. Malgré la noblesse du cœur de Lucile et les appréhensions du mien, je n'oserais dire que ce départ nous affligea : il ôta à ma sœur l'embarras d'une ambassade pénible, et me laissait un délai pour bâtir de nouveaux châteaux en Espagne. La bonne chose qu'un obstacle au devoir, quand le devoir coûte à remplir!

Néanmoins, je promis à Lucile, à mon arrivée à Paris, de saisir la première occasion pour tout apprendre au colonel. Sur cette assurance, mon départ fut décidé, et je portai chez un marchand de tableaux les vues pyrénéennes destinées aux frais du voyage. Après trois semaines d'exposition, qui ne m'ont rapporté autre chose que des critiques ignorantes, ces petits tableaux viennent d'être vendus à un négociant.

Je vais donc partir, je vais étudier les grands modèles à Paris. Quelles ressources me seront offertes dans ce centre des arts? Je l'ignore; mais je sais que l'activité et le courage ne me manqueront pas.

XVIII

A PARIS.

Paris, 2 janvier 1837.

Tu veux être initié aux mystères de ma vie d'artiste. Je dois en convenir; jusqu'à ce jour, elle n'est pas brillante, et c'est pourquoi j'ai tant tardé à t'en écrire les détails. En venant ici, je croyais gagner facilement ce que nous demandons à Dieu dans le *Pater*, et, s'il faut tout dire, je ne désespérais même pas d'ajouter quelque chose au pain quotidien. Soutenu par cette confiance, j'ai suivi littéralement le conseil donné aux apôtres, je me suis mis en route avec une seule tunique et un seul manteau, la bourse vide et le cœur léger. Vainement Lucile, après la vente des petits tableaux pyrénéens, s'obstina à

refuser l'excédant des frais de voyage, il fallut bien qu'elle le gardât, et sans le savoir encore, car, feignant de me rendre à ses raisons, je saisis un instant où elle me tournait le dos pour glisser le trésor sous son oreiller. Si c'était à recommencer, je n'agirais pas autrement, toutefois, je me trompais fort sur mes ressources éventuelles.

Parmi les peintres, si nombreux dans cette Babylone, il en est plusieurs qui reproduisent eux-mêmes leurs tableaux en lithographies. Pour opérer ce travail, il s'agit d'abord de couvrir une pierre de teintes plates, ou, si tu l'aimes mieux, de la noircir en prononçant la teinte plus ou moins l'exigent. Cette opération demande beaucoup de temps, et ce n'est pas ce qu'il y a de plus amusant au monde. Il faut le faire grain à grain, avec la pointe du crayon, et quelquefois, six semaines ne suffisent point pour couvrir ainsi une pierre. Eh bien! mon cher ami, pour le moment, voilà ma seule occupation productive; je fais du grain, et un grain peu substantiel, je t'assure. Cette besogne abrutissante est si mal rétribuée que, pour suffire aux besoins les plus impérieux de la vie, il me faut y consacrer mes journées et souvent des nuits entières. Ce n'est que de six heures du soir à dix heures que je me retrouve peintre dans une académie, où j'étudie le modèle vivant. De retour dans ma mansarde, où le

froid de l'hiver se fait sentir, car le feu est un objet de luxe auquel je ne puis songer, je grelotte, assis devant ma pierre, entre la cruche d'eau et le pain de seigle, ce pis aller de la prison, contre lequel mon estomac est déjà en pleine révolte. Encore, si je pouvais peindre ! Si, au lieu de ces jours, de ces nuits que je passe à ne rien apprendre, et presque exclusivement occupé à ne pas mourir, je pouvais me livrer aux idées qui bouillonnent dans ma tête, aux inspirations toujours refoulées dans mon cœur ! Non, Édouard, il m'est impossible à présent, quoi qu'en dise le colonel, de regarder la pauvreté comme un bien. A quoi nous servent nos talents naturels, notre amour du travail, notre courage, si les nécessités matérielles de l'existence nous garrottent au sortir du berceau ! Ah ! si j'étais Anatole de Chavigny, ou Arthur de Bréval, avec quel bonheur je me livrerais corps et âme à l'étude d'un art sublime !... Hélas ! M. de Chavigny joue aux cartes, porte un fusil-Lepage, galope, bâille et s'ennuie, et Arthur, après avoir essayé de l'art militaire à Saint-Cyr, de la danse dans les salons parisiens, des pinceaux au bord de la Garonne, de la chasse dans les Pyrénées, Arthur, croyant cette fois avoir découvert sa véritable vocation, pâlit sur un dictionnaire de rimes et perd son temps à aligner de mauvais vers.

Le frère d'Alice est donc rimeur, et maintenant il ne se soucie non plus de Nemrod que de

moi ; un autre nous a remplacés dans son amitié, et cet autre est un jeune Marseillais, déjà connu dans la société parisienne, l'auteur des *Larmes et Soupirs*. Celui-ci a eu l'heureuse idée d'adresser des vers à madame de Bréval, et la comtesse, dès la première strophe, l'a proclamé poète sublime. Tu vois maintenant pourquoi Arthur fait des élégies, et comment un nouveau favori m'a succédé dans les bonnes grâces de la mère d'Alice.

Cette défection n'est pas faite pour m'enhardir, et j'ai d'autres sujets d'inquiétude. Le peu de temps dont je puis disposer pour la peinture, la vie misérable que tant de jeunes artistes de talent mènent autour de moi, les plaintes que j'entends formuler de toutes parts contre les rancunes d'écoles, les préventions, la partialité du jury du Louvre, tout cela me tourmente, et par moments m'enlève ma gaieté. Mais de tant de soucis, le plus amer, c'est que mademoiselle de Bréval, elle aussi, paraît s'éloigner de moi. Sa mère ne songe plus à louer mes ouvrages, son frère les critique, son nouveau maître les décrie, c'en est assez pour lui prouver que je ne suis pas un demi-dieu, et que l'admiration universelle peut me faire défaut. De plus, Alice qui, jusqu'à notre rencontre, ne connaissait de la vie d'artiste que le côté brillant, à son retour à Paris, se croyant appelée, dans un avenir plus ou moins prochain, à partager ma fortune, a réuni des renseigne-

ments assez tristes qu'elle n'eût point songé à demander autrefois. Tout cela, j'en ai peur, a déjà terni l'auréole qu'elle se plaisait à rêver autour de mon front. Telles sont, mon ami, les pensées qui me viennent à chacune de mes rares visites à la famille du colonel. Pourtant, je puis me tromper : cette froideur apparente serait alors la réserve naturelle d'une jeune fille dont le cœur, effrayé d'un engagement contracté sans l'aveu maternel, cherche à expier un moment de confiance téméraire par une contrainte pénible. J'aimerais mieux m'arrêter à cette dernière supposition, mais l'autre me saisit avec plus de force et me pousse dans un abîme d'incertitudes.

Ces doutes sur mademoiselle de Bréval, le nouvel engouement de la comtesse et de son fils, les difficultés de tous genres que j'entrevois pour arriver à la célébrité, d'autres motifs encore ont paralysé ma langue, malgré la promesse faite à ma sœur. Cependant le colonel n'a pas changé, ou, si son accueil n'est pas tout à fait ce qu'il était à Bordeaux, c'est qu'il est plus cordial encore. J'en dirai autant de mademoiselle de Vorlac, que j'ai rencontrée plusieurs fois chez ses amis ; sur les mots vagues qui me sont échappés, la jeune créole paraît avoir compris que les liens du sang nous rapprochent. Avec un intérêt de sœur, elle s'informe de mes travaux, de mes projets, de mes espérances, et souvent, en l'écoutant parler, je ne puis m'empêcher d'établir une

comparaison qui n'est pas toujours à l'avantage d'Alice. Sans être artiste, Félicie aime les arts parce qu'ils sont l'étude du beau, et que, nous rapprochant de Dieu et de la nature, ils nous apprennent à nous passer des hommes. C'est pour les applaudissements de la foule, au contraire, que mademoiselle de Bréval admire les arts. L'une se complait dans les rêves d'une vie solitaire et simple ; l'autre cherche l'éclat et le bruit. A la première, dans une heureuse médiocrité, les affections de famille suffiront ; à la seconde, il faudra une position élevée et des triomphes. Laquelle donnera plus de bonheur à son mari ? Édouard, je crains de le deviner, et je n'ose le dire, moi qui me sens si heureux d'un mot aimable, d'un regard de la sœur d'Arthur. Pauvre jeune fille ! si, en effet, elle est moins sage que son amie, si elle préfère aux biens réels des biens peut-être illusoires, nous devons la plaindre et non la blâmer. Reconnaissons, toi et moi, qu'à sa place, gâtée par l'exemple d'une mère prétentieuse, le monde nous brûlerait-il sous le nez autant de parfums que la reine de Saba en apporta à Salomon, nous trouverions que ce ne serait rien de trop pour notre mérite.

Il faut voir madame de Bréval dans un salon. Elle entre, et la pose de sa tête, et son oeil radieux, et le geste de sa main, tout semble dire : — Me voici ; réjouissez-vous et admirez ! — Elle s'assied et distribue avec le plus d'impartialité

possible les précieuses faveurs d'un sourire encourageant ; elle ouvre la bouche, et les ducs et les marquis, se poussant l'un l'autre, sortent en foule de ses lèvres, et à flots plus pressés que de la cathédrale de Reims après la cérémonie du sacre. Ce travers, qui ferait supposer non un vieux chêne généalogique, mais un chétif arbuste ou même un arbrisseau, ce travers déplaît peut-être moins encore que le besoin qu'éprouve la comtesse de se faire l'arbitre de tout : elle péroré, elle juge, elle tranche, et veut avoir le dernier mot sur les plus hautes questions ; elle prodigue les phrases à effet, et, tandis qu'elle les prononce, on croirait qu'elle cherche des yeux un sténographe pour les recueillir. Quelle que soit la conversation, il faut qu'elle y domine ; il faut que toutes les oreilles se tendent pour l'écouter, que tous les yeux se fixent sur les siens. Une heure, deux heures s'écoulent ; madame de Bréval est épuisée ; elle se lève, et l'on prendrait son adieu pour la révocation d'un édit qui condamnait au silence la langue et la pensée du prochain. Je n'assiste pas une fois à cette sortie triomphale sans rire en moi-même de cette reine imaginaire. Il y a bien des rapports entre madame de Bréval et ce pauvre kan de Tartarie qui, après avoir bu son laitage, faisait crier si plaisamment aux princes et aux rois de la terre qu'il leur permettait de dîner. O Géryon ! ô orgueil ! voilà de tes tours !

Tu vois où j'en suis de mes amitiés et de mes travaux : l'homme souffre et le peintre aussi. J'entends raconter des histoires qui me font peur ; le présent me pèse, et, par instants, je crains que l'avenir ne vaille encore moins. Cependant le colonel doit me présenter à plusieurs artistes en renom. Si j'ai du talent, comme je l'espère, je trouverai parmi les maîtres de l'art des conseillers et des protecteurs. En attendant, il faut retourner au travail du manœuvre, au grain qui fait vivre, et qui, en ce moment, me commande de te quitter. Adieu donc, mon ami, adieu ! souhaite-moi de la gaieté pour ma prochaine lettre !

XIX

UN REVERS DE MÉDAILLE.

Paris, 25 avril 1837.

De la gaieté, disais-je ! Ah ! cher Édouard, tu n'en trouveras plus dans mes lettres ! six mois de séjour à Paris, six mois de déceptions m'ont enlevé toute ma confiance dans l'avenir. Le travail dont je t'ai parlé est toujours mon unique ressource et je n'ai plus l'espérance qui m'aidait à le supporter. Les salons du Louvre sont ouverts et mon tableau n'y est point. Puis-je avoir du talent, moi pauvre jeune homme dont personne n'avait entendu parler jusqu'ici, dont un vieux peintre de province, non moins ignoré, a dirigé les études solitaires ? moi qu'aucun député ne patronne ?... Au reste, à la dernière exposition,

le jury n'a-t-il pas repoussé Clément Boulanger, Dupré et plusieurs autres artistes d'un mérite incontestable ? Une école opprime l'autre ; il est tel coloriste qui proscrireait sans examen les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci et de Raphaël.

Vainement le colonel s'est employé pour moi et m'a présenté à plusieurs de ces hommes que je croyais si supérieurs aux idées et aux sentiments de la foule, je n'ai obtenu que des promesses dont pas une ne s'est réalisée. Celui-ci, après avoir loué mon tableau qui lui donnait occasion de rabaisser un peintre en faveur, se ravise tout à coup en voyant que ses amis, sans s'occuper de ses critiques, prennent ses louanges au sérieux ; celui-là, tout en m'assurant sa haute protection, s'attache exclusivement à mes défauts et me renvoie à une dizaine d'années pour produire un bon ouvrage. Cet autre m'invite à lui porter mon tableau sur lequel il veut causer longtemps avec moi, et quand je me rends dans son atelier, sans arrêter seulement les yeux sur ma toile, il me parle de lui et de ses succès... et puis de lui et de ses succès encore. Le peintre ou l'écrivain, en possession de la gloire, ne craint pas moins l'avenir que le présent. Isabey venant au secours de Gérard et lui achetant son *Bélisaire* ; Gérard consolant Ingres si longtemps, si injustement méconnu, et s'employant à placer ses tableaux ; quelques autres noms que l'on

pourrait citer après ceux-là, sont de glorieuses, mais de rares exceptions à l'égoïsme impitoyable de l'aristocratie artistique.

Non-seulement durant sa vie, on ne veut point partager l'empire, mais après sa mort, on craint les héritiers. Quelle consolation pour le grand homme mourant, s'il était sûr qu'un autre n'enlèvera pas, pour le porter plus loin, le signet qu'il laisse dans le livre du génie ! Qu'il aimerait à être convaincu que les dernières espérances de la poésie, de la musique ou de la peinture descendront avec lui dans le tombeau et y demeureront à jamais !

Oui, pour permettre à son dernier sommeil ces fétiches de la civilisation, l'homme supérieur ne prend pas moins de soin que pour assurer à son existence le monopole de l'admiration et des louanges. Comment triompher de cette pensée insupportable : — Cet enfant m'égalerait un jour, me surpasserait peut-être ! — Hélas ! ce n'est pas seulement dans les arts qu'une réputation qui s'élève gêne, humilie, irrite ce qui l'entoure ; partout, dans toutes les carrières, les plus proches sèchent à son ombre, et, loin de l'aider à se développer, voudraient l'empêcher de grandir. — D'odieuses rivalités d'amour-propre font taire le dévouement à la patrie, à la religion même, à ce qu'il y a de plus sacré. On désire ardemment le triomphe de sa cause, mais à condition qu'on sera le premier instrument de ce triomphe, et peut-être l'instru-

ment unique. Périssent tout plutôt que notre supériorité !

Renié par son propre camp, abandonné par sa famille naturelle, à qui s'adressera l'artiste ignoré, le jeune homme pauvre et obscur ? Recherchera-t-il les faveurs de tel ou tel salon des deux autres aristocraties ? Là, il est vrai, il pourra rencontrer des sympathies véritables, sympathies bien légères pourtant, si, dans l'autre plateau de la balance, on réunit pêle-mêle les caprices de la mode, les réactions subites, la fatigue de l'engouement, ce fardeau qu'on ne porte jamais bien loin. Un instant ébloui, le peintre ou le poète pourra croire à des destinées glorieuses, mais son illusion durera peu, et un prompt abandon lui fera bientôt regretter son repos perdu, sa vie cachée d'autrefois. Veux-tu connaître le sort qui nous est réservé par les enthousiastes ? Regarde ces petits pâtres qui, ayant trouvé un ver luisant, se le disputent et le mettent à leur chapeau comme un diamant précieux. Après l'avoir beaucoup admiré et s'en être enorgueillis d'abord, ils s'en dégoutent, ils se le jettent les uns aux autres, et ils finissent par l'écraser sous leurs pieds.

Mais, dis-tu, il vous reste les masses. Eh ! mon bon Édouard, on trouve moyen de nous empêcher d'arriver jusqu'à elles ; et quand nous y arriverions, les masses se soucient peu maintenant de ce qui ne leur donne ni à boire ni à manger.

Ces réflexions remplacront le récit des cruelles, des inutiles démarches dont je n'ai pas le courage de t'entretenir. Encore une fois, ils m'ont tous repoussé. Les uns ont été dédaigneux, les autres suffisants, les autres menteurs. Que parles-tu de découragement prématuré? Crois-tu que je voudrais de la gloire tardive de M. Ingres, par exemple, au prix des longues années d'injustice, de misère, de souffrances de tout genre par lesquelles il lui a fallu passer pour l'obtenir?... La gloire, ai-je dit? Ah! mon ami, j'ai tort d'appeler de ce nom ce rayon de lumière si longtemps attendu et qu'un nuage peut dérober demain. Ce n'est pas seulement dans sa jeunesse, au temps de ses premiers travaux, que l'artiste est condamné aux outrages des envieux, et au sourire stupide, au haussement d'épaules d'une multitude ignorante : le peintre des *Pestiférés de Jaffa*, Gros, traqué dans ses vieux jours par l'ingratitude publique, expie ses triomphes passés et meurt tué par le désenchantement et le dégoût.

Que puis-je faire, Édouard, dans l'état d'abattement où je me trouve? Je ne sais si un travail au-dessus de mes forces et une nourriture misérable y ont contribué; mais je sens que ma santé s'altère et s'en va. Je perds le sommeil, et par instants j'éprouve des défaillances qui m'inquiètent. Si j'allais ne plus pouvoir travailler! si je tombais malade!

Plutôt mourir que de prévenir Lucile de l'état

de souffrances morales et physiques où je suis réduit! plutôt mourir que d'en parler à M. de Bréval! Ce dernier a remarqué le changement qui s'est fait en moi, et il m'a grondé tout paternellement de ne pas ménager mes forces et de me laisser trop facilement abattre au premier échec. Je lui ai laissé croire que la préparation des pierres lithographiques me suffisait pour les besoins matériels de la vie; mais que seraient les besoins matériels, si je pouvais croire encore à un heureux avenir! Près de deux mille tableaux ont été refusés par le jury l'année dernière; plus de mille jeunes gens peut-être, après être accourus pleins d'espoir de leur province, après s'être promis de conquérir par leurs travaux une position honorable dans la société, regardent comme moi en arrière, et se demandent s'il n'eût pas mieux valu se contenter de la veste paternelle et manier la truelle ou la scie au lieu des pinceaux. Quelle fièvre fatale nous précipite donc en si grand nombre, nous autres enfants du peuple, vers cet abîme de désolation où chaque année des milliers d'hommes viennent s'engloutir!... Qui de nous a du génie? Qui de nous a du talent? Qui de nous s'abuse en croyant posséder l'un ou l'autre? — Dieu seul le sait. La foule peut dire seulement qui de nous a du bonheur, et le compte n'est pas long à faire.

Je songeais, il y a trois jours, à retourner à Lormont dès que quelques économies me per-

mettraient ce voyage. En attendant une circonstance favorable, dont je cherchais à me flatter encore, je pensais à peindre des portraits, préférant de beaucoup me soumettre aux exigences extravagantes des voisins de madame Durand et des conseillers de fabrique, que de me résigner à la ruse, à la diplomatie, à la bassesse qu'il me faudrait à Paris pour me tirer du labyrinthe où je suis entré. Eh bien ! Édouard, cette dernière chance de salut m'échappe. Depuis hier, je n'ose plus m'y attacher.

Dans la mansarde voisine de la mienne, habite un vieillard qui, sous les pinceaux des élèves dans l'académie où je travaille quatre heures chaque soir, a été d'abord Homère, puis est devenu Ossian. Cet homme n'a ni la jactance, ni la grossièreté ordinaire aux *modèles* ; il ne fait aucune remarque qui annonce des prétentions artistiques, et s'il mêle parfois une plaisanterie aux plaisanteries des jeunes gens qui l'entourent, une expression de tristesse se répand aussitôt sur ses traits. Malheureusement, en échappant aux défauts que je te signale, il ne s'est pas aussi bien gardé d'un vice plus honteux. Notre Ossian serait quelquefois mieux dans son rôle, couronné de feuilles de vigne et monté sur l'âne de Silène. Enfin, tel qu'il est, cet homme est encore très-supérieur à la plupart des héros et des demi-dieux de nos ateliers de peinture.

L'avant-dernière nuit, il paraît qu'il m'arriva

de me plaindre très-haut dans mon sommeil. Le vieillard m'entendit et il accourut à ma porte. Réveillé par lui et apprenant la cause qui l'amenait, je le remerciai cordialement. Le lendemain matin, comme je finissais de m'habiller, il revint de nouveau, et, sans entrer, il me pria de disposer de ses services si, comme il le pensait, j'étais malade. Touché de l'émotion avec laquelle il me parlait, je lui tendis la main, et je l'engageai à franchir le seuil où il s'arrêtait timidement.

Après que, sur mon invitation, il se fut assis auprès de moi :

— Vous souffrez, reprit-il ; vous ressentez les premières atteintes d'un mal qui a empoisonné mon existence et avili ma vieillesse. Je connais trop bien ces langueurs de l'âme et du corps, ce mépris des autres, cet ennui de soi-même, pour ne pas en découvrir les symptômes sur des traits que je vois tous les jours. Vous êtes découragé, monsieur ; vous avez perdu ce qui fait la force de l'homme, l'espérance.

Je ne me souciais point de prendre ce vieillard pour confident ; toutefois, en dissimulant une partie de la triste vérité, je convins que les épreuves du noviciat me semblaient quelquefois bien rudes, et que par moments j'étais tenté de retourner dans ma province pour y vivre humblement du produit de mes portraits.

— Ne vous arrêtez pas à une demi-résolution, s'écria le vieillard. Renoncez à la peinture ! re-

nonce à un art qui vous conduirait à la folie, à l'avitissement peut-être !

— Renoncer à la peinture ! Mais que ferais-je alors ?

— Tout, plutôt que des tableaux... Soyez soldat, matelot, ouvrier ; mais, au nom du ciel, renoncez à être artiste ! Savez-vous que je le fus aussi ? savez-vous que c'est un peintre qui vous parle ?

Cette déclaration subite m'étonna. A son indifférence pour les tableaux bons ou mauvais qui se faisaient sous ses yeux, au silence qu'il gardait dans toutes les discussions qui se rapportaient à nos études, je n'eusse jamais soupçonné à cet homme la moindre connaissance en peinture.

— Venez, me dit-il en me faisant signe de passer dans sa mansarde, où je le suivis en effet, je vais vous montrer un de mes ouvrages qui obtint les applaudissements des connaisseurs et fixa un moment l'admiration de la foule. On rit des génies méconnus, des hommes incompris, et on a raison, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux le vrai talent n'a eu qu'à paraître pour être salué, encouragé, soutenu avec le plus juste empressement. Pour ne citer ici que les poètes, si le Tasse, trop pauvre pour se procurer une lampe qui l'éclairât, dut renoncer à écrire la nuit ; si Camoëns fut réduit à implorer le pain de l'aumône ; si Cervantes, Dryden et Spencer moururent dans la plus affreuse détresse ; si Pierre

Corneille, sous un gouvernement ami des lettres, vieux et malade, manqua de bouillon pour soutenir son corps affaibli ; si Malfilâtre, Gilbert, Chatterton et tant d'autres que chacun pourrait nommer, sont morts de faim ou de désespoir, c'est qu'apparemment ces hommes, et particulièrement Corneille, Cervantes, Camoëns et le Tasse, s'étaient trompés sur leur vocation.

En prononçant ces paroles avec une ironie amère, le peintre ôta le voile qui couvrait son tableau. Alors, Édouard, mon étonnement redoubla. C'était un paysage, un admirable paysage ; et l'auteur de cette belle œuvre sert de *modèle* dans un atelier !

— Voilà le passé, dit le vieillard en laissant retomber le rideau sur l'ouvrage de sa jeunesse ; le présent, vous le connaissez.

Cet entretien ne pouvait finir ainsi ; j'étais curieux de connaître l'histoire du vieux peintre. Pressé par mes questions, il reprit avec un mélange de tristesse et de fierté :

— Oui, monsieur, moi aussi je suis né artiste ; moi aussi, enfant du peuple, j'ai vu ma mère pleurer de joie en écoutant les prophéties de ses voisines sur mes destinées futures. Il est si beau de voir l'héritier de son nom transporté tout à coup dans ces salons dorés qu'on entrevit à peine de loin ! Il est si glorieux de le voir prendre d'autres habitudes, d'autres goûts que ceux de son père, et s'éloigner insensiblement, quelles que

soient la justesse de son esprit et la bonté de son cœur, de ses compagnons naturels, de ses premiers amis dont sa délicatesse ne saurait plus se contenter!... Qu'importe que parmi ces jeunes gens sortis des classes populaires et lancés dans la vie artistique, on puisse à peine en nommer un sur mille dont les efforts sont couronnés de succès, nous croyons tous que l'exception se fera en notre faveur.

— Mais cette exception, une fois au moins elle s'est faite pour vous? Le tableau que je viens de voir a été admis à l'exposition et y a été admiré?

— En effet, répondit le vieillard, après plusieurs années de luttas contre l'indifférence et l'oubli, après avoir vu vingt fois traverser et détruire mes espérances les plus légitimes, un jour de triomphe, un beau jour se leva pour moi. Une protection, ménagée presque à genoux, ouvrit à mon œuvre les galeries du Louvre. On s'arrêta devant mon tableau, on applaudit, on parla d'un nouveau Poussin, comme on l'a fait depuis pour Léopold Robert. Inconnu, je pouvais me mêler à la foule et recueillir les louanges. J'étais enivré; je croyais qu'une vie nouvelle, la vie de mes rêves, allait commencer enfin.

— Eh bien! demandai-je, désirant et craignant d'apprendre la suite de ce qui me paraissait le comble du bonheur.

— Eh bien! après de grands éloges, mon

paysage rentra dans ma pauvre mansarde, et il n'en fut plus question.

— Quo! ce tableau adopté par les sympathies des connaisseurs et de la multitude!...

— Ce tableau revint à son auteur, comme après un succès éclatant mais stérile, *Bélisaire* revint à Gérard. Malheureusement, je ne trouvai point d'Isabey qui se rappelât que si l'homme ne vit pas seulement de pain, il ne vit pas non plus uniquement de louanges. Il ne me restait qu'un parti à prendre, sacrifier l'art au métier. Les sujets religieux s'étaient bien vendus à la suite de la dernière exposition, j'essayai une Nativité et une Adoration des mages.

Le vieillard s'interrompit, et, oppressé par de douloureux souvenirs, il laissa passer quelques minutes avant de poursuivre.

— Ma spécialité était le paysage; dans ce genre, je pouvais devenir un grand maître. Forcé de l'abandonner par le dénûment où m'avaient laissé mes admirateurs, j'échouai complètement dans les tableaux d'église. On me conseilla des peintures de boudoir : il fallait vivre, et je me mis à l'œuvre pour échouer encore. Abreuvé d'humiliations, détestant mes confrères, méprisant la foule, je me décidai à quitter Paris.

— Votre dessein était de vous retirer dans quelque ville de province et d'y vivre en faisant des portraits? demandai-je vivement.

— En effet, répondit le vieillard, après le pay-

sage, le portrait était le genre où je réussissais le mieux. Je crus un jour avoir découvert, dans une ville de Bourgogne, ce que je cherchais depuis si longtemps, une existence occupée et à l'abri du besoin. Il y avait dans cette ville un peintre dont le mérite, reconnu d'abord avec enthousiasme, avait fini, par sa constance et sa ténacité, par éveiller la jalousie. Ses admirateurs les plus zélés, comme l'Athénien obscur dont le suffrage contribua à l'exil d'Aristide, s'étaient ennuyés d'entendre louer son nom. Il fallait qu'une idole nouvelle aidât à renverser cette vieille idole dont on ne voulait plus, et j'arrivai à point nommé pour cela. On accourut à moi de toute la célérité qu'on mettait à fuir, à abandonner mon prédécesseur. L'artiste détrôné tenta de ressaisir le sceptre que l'inconstance humaine avait arraché de ses mains, mais la foule était trop heureuse de l'insulter maintenant pour se raviser et revenir à lui. Cette lutte, où la victoire m'était assurée, eût fait ma fortune si elle se fût prolongée trois ou quatre ans. Par malheur, elle dura peu, et, dès que le départ de mon adversaire découragé m'eût laissé maître du champ de bataille, je vis bien que ses dépouilles ne me profiteraient pas longtemps. Mes portraits, proclamés si ressemblants, si remarquables tant qu'il s'était agi de les opposer à ceux de mon rival, perdirent avec la comparaison leur principal mérite : mes nouveaux ouvrages ne valaient pas les premiers ; décidément, je déclinais,

j'étais un homme fini, je trompais toutes les espérances. Il me fallut partir à mon tour. Je vieillissais, traînant de ville en ville ma destinée nomade et sans avenir : au-dessus des classes populaires par l'éducation et les talents, au-dessous des classes supérieures par la misère et l'obscurité, je dus renoncer aux joies de la famille et me résigner à un isolement éternel. Ne trouvant personne qui m'aidât à supporter mes malheurs, je finis par m'en laisser accabler ; usé par les souffrances morales et physiques, haïssant la peinture comme métier autant que je l'eusse aimée comme art, je tombai malade et je languis plusieurs mois dans un hôpital, appelant la mort à mon secours. Je guéris, cependant, et je fus chassé. Il fallut me remettre au travail, et mon talent ne se retrouva plus. Qui comptera les amertumes d'une telle vie?... Ah ! le plus triste n'est pas de mourir comme André Chénier, qui se frappa le front en disant : « Pourtant, j'avais quelque chose là ! » Le plus triste, c'est quand ce quelque chose s'est évanoui sous le mépris des autres et le dégoût de soi-même.

Le vieux peintre fit une nouvelle pause, et, se levant :

— Monsieur, me dit-il en baissant les yeux, le désespoir a souvent la dégradation pour compagne ; à moins d'une force morale en quelque sorte surnaturelle, l'homme qui n'a rencontré partout que l'indifférence, l'injustice et le dédain, ne

cherche plus qu'à s'étourdir, même aux dépens de sa dignité. J'en ai dit assez, maintenant, pour éclairer votre inexpérience sur cette vie d'artiste, si séduisante aux yeux de la jeunesse; je vous ai montré dans mon histoire la presque totalité des lots de cette funeste loterie où deux ou trois chances à peine favorables attirent déjà des milliers de victimes, et en attireront encore d'avantage à mesure que les masses prendront une plus large part des dangereux bienfaits de l'éducation.

Et à présent, Édouard, que me conseilleras-tu?... Dois-je persévérer dans une carrière où, dès les premiers pas, je recule épouvanté? Que faire? Que devenir? Oh! avec quelle impatience j'attendrai ta lettre et tes avis!

XX

DERNIÈRE PAGE DU ROMAN.

Paris, 24 mai 1837.

Tu m'engages à attendre avant de rien décider, et tu m'offres généreusement les avances nécessaires pour prolonger d'une année au moins mon séjour à Paris. Non, Édouard, ne demande point à ton aïeul une autorisation qu'il est inutile de solliciter; je veux retourner à Lormont, et si ma santé affaiblie me permettait d'achever un travail qui m'en faciliterait les moyens, je serais déjà loin d'ici.

Je ne demande plus qu'à la fuir, Édouard, elle pour qui j'ai quitté ma sœur; elle qui s'était emparée de toutes mes pensées, de toutes mes espérances! Je crois l'écouter encore; il me semble

que je suis toujours dans ce cabinet, d'où je l'entendis renoncer à moi et consentir à se donner à un autre. Et c'était Alice!... Ah! Félicie, la simple, la modeste Félicie ne m'eût pas abandonné sitôt.

Depuis que j'ai reconnu combien une prompte célébrité était impossible dans ma position, j'ai ralenti mes visites à la famille de Bréval. La promesse d'Alice était condit'ionnelle, et quand elle ne l'eût pas été, pauvre et obscur, je n'eusse jamais songé à en réclamer l'exécution. J'ai donc essayé de vaincre un amour qu'il ne m'était pas permis d'offrir sans attirer sur moi des soupçons d'ambition et de cupidité; j'ai évité la présence de la sœur d'Arthur, ajoutant, malgré les murmures de mon cœur, une privation de plus à une vie toute de privations. Cependant, je ne pouvais rompre entièrement avec une famille dont le chef m'honore de son amitié; de temps en temps, j'ai dû me présenter dans ce salon, où M. de Bréval seul se plaignait de ne plus me voir. Je te l'ai déjà dit, en perdant ses illusions sur la carrière des arts, je croyais m'apercevoir qu'Alice ne se sentait plus pour moi que froideur et indifférence. Quant à la comtesse et à son fils, le doute n'était plus possible: j'avais eu mon temps, à un autre appartenait maintenant leur inépuisable mais versatile enthousiasme. Il est des âmes pareilles à ces hôtels garnis où personne ne séjourne longtemps et dont les meubles servent indifféremment à

tous ceux qui passent sans garder le souvenir d'aucun.

Samedi dernier, plus souffrant et plus abattu que de coutume, je noircissais ma pierre comme je le fais tous les jours. Ma vue fatiguée et les douleurs de poitrine qui me tourmentent depuis deux ou trois mois m'obligeaient à me reposer souvent, et dans ces moments de relâche je réfléchissais. O mon ami, que l'heure du découragement est lugubre! Quelle nuit sombre se fait alors autour de nous! Pareille à une ville sans défense la veille d'un assaut, l'obscurité de notre âme se remplit de terreur. Que faire? Que devenir? Questions désolantes dont la réponse est souvent un arrêt de mort pour l'artiste désabusé! — Oui, je sortirai de cette route trompeuse qui me conduit à un abîme; mais où trouver un refuge, quand toutes les issues sont envahies; quand, pour l'emploi le plus modeste, des centaines de concurrents se présentent, et, afin de réussir, intriguent, flattent, supplient et se résignent à toute la souplesse, à toute la servilité nécessaires au solliciteur? Apprendre un métier? Il n'est plus temps d'y penser à mon âge. Me faire soldat? Et ma sœur, et Lucile!... Quoi! elle m'aurait sacrifié sa vie entière, et, au lieu de lui procurer par mon travail le repos dont elle a tant besoin, il me faudrait même l'abandonner!

Je me livrais à ces pensées affligeantes, quand le valet de chambre du colonel m'apporta une in-

invitation pressante pour la soirée du lendemain. M. de Bréval avait une demande à me faire, et il me pria instamment d'être exact au rendez-vous. Je ne sais ce que tu vas penser, Édouard, mais il est certain que cette invitation du père d'Alice ne me causa aucun plaisir. Dans la fausse position où je me trouve, n'osant pas me souvenir et ne pouvant plus espérer, une honte secrète remplit mon cœur et me rend le monde insupportable. Je me rendis néanmoins chez le colonel à l'heure fixée ! Il n'y était pas, et je l'attendis au salon, où la comtesse, Alice, Félicie, Arthur, M. de Chavigny et deux autres jeunes gens causaient ensemble des nouvelles du jour.

Préoccupé des idées les plus sérieuses et les plus sombres, il me fallut prendre part à une conversation dont le ton de persiflage m'indignait. Je ne pouvais concevoir, moi dont le passé et l'avenir s'écroulaient à la fois, moi suspendu par un fil au-dessus d'un gouffre de misères, que d'autres eussent le courage de jouer avec la vie et de disputer une heure sur une romance ou un chiffon. Le vicomte parla d'une course au clocher, les deux autres jeunes gens critiquèrent d'avance la prochaine exposition de tableaux et prédirent la déchéance de tel et tel peintre ; madame de Bréval ayant trouvé l'occasion de rappeler le succès qu'elle eut jadis dans une ariette de Méhul, voulut chanter, perdit la voix, et, pleine de dépit, frappa sur le piano qui ne pouvait lui

rendre un peu d'haleine. Alice répondait à tous par des monosyllabes et ne tournait jamais les yeux de mon côté ; Félicie ne disait rien, et, après quelques moments d'une contrainte inutile, je me décidai à faire comme elle.

Le fauteuil que j'occupais était le plus rapproché de celui de mademoiselle de Vorlac. Dans un moment où la comtesse, s'abandonnant à l'exaltation de ses souvenirs, s'était levée de son siège, et, avec ses semblants de jeune fille, parodiait les grâces qu'elle n'avait plus, la jeune créole se pencha vers moi, et d'une voix tremblante :

— Que vous êtes changé ! dit-elle ; si vous persistez à rester à Paris six mois encore, voire sœur ne vous verra plus. Elle ignore sans doute vos chagrins. Oh ! écrivez-lui ! confiez-vous à son amitié ! Faites mieux encore, retournez auprès d'elle.

En ce moment, le colonel entra. Un instant après, il me conduisit dans sa chambre.

— Cher peintre, dit-il gaiement, il s'agit d'une grande affaire. Vous avez entendu la lecture du testament de ce fou de Chavigny : eh bien ! voici qu'Alice accepte la donation.

— Comment, m'écriai-je, mademoiselle de Bréval...

— Se marie dans quinze jours, poursuivit le comte, et, voulant ménager à mon gendre une charmante surprise, j'ai pensé à votre tableau.

Voyons! pourquoi ouvrez-vous de si grands yeux? Refuserez-vous de me céder *les Sœurs de Lazare*?

J'étais incapable de répondre; l'imprévu de cette nouvelle me foudroyait. Le colonel me devina tout à coup, et se frappant le front :

— J'aurais dû le prévoir! s'écria-t-il : allons, mon ami, mon enfant, revenez à vous; ce sont des folies, de véritables folies. Eh! mon pauvre garçon, moi aussi, j'ai été amoureux; je l'ai été sept ou huit fois au moins, à en perdre la tête, et vous voyez que je n'en suis pas mort. Allons, du courage! donnez-moi la main... Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi cela est-il arrivé?... Prenez mon bras, mon enfant, prenez-le, mon ami... Marchez un peu, cela vous fera du bien.

Et le bon vieillard, les larmes aux yeux, s'empressait autour de moi et serrait mes mains dans les siennes.

Touché jusqu'au fond de l'âme d'un intérêt si tendre, si paternel, je rassemblai mes forces et j'avouai au colonel mon extravagante passion. Je revins sur l'histoire du vallon de Serris, et je parlai de la rose sans épines et de la promesse d'Alice. D'abord, le vieillard fronça les sourcils, et je crus, aux plis de son front, au mouvement de ses lèvres, qu'il allait m'adresser des reproches sévères; mais, reprenant en un instant sa bienveillance accoutumée :

— Après tout, dit-il, à votre âge et à votre place, je me serais peut-être conduit moins sage-

ment. Quant à ma fille, elle a des torts réels, et le plus grand est d'avoir manqué de confiance en sa mère et en moi. Elle a voulu faire du roman, et pour cela un mystère était indispensable. Vous vous êtes jeté étourdiment au-devant de ses fantaisies de jeune fille, de ses caprices d'enthousiaste. Oui, je dis des caprices et des fantaisies, car, si elle vous eût aimé sérieusement, elle vous aimerait encore.

— Monsieur le comte, murmurai-je timidement, êtes-vous bien certain qu'elle ne m'aime pas?

— Si j'en suis sûr? Eh! mon ami, elle aimait vos succès à venir; elle aimait l'éclat qu'elle rêvait à votre nom, et qui, de vous, devait se répandre sur elle. Maintenant, elle a vu le triste résultat de vos démarches multipliées, elle désespère de votre talent méconnu, et le même sentiment de vanité qui dicta son imprudente promesse, la pousse à un autre choix. Non, elle ne vous aimait pas, puisque les fatigues et les chagrins qui, en si peu de temps, ont flétri votre visage, n'ont pas doublé cette affection supposée, ne l'ont pas rendue inaltérable. Le malheur augmente l'amour et agrandit le dévouement, là où le dévouement et l'amour existent.

Un saint orgueil brillait dans les yeux de M. de Bréval, qui récemment avait sacrifié ses plus beaux rêves d'ambition pour s'associer à la chute

de l'infortuné Charles X et de sa famille. J'écoutais en silence et j'admirais.

— Et pourtant, reprit le colonel, nous devons nous applaudir, vous et moi, de ce que tout ceci n'a été qu'un roman. Si ma femme avait le caractère de madame de Gersin, et Alice les goûts de mademoiselle de Vorlac, les inégalités de rang et de fortune ne m'arrêteraient point, et je vous confèrerais volontiers le bonheur de ma fille. Retirés à la campagne, heureux des plaisirs de la famille, que nous importerait l'opinion de tel ou tel cercle sur une alliance qui, en définitive, ne regarde que nous? Mais le moyen de vivre dans le monde sans subir ses préjugés, sans attacher quelque importance à ses critiques et à ses applaudissements?

— Vous avez raison, répliquai-je, et moi-même je me sens si peu de force contre les préjugés, que, dussé-je en mourir, je reculerais toujours devant eux. Depuis que mes rêves de gloire et de fortune se sont dissipés, je n'espère plus rien, et si tout à l'heure le bonheur de M. de Chavigny m'a fait faire un triste retour sur moi...

Le colonel m'interrompit :

— Le jeune vicomte a une belle fortune, il est très-recherché dans les salons, et la corbeille de mariage promet à ma femme et à ma fille des séductions inimaginables. Mettez-vous à ma place, Théophile; ne respecteriez-vous pas jusqu'aux faiblesses de ceux que vous aimez? La

grande félicité de la plupart des femmes, c'est d'éblouir, c'est d'exciter l'envie; elles tiennent peut-être moins à être heureuses qu'à le paraître aux yeux de leurs compagnes.

— Je souhaite à mademoiselle de Bréval un bonheur réel, répondis-je en couvrant ma figure de mes mains; mais il m'a paru que vous faisiez peu de cas du caractère de M. de Chavigny.

— Comme tant d'autres, Anatole use sa jeunesse dans l'oisiveté, répliqua le comte, et il gaspille étourdiment des revenus qu'il pourrait employer beaucoup mieux. Toutefois, un jour, j'en ai la conviction, Anatole, Arthur, ces milliers de jeunes hommes endormis sur les services de leurs pères, sortiront enfin de leur apathie funeste. Ils comprendront que, lorsque le dernier mousse de l'équipage met la main à la manœuvre, ils ont autre chose à faire qu'à allumer un cigare et à bâiller.

Le comte parlait avec chaleur, car, dévoué à son pays et aux vieilles traditions de sa famille, il attache la plus haute importance à une politique de dévouement et de charité, dont le programme est dans l'Évangile. Il s'aperçut bientôt que j'étais trop abattu pour lui répondre, et il recommença à me parler de son affection et de la joie qu'il eût éprouvée s'il lui eût été permis de m'appeler son fils.

— Je voudrais pouvoir vous donner une preuve de la sincérité de mes paroles, me dit-il en s'a-

percevant que je secouais la tête en l'écoutant ; je voudrais vous persuader, par la bouche de ma fille elle-même, que je n'ai pas calomnié les femmes en leur supposant en général moins de tendresse que de vanité. Une telle expérience contribuerait à vous guérir, et vous préserverait de quelque illusion nouvelle. Voyons ! je puis me fier à votre discrétion, à votre honneur, et, ma tendresse de père dût-elle en souffrir, je dois réparer de mon mieux, en vous éclairant, le mal que vous a causé mon imprudence. Êtes-vous assez fort pour écouter de ce cabinet ce que ma fille pourra me dire ? Répondez-moi de votre courage, et Alice s'expliquera devant vous.

— Je vous jure de garder le plus profond silence, répondis-je, retrouvant tout à coup je ne sais quel fol espoir et tressaillant à l'idée que les réponses de mademoiselle de Bréval seraient peut-être tout opposées aux prévisions de son père. Le colonel sonna, et j'entrai dans le cabinet, dont la porte resta entr'ouverte.

Mademoiselle de Bréval ne se fit pas attendre longtemps. Ce que j'éprouvai, Édouard, l'étrangeté de ma situation te le peindra mieux que des paroles. Incapable de me tenir debout, et la porte n'étant vitrée que par le haut, dès les premiers mots du colonel, je sentis qu'il me fallait renoncer à voir Alice. Je me laissai glisser dans un fauteuil, et j'écoutai.

— Ma chère enfant, dit le comte, depuis quel-

ques jours je suis tourmenté à cause de vous. Ne préférez-vous personne à M. de Chavigny ?

Alice hésita à répondre ; un frisson courut dans mes veines. Ah ! si elle eût prononcé mon nom...

— Mon père, dit-elle enfin ; mais elle ne put achever, et à l'accent sévère du colonel, je m'expliquai facilement ce silence.

M. de Bréval reprit :

— Votre mère ni moi n'avons probablement aucun droit à votre confiance, puisque déjà vous avez encouragé, sans notre aveu, un amour que nous ignorions. Cependant vous êtes notre fille, et nous voudrions vous voir heureuse. Avant de rien décider, choisissez donc hors de notre famille un confident respectable, ouvrez-lui votre cœur, et alors...

Les pleurs d'Alice interrompirent le vieillard. Je pleurais aussi ; et tandis que mademoiselle de Bréval embrassait son père et obtenait son pardon, je fus tenté de m'élancer de ma cachette et d'implorer à mon tour grâce et pitié. Comment avais-je pu la trahir et causer ses larmes ?

— Mon père, dit Alice quand son émotion se fut un peu calmée, les louanges que ma mère et nos amis donnaient aux ouvrages de M. Théophile me faisaient croire qu'il n'avait qu'à se montrer à Paris pour obtenir tous les suffrages, et devenir peut-être le premier peintre de notre époque. Ma mère, vous vous en souvenez, le comparait

déjà aux grands maîtres et lui témoignait une admiration sans bornes. Moi, il me paraissait beau alors d'encourager ce merveilleux talent, de l'aider à conquérir plus vite une gloire dont personne ne semblait douter. J'avais tort, sans doute; mais quelle femme ne serait heureuse de voir son mari dominer la foule et fixer tous les regards, de le savoir connu et admiré partout?

— Et maintenant, quelles sont vos pensées? demanda le colonel.

— Maintenant j'ai vu, j'ai écouté... je suis moins ignorante, et je m'applaudis de ne m'être engagée que conditionnellement.

Le colonel soupira :

— Ainsi, dit-il, vous renoncez à vos chimères artistiques?

— Il le faut, répondit mademoiselle de Bréval; je sens trop bien ce que je dois à ma famille, au nom de mon père...

— Et à votre vanité de femme, ajouta le colonel; mais vous avez raison, et, pour le bonheur de Théophile comme pour le vôtre, vous devez épouser M. de Chavigny.

— Oui, reprit Alice, ce pauvre jeune homme et moi nous nous étions trompés; c'était un enfantillage. Je crois, d'ailleurs, que vous pouvez être fort utile à M. de Chavigny. J'ai déjà un projet fort sérieux. Pourquoi votre gendre ne serait-il pas député?... Le vicomte a l'élocution facile et

élégante; avec un peu d'exercice, il acquerrait peut-être un beau talent oratoire.

Le colonel ne répondit pas.

« Ma fille, dit-il, retournez au salon.

La porte s'ouvrit et se referma. Le vieillard était seul.

Ce n'était plus M. de Chavigny qui m'enlevait Alice : c'était la plus grande de toutes les misères, le désenchantement. Les malheurs qui tendent à développer en nous quelque sentiment généreux ne sont jamais insupportables, mais ceux qui tuent l'admiration, remplacent l'amour par une dédaigneuse pitié, détruisent en nous toute confiance. Oh ! ceux-là, pour ne pas nous accabler, exigeraient des forces surhumaines. Devant l' inexorable réalité, ce n'est point la fureur qui s'empare de notre âme, mais le dégoût. Aussi, durant cette conversation, après le premier mouvement dont je t'ai parlé, je n'éprouvai aucun désir de me montrer à mademoiselle de Bréval. J'étais enchaîné à ma place, et il fallut que le colonel vint me chercher.

— Vous l'avez entendue, dit-il ; et, après avoir fait de ma fille un ange, vous la regardez peut-être comme un démon. Non, mon ami, elle n'est ni démon ni ange ; mais elle est femme et femme du monde.

J'ignore ce que je répondis. Le comte m'embrassa avec effusion, et, me prodiguant les encouragements les mieux intentionnés, mais les plus

déraisonnables, il affecta une grande confiance dans ma fortune à venir. Cependant, ajouta-t-il en terminant son rôle de prophète, en attendant que vous ayez une position assurée, défiez-vous des pièges de votre imagination ; évitez les femmes, dont le plus grand nombre, parmi celles qui paraissent s'intéresser le plus à vous, sacrifieraient sans hésiter votre repos et votre bonheur à leur vanité.

Le colonel, voyant que ses prédictions et ses conseils ne pouvaient triompher de mon abattement, ne voulut pas me permettre de sortir seul : pour la première fois il visita ma pauvre mansarde, où le dénuement se révèle de tous les côtés. Un étonnement douloureux se peignit sur son visage : — Et vous ne m'en avez rien dit ! s'écria-t-il.

Je tombai dans ses bras en pleurant.

Il retint un instant ma tête appuyée sur sa poitrine, et s'approchant ensuite de la pierre, demi noircie :

— Que vous rapporte donc ce travail ?

— Du pain ! répondis-je d'une voix étouffée, et je détournai la tête pour qu'il ne me vît pas rougir.

— Non, cela ne peut être ainsi, reprit le noble vieillard. Pourquoi n'êtes-vous pas accouru à moi, lorsqu'il m'eût été si facile et si doux de vous aider ? N'avez-vous pas assez des épreuves morales sans y joindre d'autres souffrances ?

Je sanglotai sans répondre, la reconnaissance inondait mon cœur, et pourtant, mon ami, j'eusse voulu me cacher dans les entrailles de la terre.

M. de Bréval désirait des changements dans quelques accessoires de mon tableau ; je promis de m'en occuper sous deux ou trois jours, et il me fit consentir à en recevoir le prix d'avance. Ce prix devait m'être apporté le lendemain ; mais à peine le colonel m'eut-il quitté, que je me repentis d'avoir cédé trop facilement à cette offre généreuse. M. de Bréval était le mari de la comtesse, le père d'Alice ; et mon amour blessé, me poussant à l'ingratitude, me reprochait d'accepter quelque chose de lui. Non, non... point de ces avances dont ces deux femmes pourraient se vanter comme d'une aumône. Mon travail achevé, j'en recevrai le salaire, parce qu'il me sera légitimement dû. Jusque-là, il me reste assez d'argent pour vivre comme j'ai coutume de le faire depuis mon arrivée à Paris.

Prévoyant bien qu'il me serait impossible de résister au colonel, je pris le parti de changer de logement et de ne plus retourner à l'académie, où la famille de Bréval savait que je me rendais chaque soir. O Édouard, je ne puis échapper à ton blâme, mais si tu savais comme certains chagrins nous resserrent le cœur ! Repoussé de toutes parts, on éprouve une sorte de joie farouche à n'être l'obligé de personne. Est-ce une noble fierté ? est-ce de l'orgueil ? Qui le dira ? — Jésus

se laissa aider sur la route du Calvaire, et il était Dieu.

J'habite donc un nouveau quartier ; et depuis quatre jours, travaillant à grand'peine à mon tableau, j'accuse ma santé languissante. Encore quelques efforts, et j'abandonne cette ville maudite où, comme dans l'Enfer du Dante, on n'entre point sans laisser l'espérance derrière soi. Je reverrai ma sœur ; je lui dirai qu'au lieu de se sacrifier pour moi, elle eût mieux fait de m'étouffer dans mon berceau... et puis, que résoudrai-je ensuite ? Ah ! mon ami, pardonne-moi de t'affliger, mais je suis bien malheureux !

XXII

FI DE LA VIE !

Paris, 9 juin 1837.

Je suis plus mal, la fièvre me dévore, ma tête brûle ; j'ai besoin d'occuper mon esprit... Je vais t'écrire encore une fois. Tu recevras ces pages après ma mort, tu les liras, et elles te consoleront de ma perte.

Mes forces m'ont abandonné graduellement ; mon âme et mon corps se sont usés l'un par l'autre, et il m'a fallu reconnaître que j'étais incapable de travailler. Quand la dernière espérance s'est évanouie, quand on ne voit plus d'avenir devant soi, adieu le courage, la volonté et toutes ces facultés puissantes sans lesquelles l'homme n'est rien. Je m'arrachais à mon lit de

souffrances et je me trainais à mon tableau ; j'essayais de triompher de cette langueur qui ferme mes yeux, alourdit mes membres et incline ma tête sur ma poitrine ; je saisisais mes pinceaux, je tâchais d'oublier où j'étais et qui j'étais. Hélas ! je nommais Lucile, j'appelais le ciel à mon secours. Et cependant à quoi m'ont servi ces lûtes avec l'impossible ? Je suis vaincu, anéanti.

Trompée par une lettre que je lui adressais le jour même où je t'écrivis, Lucile croit à mon prochain retour, et elle m'attend. Bientôt, au lieu de me voir, elle apprendra qu'elle est seule au monde, et elle saura sur quel roseau elle s'appuyait. Une fois j'ai voulu sortir : le fils de la pauvre femme qui me loue un logement m'a conduit à l'église où le mariage allait être célébré. De la chapelle obscure où je me cachais, j'ai vu mademoiselle de Bréval traverser la nef et s'agenouiller à l'autel. M. de Chavigny promenait sur la foule un regard superbe ; la comtesse était radieuse. Et les amis ! la cohue de la noce ! les hommes, les femmes du peuple accourus pour contempler le voile blanc de la mariée, et les somptueux habits du cortège nuptial !... O mon ami, quel éblouissement passa devant mes yeux ! On parlait autour de moi de la beauté de l'épouse, du bonheur du mari : mon cœur débordait d'amertume, et, avant la fin de la cérémonie, j'étais tombé mourant derrière un pilier !

Plusieurs ouvriers s'empressèrent autour de

moi. Je me plaignis de la chaleur, mais une femme secoua la tête et montra la mariée d'un air significatif. Sans doute, cette femme m'avait observé, et, sans le savoir, je m'étais trahi. Tout mon être se révolta à cette idée, je retrouvai dans mon orgueil blessé une énergie passagère ; je me levai, et, me glissant à travers la foule, je m'échappai de l'église appuyé sur le jeune garçon qui m'y avait accompagné.

A peine rentré chez moi, je sentis que cette cruelle scène m'avait brisé et que je n'avais plus longtemps à vivre. Si cette dernière humiliation a décidé le caractère de ma maladie, je ne l'ai pas payée trop cher. D'ailleurs, j'ai la certitude qu'Alice ne m'a pas vu, qu'aucun de ses amis ne s'est aperçu de ma présence.

Il m'a fallu céder aux prières de ma vieille hôtesse et consentir à voir un médecin. Il m'a été facile de comprendre qu'il désespérait. Il a parlé de l'hospice. Si cela est trop long, je me déciderai à y aller ; mais avant, je veux épuiser toutes mes ressources.

Plains Lucile, Édouard, mais garde-toi de me plaindre pour ce qui pouvait m'arriver de mieux. Nous ne voyons jamais que la surface des choses ; de là des impressions fausses et en sens inverse de ce qu'elles seraient si notre regard était plus profond. Le cercueil qui passe renferme-t-il un jeune homme ou une jeune fille, on s'attendrit :

— Pauvre jeune homme ! pauvre jeune fille !

dit-on. — Comme s'il suffisait d'être jeune pour être heureux dans la vie.

Dis-moi qu'aurais-je fait dans ce monde où, chassé de la seule place que je pouvais occuper, j'eusse vainement cherché à me réfugier ailleurs? Quoi! tous les animaux, toutes les plantes de la création vivent ou végètent selon les conditions de leur nature : l'abeille n'est point condamnée à construire le nid de l'oiseau, l'oiseau à faire le miel, la vigne à porter des roses, et il se pourrait que l'homme doué d'intelligence ne tint aucun compte de ses facultés naturelles et employât indifféremment aux œuvres les plus hétérogènes les dons qu'il a reçus d'en haut? — Non, Édouard, jeté hors de sa vocation, l'homme peut se résigner à un travail antipathique, mais il ne saurait y prendre goût. Son infériorité, sa nullité dans cette nouvelle carrière l'étonne et le blesse : il essaye de ceci, et puis de cela ; il avance, il recule, il tâtonne, il se cherche partout, et ne se retrouve nulle part. On dirait le matelot tombé d'un mât en pleine mer, et qui, le désespoir au cœur, déjà loin du navire qui l'abandonne, nage à droite, à gauche, jusqu'à ce que ses forces s'épuisent. Figure-toi cette agonie balottée sur les vagues, promenée comme par un jeu cruel dans vingt directions opposées, et tu comprendras le supplice qui m'attend, si j'ai la douleur de guérir.

L'ennui et le dégoût, voilà où m'ont conduit

mes rêves. Une seule croyance pourrait m'attacher encore à la terre, et c'est l'amitié. Oui, cher Édouard, ton nom, celui de Lucile, ceux du colonel et de Félicie, caressent délicieusement ma bouche, et quelquefois, en les prononçant, je regrette de mourir sitôt. Cependant quel bonheur me donnerait l'amitié si ma jeunesse triomphait de la maladie? Des devoirs sacrés te retiennent loin de moi ; je verrais Lucile vieillir dans les fatigues sans pouvoir la soulager, et un même sentiment de fierté m'éloigne déjà de M. de Bréval et de Félicie ! J'ai peut-être été ingrat en ne voulant rien accepter du père d'Alice ; j'ai peut-être été injuste en faisant un mystère de ma parenté à la fille de ma sœur. Ah ! si mademoiselle de Vorlac n'était pas la nièce de M. de Gersin ; si le colonel n'était pas le chef d'une famille qui me rejette et m'oublie, je n'hésiterais pas à abjurer mon orgueil. Dès ce soir, la main du vieux gentilhomme presserait la mienne ; dans une heure, Félicie serait là, assise à mon chevet... elle ne m'a rien promis, et pourtant comme elle se presserait d'accourir !

Au lieu de cela, je suis seul. Deux ou trois fois par jour, une pauvre vieille femme ou son fils m'apporte de la tisane et me quitte aussitôt pour retourner à ses occupations. Je ne les connais pas depuis trois semaines, et, néanmoins, leur présence me fait du bien ; je les attends avec impatience, je les vois sortir avec regret. Lorsqu'ils

me disent : — Êtes-vous mieux ? — Ou bien : — Dormez, maintenant, — je sens un poids sur mon cœur, un poids qui m'opprime, et que pourtant j'aime à sentir. Je les suis des yeux dans la chambre ; je tâche de les retenir un peu plus longtemps en les faisant causer, car, dès qu'ils ne sont plus là, l'idée de mon isolement revient, et j'ai beau me cacher sous les couvertures pour ne pas voir la chambre vide, il faut que je pleure. Étrange contradiction ! j'ai menti pour épargner à Lucile des inquiétudes, des angoisses prématurées, et malgré moi je déplore mon abandon. Je voudrais savoir ma sœur près de mon lit, occupée de moi, écoutant ma respiration pénible. Par instants, dans les illusions du délire, je me persuade qu'elle viendra, et je demande à Dieu quelques jours de grâce pour l'attendre. Puis, l'accès de fièvre passe, je comprends qu'une main indifférente couvrira ma figure d'un linceul, et alors je murmure le mot de l'épouse de Louis XI, cette pauvre princesse de vingt ans : « Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus ! »

Oui, fi de la vie ! fi de la gloire, de l'amour et de l'espérance ! fi d'un monde où l'orgueil est roi et détruit les plus nobles sentiments du cœur ! Dieu est bon, Édouard, de m'appeler ainsi au commencement de la route. N'en doute pas, il sera bon aussi pour Lucile, et elle me rejoindra bientôt. Pour toi, sois heureux, tu le peux facilement puisque tu vis à l'écart et que tu n'as rien à

demander aux hommes. Je voudrais écrire encore, je voudrais prolonger ce dernier entretien interrompu vingt fois ; mais la plume tombe de ma main et me commande de m'arrêter. Adieu donc ; adieu, mon ami.

LES DEUX SŒURS.

Lormont, 21 septembre 1837.

Combien j'étais fatigué de vivre ! tu le verras dans la lettre que je croyais t'écrire au bord de ma fosse, et que je joins à ce paquet pour te faire mieux comprendre ce que j'éprouve aujourd'hui. Je suis guéri, je suis heureux. O mon ami, quel changement imprévu ! Je crois rêver.

Un matin que mon sommeil s'était prolongé plus tard qu'à l'ordinaire, en me réveillant, j'entendis quelqu'un marcher dans ma chambre ; comme j'avais disposé de tout ce qui ne m'était pas absolument utile, il avait fallu me résoudre à implorer de la charité le grabat de Gilbert, et mon entrée à l'hospice était fixée pour ce jour-là. Je

crus donc que mon jeune voisin et sa mère venaient me prendre pour me traîner de mon lit de souffrances à mon lit de mort, et je ne me pressai point de les regarder. La personne que j'entendais s'approcha de moi, releva doucement mon oreiller, arrangea avec les mêmes précautions ma couverture, et, ensuite, s'assit à mon chevet. Je feignais toujours de dormir, différant autant que possible cette triste promenade de la mansarde à l'hôpital, voie douloureuse que tant d'artistes ont parcourue, mais sans lui ôter ce qu'elle a de rude et de cruel. Cependant une main se posa sur ma main, une douce haleine effleura mon front, et quelques instants après des larmes coulèrent sur mon cou et sur mon épaule. Un intérêt si tendre me surprit ; j'ouvris les yeux... C'était Lucile.

Je crus être le jouet d'une hallucination. Lucile passa un de ses bras autour de mon cou, et, après m'avoir reproché mon silence sur ma maladie et mes chagrins, elle m'expliqua sa présence à Paris.

Un ami, dit-elle, un ami qui ne veut pas être connu de toi, m'a écrit il y a quelques jours. Mais comme tu es pâle !... O mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas trop tard !... Tiens, prends cette potion : appuie-toi sur moi ; laisse-moi t'embrasser encore. Où souffres-tu ? Tu guériras, n'est-ce pas ? Dis-moi que tu veux guérir !

— Et cet ami, demandai-je, aurais-tu la cruauté

de me cacher son nom ? Si tu savais combien j'ai peu rencontré d'amis dans cette ville ! Dis-moi, est-ce le colonel ?

— Ce n'est point le colonel.

— C'est donc Édouard ? car, ne trouvant plus personne qui s'intéressât à moi, je crus qu'en dépit de mes recommandations tu m'avais trahi.

— Ce n'est pas lui, répondit Lucile.

— Nomme-le donc, ou je ne crois plus à ta bonté, à ton affection pour moi.

— Il faut te céder ; aussi bien, je brûle moi-même de t'apprendre ce que tu désires. Allons, pose ta tête sur l'oreiller, laisse-moi arranger un peu ce drap, et écoute.

Et elle me lut cette lettre que je copie littéralement :

« Ce n'est pas sans un grand embarras, mademoiselle, que je me décide à vous écrire. Si mon oncle ou ma tante pouvait me remplacer, j'aurais recours à eux ; mais cette ressource me manque, et il me faut, de toute nécessité, faire moi-même une démarche qui vous paraîtra peut-être bien hardie. Ce matin, j'assistai au mariage de mademoiselle de Bréval, et j'ai aperçu M. Renaud dans la foule. Au mouvement qui s'est fait autour de lui, aux paroles qui sont venues jusqu'à moi, j'ai appris qu'une défaillance subite l'obligeait à sortir de l'église. Déjà je le savais malade ; depuis son séjour à Paris, il est bien changé, et, en le voyant

aujourd'hui, vous auriez peine à le reconnaître. Il ne vous a rien dit de sa santé ni de ses chagrins, car vous seriez maintenant ici pour le consoler et le guérir. Je n'ai pas de frère ; mais je sens que si j'en avais un, je donnerais volontiers ma vie pour sauver la sienne. Venez donc, mademoiselle ; venez, et ne tardez pas. Vous connaissez sans doute son adresse que nous ignorons. Hâtez-vous, ne perdez pas une minute.

« Quand nous nous sommes vues, il y a un an, je vous ai rappelé une ancienne amie. Permettez-moi de m'autoriser de ce souvenir pour user avec vous des droits de l'amitié. Un papier est joint à cette lettre ; il représente une petite somme destinée à ma toilette de cet hiver, et que, comme une avare, j'aime mieux placer entre vos mains, de peur de me laisser tenter et de faire des folies. C'est un dépôt dont je vous prie de disposer, en attendant que je le réclame de vous. Ce ne sera que dans bien longtemps.

« Adieu, mademoiselle ; si je pouvais vous être utile à Paris, faites-moi demander ; surtout gardez-moi le secret auprès de votre cher malade, et croyez à la sincère affection

« de votre amie,

« FÉLICIE DE VORLAG. »

— Lucile, m'écriai-je, nous ne devons plus hésiter à nous faire connaître ! Qui pourrait douter des sentiments de Félicie ?

— Tu oublies que nous sommes dans la détresse, répondit Lucile; et une noble rougeur couvrit son visage.

— C'est vrai, repris-je. Quelles fausses interprétations M. de Gersin pourrait donner à notre conduite!

— Et puis, continua Lucile, si, lorsqu'elle croit s'adresser à une personne étrangère, mademoiselle de Vorlac montré déjà tant de générosité, que serait-ce si elle savait...

— Assez, interrompis-je, assez! Oh! la pauvreté, quelle plaie hideuse et désolante! elle nous ferme la route des arts, elle nous enlève tout, même les affections de famille.

— Attendons, reprit ma sœur; ce qui n'est pas possible aujourd'hui, le sera plus tard. Je vais avoir bien soin de toi, et tu pourras bientôt recommencer à travailler. Je suis encore forte, le courage ne me manque pas, et, si je ne me trompe, les femmes de Paris aiment assez la toilette pour occuper une ouvrière de plus. J'ai déjà arrêté le cabinet voisin du tien, pour en faire ma chambre à coucher; mais tu me permettras de m'établir toute la journée dans celui-ci. Voici la place de ma chaise, voilà celle de ton cheval. Ne vois-tu pas mon aiguille et tes pinceaux trotant de compagnie au-devant de la fortune? Nous nous plaindrons quelquefois, moi de l'exigence des coquettes, toi de la jalousie de tes confrères et de l'indifférence du public. Puis,

après avoir bien crié ensemble, nous entonnons quelque chansonnette, et tout sera oublié. La pierre de la fenêtre me paraît assez large pour un jardin; je vois de ce côté un clou qui attend une cage: nous nous croirons à Lormont.

— Pour me croire à Lormont, il me faudrait d'abord retrouver l'espérance.

— Tu la retrouveras. J'ai un pressentiment de bonheur pour toi, de bonheur très-prochain. On rendra justice à ton talent, à ton caractère; je prévois des sympathies nombreuses.

— Sais-tu à qui appartiennent les sympathies nombreuses?

— Parle, je t'écoute, et je te répondrai.

— Il y avait à Paris, à la fin de 1834, une jeune fille, un poète de talent qui languissait d'une maladie de poitrine, occasionnée par la misère et le désespoir. Attirée d'abord dans la grande cité par les conseils de plusieurs écrivains célèbres, recherchée avec empressement, accueillie avec enthousiasme, cette infortunée connut bientôt la valeur des applaudissements des hommes. Elle souffrit, et parmi ses illustres admirateurs d'autrefois, un seul vint à son secours, mais trop tard; elle mourut, et dix personnes à peine suivirent son cercueil.

— Après? dit tristement Lucile.

— Un an plus tard, un assassin lettré et fanfaron se pavanait sur la sellette devant la Cour d'assises, n'ayant pas même, pour inspirer la pitié,

je ne dirai pas le repentir, mais la honte du crime, il étala effrontément dans un discours fait en beau langage toutes les turpitudes de l'athéisme et de la dépravation. Ah ! celui-là ne fut pas délaissé comme la pauvre Élixa Mercœur ! un engouement général, au contraire, s'empara de la foule et l'entraîna, haletante d'émotion, enivrée de la grandeur de son héros, au pied du trône qu'il occupait si bien. Son nom fut dans toutes les bouches, son portrait circula partout. Des femmes, de belles et gracieuses femmes, se disputèrent le bonheur de l'entendre et de le voir. Elles avaient bien pu, ces femmes si tendres, si sensibles, fermer l'oreille aux plaintes d'une jeune et innocente fille ; mais le moyen de résister aux séductions de cet aimable scélérat ?... Aussi, comme les vins recherchés, les mets choisis, les lettres affectueuses, les vers flatteurs affluèrent dans la prison d'où correspondait avec elles l'homme de leurs rêves ! Avec quelles palpitations, quelles crises nerveuses elles virent ce drame arriver à son dénouement ! Comme, aux premières lueurs du jour de l'exécution, dans l'espoir d'encourager par leur présence l'élégant voleur, l'athée de bonne compagnie, elles s'échappèrent en toute hâte, les unes de l'alcôve, les autres de la salle de bal¹.

¹ On remarqua, en effet, plus d'un brillant équipage autour de l'échafaud de Lacenaire. La Liste civile donnait une de ses fêtes la nuit qui précéda l'exécution, et plusieurs femmes

— Tais-toi, interrompit Lucile, tu me déchires le cœur.

Je me reprochai ces paroles où le fiel de l'artiste méconnu, repoussé, se reconnaissait trop bien. Lucile reprit :

— Pourquoi te complaire dans une irritation au moins inutile ? Travaillons, aimons-nous ; le travail occupe l'esprit et l'amitié le cœur. Depuis le mariage de mademoiselle de Bréval, tu as perdu sans doute les désirs ambitieux qui n'étaient pas dans ton caractère, et il te sera facile de revenir à nos simples projets d'autrefois. Quand on se fait du bonheur à bon marché, on a bien des chances d'être heureux un jour.

La douceur, la patience, la résignation de Lucile, et surtout son amitié, réussirent à relever mon courage. Je rougis de me montrer plus faible qu'une femme, et cette honte salutare, jointe aux soins de toutes sortes que me prodigua ma sœur, contribua beaucoup à me rendre un commencement de sapté. Quand elle se vit maîtresse de son temps, Lucile voulut se procurer du travail, et, pour cela, elle songea à se recommander à Félicie.

— Mais, lui dis-je, si dans ce Paris si encombré d'ouvriers de tous les états, tes recherches n'aboutissaient à rien, ne regretterais-tu pas d'avoir quitté Lormont ?

dansèrent jusqu'au jour afin de se trouver toutes prêtes pour cet horrible spectacle. Elles y assistèrent en toilette de bal.

— Jamais ! s'écria Lucile ; je vois bien que je te suis nécessaire maintenant, et je me ferai plutôt femme de chambre que de te laisser seul ici.

— Toi, répliquai-je, toi, renoncer aux douceurs du chez soi, et te ployer aux épreuves sans nombre de la domesticité !... Non, Lucile, ce sacrifice est au-dessus de tes forces. — Et je murmurai tout bas ces paroles du Dante : « Tu sauras combien le pain d'autrui a d'amertume, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier « étranger. »

Lucile sourit :

— Je penserais à toi, dit-elle ; et, après avoir pris les renseignements nécessaires, elle se rendit chez madame de Gersin.

Son intention n'était pas de voir la tante de Félicie. Malgré l'intérêt que cette dame avait paru prendre à nous, je pensais que la faiblesse de son caractère lui défendrait de recevoir une personne dont la présence inquiéterait son mari. Lucile crut comme moi qu'il valait mieux se conformer aux instructions de la lettre, et elle demanda seulement mademoiselle de Vorlac.

Félicie se fit attendre plus d'un quart d'heure ; elle s'excusa sur une indisposition subite de madame de Gersin : — Maintenant, dit-elle, commencez par me gronder de la peur que je vous ai faite.

Au lieu de gronder, Lucile remercia avec effusion, et une longue conversation s'établit sur le

sujet qui amenait ma sœur. On fit et on refit plusieurs plans ; enfin, on s'arrêta au plus simple. Lucile allait se retirer, mais Félicie la retint.

— A présent, dit-elle, c'est moi qui aurai recours à vous. Vous avez connu mon père ou ma mère, et peut-être tous les deux. Votre émotion le jour où nous nous vîmes pour la première fois, des paroles échappées à votre frère, à l'une de vos amies, à ma tante elle-même, tout me porte à croire qu'il y a entre nous un lien de famille que je cherche vainement à m'expliquer. Ce secret, ma tante refuse de me le faire connaître. Vous seule, mademoiselle, vous seule pouvez me délivrer d'un doute pénible.

Lucile ne répondit pas. Les yeux fixés sur une porte vitrée, qui se trouvait en face d'elle, elle restait muette, immobile, et comme frappée de stupeur. Tandis que Félicie parlait, elle avait cru voir le rideau de mousseline s'ouvrir et une figure pâle se coller aux carreaux de cette porte. Un souvenir confus troublait son cœur ; mais le peu de durée de l'apparition rendait une erreur facile. Peut-être, d'ailleurs, l'apparition elle-même n'était qu'une chimère. Pourtant le rideau s'agitait encore comme s'il venait d'être touché.

— N'avez-vous rien vu ? demanda Lucile.

Félicie étonnée répondit négativement.

— C'est une illusion de mon esprit troublé, reprit ma sœur, et cependant je jurerais qu'elle était là.

— Qui, elle? demanda à son tour Félicie.

— Votre mère, répondit Lucile sans savoir ce qu'elle disait.

Mademoiselle de Vorlac recula sa chaise avec bruit. En ce moment, le rideau se souleva une seconde fois, et la figure se montra de nouveau.

— Hortense! cria Lucile, et elle s'élança vers la porte.

Hortense disparut.

Lucile ouvrit la porte. Une femme, le front appuyé au mur, pleurait et poussait des sanglots.

— Hortense, répéta Lucile, oubliant que sa sœur avait renoncé à sa famille et causé la mort de son père; Hortense, oh! c'est bien toi!

Et elle attirait dans ses bras madame de Gersin.

Celle-ci tomba à genoux.

— Non, dit-elle, non, généreuse Lucile, je ne suis pas digne de t'embrasser. N'est-ce pas moi qui ai tué mon père? N'ai-je pas renié mon nom, moi qui seule en avais terni l'honneur? Et mon frère, qu'ai-je fait pour lui?... Ah! je suis bien coupable et bien malheureuse!

— Bien malheureuse surtout, dit Lucile en la forçant de se relever et en la faisant asseoir; pauvre chère sœur, comment ai-je pu te reconnaître?

— Les remords! les chagrins! reprit Hortense; son titre m'éblouissait, ma faute est le fruit de l'orgueil, et l'orgueil s'est chargé de me punir.

M. de Gersin a voulu que je n'eusse plus ni sœur ni frère, et j'ai renoncé à mon frère et à ma sœur; il m'a fait apprendre un roman sur ma famille, et j'ai récité ce qu'il m'a appris; il m'a fait accumuler mensonge sur mensonge, et j'ai menti la rougeur au front et la honte dans le cœur. Vingt fois ma conscience s'est révoltée contre cette lâche soumission, et toujours la pensée de ma faute m'a engagée à me taire et à souffrir. Et puis, n'ai-je pas été un obstacle à sa fortune et à son bonheur? N'ai-je pas attiré sur lui la malédiction paternelle, qui l'a surtout frappé dans sa fille, son unique enfant?

Et Hortense versait un torrent de larmes.

Ainsi, trompé par un nom de terre substitué au nom de Vorlac, j'avais pris pour la fille du chevalier, la fille de son frère aîné le vicomte. La méprise était d'autant plus facile que les deux gentilshommes s'étaient mésalliés, et avaient été également privés de l'héritage de leur père.

Pauvre Cécilia! reprit Hortense, elle fut pour moi un remords vivant, un reproche continu. Son père, à qui elle rappelait la faute dont elle était la punition, ne la voyait qu'avec peine, et, à son tour, elle le haïssait. Le sentiment qu'elle éprouvait pour moi, bien que d'une nature toute différente, ne m'était pas moins cruel. Lorsque ma fille m'embrassait et me comblait de caresses, je me demandais si je méritais cet attachement passionné, moi qui avais abandonné mon père

au temps de ses chagrins ; j'é croyais voir le lit où je l'avais laissé malade, le lit où il mourut de douleur. Oh ! Lucile, je n'ai connu de la maternité que les angoisses et les souffrances ; mais les joies, ces joies les plus grandes qui aient été réservées aux femmes, je ne les ai pas éprouvées.

— Chère amie, dit Lucile, et quelquefois il m'est arrivé de me plaindre en songeant à toi.

— Et quand je rencontrai Théophile dans ce voyage, continua la mère de Cécilia ; quand je sus qui il était, comme je désirai de me faire connaître à lui ! Un jour M. de Gersin apprit le nom de mon frère, et il s'effraya. Je tâchai de le rassurer en lui parlant de la fierté de ton caractère, fierté que Théophile partageait sans doute ; et qui vous porterait plutôt tous les deux à nous éviter qu'à nous trahir. Il se laissa persuader ; mais madame Durand arriva à Bagnères, et lui inspira de nouvelles craintes, des craintes plus sérieuses. Depuis, sauf notre funeste voyage à Betharam, où il fallut bien souffrir que nous nous trouvassions ensemble, il m'a ordonné de ne plus voir mon frère, de ne plus m'occuper de lui, même en le traitant comme un étranger. Il fallait obéir. J'ai dit à Félicie : Ne m'en parle plus.

Félicie rougit beaucoup, toute confuse d'avoir pris un intérêt si vif à un jeune homme qui, par malheur, n'était ni son frère, ni son

oncle, ni son cousin. J'ai dit par malheur, et j'ai eu tort, c'est par bonheur qu'il fallait dire.

— Mais ce matin, poursuivit Hortense, ce matin, quand j'ai su que ma sœur était si près de moi, comment m'aurait-il été possible de résister?... Les traits de mon frère étaient nouveaux pour moi, qui ne les avais vus que lorsque Théophile était encore dans la première enfance ; mais les tiens, ils m'étaient si chers, si connus !... Je me suis cachée derrière cette porte, espérant que je pourrais te contempler quelques instants, et que tu ne m'apercevrais pas.

— Et regrettes-tu encore d'avoir été vue ? dit tendrement Lucile.

— Hélas ! je ne sais, balbutia Hortense ; si mon mari le savait ! s'il allait venir !

— Pauvre femme ! murmura tout bas Lucile. Et se levant, et embrassant encore sa sœur : — Adieu, Hortense, nous ne nous reverrons plus.

Madame de Gersin baissa les yeux :

— Ah ! s'il y consentait ! dit-elle.

— Adieu ! répéta Lucile ; et, après avoir serré la main de Félicie entre les siennes, elle reprit la route de la mansarde où je l'attendais.

ENCORE MADAME DURAND.

Même date.

Tandis que les deux sœurs pleuraient ensemble, une autre scène avait lieu dans le salon de la comtesse de Bréval. Tu sauras d'abord que, lorsque Lucile quitta Lormont pour me rejoindre, madame Durand se disposait à faire un voyage à Paris. La veuve proposa à ma sœur une place dans sa voiture; mais il eût fallu que Lucile différât son départ de plusieurs jours, et cette fois madame Durand dut renoncer à nous être utile. Cependant notre vieille amie, qui, dans tout ce qu'elle fait de bien, a toujours une arrière-pensée d'ostentation, regrettait de ne pouvoir ajouter un nouveau chapitre à l'histoire, beaucoup trop connue, de ses bienfaits. Elle eût été si heu-

reuse de parler encore de cet artiste intéressant et de sa sœur, qu'elle honorait d'une protection toute spéciale! Fallait-il donc perdre entièrement l'occasion de prouver sa bienveillance pour des compatriotes dans le besoin, et de montrer le bon usage qu'elle sait faire de sa fortune? Ce sacrifice était au-dessus de ses forces. — Au moins, se dit-elle, sans doute, mes intentions ne seront pas ignorées. — Et, sous le prétexte de s'informer de nous, à peine à Paris, elle se rendit chez madame de Bréval...

La comtesse était seule avec son gendre, et d'abord (madame Durand me l'a raconté depuis) la grande dame et la bourgeoise se saluèrent froidement et échangèrent un regard peu amical. Madame de Bréval pouvait être un peu surprise de cette seconde visite de la veuve; mais elle affecta un étonnement tel, que les tours de Notre-Dame, entrant de compagnie dans son salon, n'eussent pas reçu un autre accueil. Madame Durand ne se laissa pas déconcerter par cette comédie dont le but était de bien marquer certaines distances sociales; elle sourit et parla de ses protégés.

— Mon Dieu, dit la comtesse, nous ignorons tout à fait ce qu'est devenu ce jeune homme. Il a disparu, et, malgré toutes les recherches de M. de Bréval...

— Bonté du ciel! s'écria la veuve, il ne s'est pas jeté dans la Seine, au moins?

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et M. de Gersin entra, conduit là sans doute par quelque maligne influence. Madame de Bréval, après avoir répondu aux compliments de l'oncle de Félicie, se retourna du côté de l'arrogante bourgeoise qui, les bras croisés, la tête toujours un peu en arrière, considérait avec attention M. de Gersin.

— Par ma foi, s'écria madame Durand, tandis que le chevalier cherchait inutilement un moyen d'effectuer sa retraite; par ma foi, je joue de bonheur! Je demande l'adresse de mon ouvrière, Lucile Renaud, et voilà justement son beau-frère.

A cette apostrophe, la belle-mère et le gendre s'entre-regardèrent comme pour se demander si cette femme avait perdu la raison. M. de Vorlac humilié, et humilié devant Nemrod, ne savait que répondre.

— Eh bien! poursuivit la veuve du négociant, n'avez-vous pas des nouvelles de Théophile ni de votre belle-sœur! En ce cas, je les chercherai moi-même, car je suis une amie, monsieur, une amie qui leur veut toutes sortes de biens, et, Dieu merci, M. Durand...

Encore la phrase obligatoire. Impossible de nier ce que madame Durand était en mesure de raconter à l'instant même. M. de Vorlac ne put que répondre entre ses dents qu'il ne s'occupait nullement des personnes dont on lui parlait.

Un ricanement de Nemrod l'interrompt.

Dans la situation du chevalier, on a besoin d'une contenance, et, pour en trouver une, on ne demande qu'une occasion de querelle.

— Sans mon profond respect pour madame la comtesse, dit M. de Vorlac en lançant à Nemrod un regard provocateur, je m'informerais en quoi mes affaires particulières peuvent intéresser un étourdi.

Le vicomte pirouetta sur les talons, et, frappant de son gant beurre frais le dos de son fauteuil :

— Quand j'assiste à la représentation d'un opéra nouveau, si le machiniste me laisse voir les ficelles, je ris ou je siffle. Cette fois, j'ai ri; eussiez-vous préféré les sifflets?

— Vous savez ce que je préfère, dit sèchement M. de Vorlac.

— Êtes-vous satisfaite, madame? s'écria la comtesse en s'adressant à la veuve un peu effrayée de son ouvrage. Qu'êtes-vous venue faire dans cette maison où personne ne songeait à vous? Avez-vous pensé un moment que nous serions dupes du prétendu intérêt que vous prenez à un artiste pauvre et à une humble ouvrière?... Vous êtes trop près du peuple pour l'aimer, madame.

Profitant du moment où la comtesse s'occupait de l'impertinente visiteuse, M. de Vorlac s'était approché de Nemrod, et, en quelques mots rapides, un duel avait été proposé et accepté pour le même soir.

— Maintenant, les chances sont égales, dit le vicomte; vous n'avez plus d'enfants, et je suis marié.

La comtesse n'écouta point la riposte de madame Durand, riposte que M. Durand eût approuvée, et qui ne se fit pas attendre. La grande dame alarmée voulut encore une fois se jeter, comme les Sabines, entre Rome et Albe; mais Rome et Albe la rassurèrent par un sourire, et, trompée par ce calme apparent, elle crut que l'affaire n'irait pas plus loin. Madame Durand ne fut pas plus clairvoyante : — Après tout, dit-elle, j'ai fait mon devoir en punissant un orgueilleux. — Et, forte de ses bonnes intentions : — Adieu, monsieur de Vorlac, dit-elle, enchantée de vous avoir rencontré ici! Bonjour, monsieur le vicomte, ravie d'avoir fait votre connaissance! Votre servante, madame la comtesse!

Et, avec une expression de visage qui démentait ces paroles amicales, elle sortit lentement du salon.

Le lendemain matin, un billet de Félicie nous apprit qu'une rencontre avait eu lieu entre M. de Gersin et M. de Chavigny. Le premier avait reçu une balle dans la poitrine; on désespérait de ses jours. Le jeune vicomte était parti la nuit même pour son château du Poitou.

Le blessé demandait à nous voir, et Félicie nous pria de ne pas perdre un moment pour nous rendre auprès de lui. Cette invitation si

imprévue nous étonna. Il n'y a pas à balancer, dit Lucile. — Et, bien que je n'eusse pas quitté ma chambre depuis ma dernière maladie, je me disposai à l'accompagner.

A peine avions-nous fait quelques pas sur le trottoir, que nous nous entendîmes appeler. Madame Durand passait dans sa voiture, et il nous fallut consentir à nous laisser conduire par elle en quelque quartier qu'il nous plût d'aller.

— Ce pauvre cher enfant, s'écria la veuve quand je fus assis entre elle et ma sœur; ce pauvre cher Théophile, comme il est maigre et pâle à présent!... Mais quelle folie aussi de prendre un métier qui n'est bon à rien?... Allons, mon ami, vous reviendrez à Lormont avec moi; je vous ferai des avances, et vous vous tirerez d'affaire. J'ai des projets pour votre avenir : un commerce d'épicerie, par exemple.

Il faut l'avouer, un peintre coiffé de la casquette de loutre, et distribuant au comptoir du poivre et de la cannelle, n'était pas, pour mon imagination, une image très-séduisante. La prévoyante veuve ne me laissa pas longtemps sous cette impression fâcheuse; elle nous fit le détail très-circonstancié de ses exploits de la veille, et nous apprit ainsi la cause de ce duel dont nous ne connaissions que les résultats si funestes pour M. de Gersin. Ce récit nous contrista, et, quand

Lucile, à son tour, eut raconté ce qu'elle savait, madame Durand ne se montra pas moins affligée que nous.

— Il faut qu'il me pardonne, dit-elle, et pour cela j'irai le voir avec vous. S'il ne me donne pas la main, s'il ne me dit pas : Madame Durand, je ne vous en veux plus... je sens qu'il me restera là, sur le cœur, un poids de cent livres. C'est décidé ! nous allons monter ensemble.

Nous eûmes beaucoup de peine à faire comprendre à madame Durand l'inutilité et peut-être le danger de sa visite. Cependant elle y renonça ; et, après nous avoir fait mille recommandations à la porte du blessé :

A la Chaussée-d'Antin, — cria-t-elle, et elle retomba sur les coussins de sa voiture, en poussant de gros soupirs.

Nous fûmes introduits par Félicie dans la chambre de M. de Vorlac : Hortense était assise au chevet du mourant ; un prêtre était debout au pied du lit. Le duelliste nous regarda et détourna la tête. Lucile n'osait approcher ; moi-même je m'arrêtai sur le seuil. Je sentais dans mon âme une étrange confusion de sentiments. Une répulsion, excusée peut-être par d'amers souvenirs, cet instinct condamnable, mais trop naturel qui nous porte à rendre injure pour injure, dédain pour dédain, tout contribuait à m'éloigner de cet homme qui m'inspirait néanmoins une profonde pitié.

Le prêtre vint au-devant de nous, et, nous conduisant auprès du lit :

— M. de Gersin, dit-il, a des torts envers vous, et il veut les réparer. Le duelliste se retourna, et, sans prononcer une parole, sans qu'aucune expression bienveillante parût sur son visage, il nous tendit la main ; je n'eus pas le courage de la prendre, et il la retira vivement.

— Mon fils, dit le prêtre, vous me l'aviez promis ! Quoi ! pas un mot de regret ! Au nom du ciel, songez à vos fautes ! songez à l'éternité qui s'approche de vous !

— Vous le voulez, murmura M. de Vorlac, et, après avoir rêvé un moment comme pour préparer ce qu'il avait à dire : Je me reproche, reprit-il, l'extravagante passion qui a fait mon malheur en portant le désordre dans une famille que j'ai été fatalement entraîné à renier ensuite. J'ai accompli un devoir d'honnête homme en épousant la femme qui m'avait sacrifié sa réputation ; mais je devais à mes ancêtres de dissimuler ce que cette alliance avait d'insolite, d'aussi peu...

Le prêtre ne le laissa pas achever : — Pourquoi vous complaire en des vanités puériles ? dit-il sévèrement ; ce n'est pas le moment d'invoquer vos ancêtres pour excuser une faute. O pauvres hommes ! que vous êtes insensés, quand, prenant plaisir à remonter, anneau par anneau, la longue chaîne de vos aïeux, vous croyez rehausser votre importance par un monceau de cercueils ! Vous

ne vous apercevez donc pas qu'en appuyant votre orgueil sur la mort, vous cherchez vos titres de noblesse, vos droits de préséance, à travers les preuves d'une effrayante égalité!...

— Enfin, reprit M. de Vorlac, je veux mourir en paix avec tout le monde; mademoiselle, jeune homme, séparons-nous en amis. Je déplore ce qui s'est passé.

Et il nous tendit une seconde fois la main, tout en cherchant dans les yeux de son confesseur si cela pouvait suffire.

Nous ne repoussâmes plus la main du mourant, et Lucile bégaya quelques paroles pleines de générosité. Mais, comme moi, son cœur se révoltait contre cette réconciliation glaciale, et nous nous empressâmes de sortir.

La nuit suivante le nom des Vorlac grandit de la hauteur d'une bière; mais il ne reste personne pour en profiter : le chevalier était le dernier rejeton mâle de la famille.

XXIV

OR ET PAILLE.

Même date.

Quelques jours après les événements que je viens de te raconter, j'achevais mon tableau de Marthe et Marie, et Lucile, debout, auprès de moi, assistait solennellement aux derniers coups de pinceau. De temps en temps, ses yeux quittaient la toile, et, appuyant son coude sur mon épaule, elle me regardait en souriant. Quand tout fut terminé :

— Je voudrais savoir, dit-elle, ce que tu penses maintenant de ces deux jeunes filles.

— Marie est bien belle, répondis-je; et je ne pus m'empêcher de rougir.

Lucile parut contrariée :

— Marie est à présent madame la vicomtesse

de Chavigny, dit-elle avec un peu d'humeur. En vérité, mon ami, les hommes sont bien extraordinaires, ils ne veulent jamais consentir à être heureux.

— Eh! qui vous dit cela, mademoiselle? Je vous assure que si le bonheur venait au-devant de moi, je ne le prierais pas de s'en aller.

— Bien vrai, Théophile?... Mais tu aimes toujours mademoiselle de Bréval?

J'hésitai à répondre. Il en coûte à un honnête garçon d'avouer qu'il s'est trompé dans son premier choix, et que son amour-propre blessé a tué son amour. Oui, encore une fois, Édouard, cette belle passion, où l'idéal a servi d'amorce, ne m'a laissé, comme les illusions artistiques, le que désenchantement le plus amer.

Lucile réitéra sa question.

— Non, dis-je, non, chère sœur, je n'aime plus mademoiselle de Bréval. Ce que j'aime à présent, c'est toi, c'est Lormont, où nous allons retourner ensemble.

— Pourquoi cette pauvre Hortense n'y revient-elle pas aussi? reprit Lucile. Nous lui ferions oublier ses chagrins. Qui l'aimera comme nous dans la maison de retraite où elle se retire? Ah! nous avons eu tort d'accepter la donation qu'elle nous a faite des deux tiers de ce qu'elle possède! Il fallait y mettre pour condition expresse qu'elle reviendrait à Lormont, que nous ne nous quitterions plus.

— Veux-tu la forcer à revoir des lieux qui lui rappelleraient à chaque instant des souvenirs pénibles? répliquai-je. Va, le mieux est de la laisser à sa résolution.

— Mais sais-tu que nous sommes riches! s'écria Lucile : plus de 3,000 francs de rente! Tu pourras peindre à ton aise maintenant, et si on ne t'achète pas tes tableaux, tu les garderas ou tu les donneras à tes amis.

— C'est cela, et nous aurons un jardin où tu planteras des salades.

— Et tu laisseras tes maîtres et tes rivaux se partager la gloire comme un gâteau des rois.

— Et je ne réclamerai pas la part des absents.

— Est-ce qu'ils la gardent jamais!... Mais que nous importe, pourvu que nous ayons des poules?

— Oui, répliquai-je, les poules et les canards ont bien leur mérite.

— Cependant, ce n'est pas tout, dit Lucile.

— En effet, il y a aussi les oies.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Et Lucile se gratta le front et regarda mon tableau :

— Ma foi, reprit-elle après avoir rêvé un moment, tu diras ce que tu voudras, mais Félicie de Vorlac est charmante.

— T'ai-je jamais dit le contraire? répondis-je en souriant, et devinant à demi la pensée de ma sœur.

— Et, de plus, continua Lucile, elle est venue

à notre secours avec tant de délicatesse ! elle a tant de bonté ! tant de simplicité ! Je voudrais bien qu'elle fût ma sœur.

— Et moi aussi, je le voudrais bien ; mais elle n'est pas même notre nièce.

Et en parlant ainsi, je tournais la tête à droite et à gauche, et j'affectais un calme hypocrite.

Lucile retomba dans sa rêverie :

— Ta sœur seulement ? dit-elle, rien que ta sœur ?

— Parle clairement, ma chère Lucile.

— Eh bien ! si tu pouvais devenir amoureux de Félicie, tu me rendrais service.

— A la bonne heure, m'écriai-je, voilà où je t'attendais. Non, Lucile, je ne suis pas amoureux de mademoiselle de Vorlac, mais je l'aime d'une amitié bien tendre et bien sincère.

— Alors permets-moi un interrogatoire.

— Tout ce que tu voudras.

— Quand tu vois Félicie, es-tu content ?

— Beaucoup plus que je ne l'étais en présence de mademoiselle de Bréval ; car je n'éprouve qu'un sentiment de plaisir, et la vue d'Alice me remplissait de trouble.

— Fort bien, et que penses-tu de sa personne ?

— Qu'elle est tout à fait séduisante.

— Et ses goûts ?

— Ils sont les miens.

— Et quand tu la quitteras, sera-ce sans regret ?

— Oh ! voilà une question déraisonnable.

— Tu voudrais donc qu'elle partît avec nous ?

— De grand cœur.

— Tu ne te lasserais pas de la voir ?

— Jamais.

— Et que faut-il de plus, dit Lucile en passant ses bras autour de mon cou, que faut-il de plus pour faire de toi un bon mari ?

— Il me faut d'abord une femme, répondis-je ; et qui t'assure que mademoiselle de Vorlac consent à m'épouser ? Elle n'ignore pas mon roman avec son amie ; elle sait...

— Elle sait que ce ne pouvait être qu'un roman. La beauté d'Alice et ses apparences de muse ont pu te monter la tête et te faire croire que tu lui sacrifierais sans peine tes habitudes modestes, tes goûts solitaires, ton individualité enfin. Mais, mon ami, cette vie d'illusions où tu t'élançais au galop, devenu le mari de ton idéal, tu ne t'y serais plus entraîné qu'à l'aide de béquilles.

— Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

Murmurai-je en soupirant, car la manie des citations est chez moi une maladie chronique ; — cependant, chère sœur, ménage ma pauvre vanité et épargne-moi un refus. Prends des biais, sonde le terrain.

— Le présomptueux ! s'écria Lucile ; il veut apprendre la ruse à une femme !... Mais sois

tranquille, je ne doute pas de notre bonheur à tous : j'ai deviné Félicie.

Édouard, je ne sais si ce maudit Géryon y est encore pour quelque chose, mais il est bien doux de se savoir aimé. Si j'apprends par hasard qu'une personne a parlé de moi avec estime, avec affection, je découvre tout à coup en elle une foule de qualités précieuses dont je ne m'étais pas aperçu auparavant. Juge alors l'effet de la déclaration presque officielle de ma sœur !

Un mois plus tard, dans une petite église de Paris, à la messe matinale, quelques individus dont j'ai souvent parlé étaient réunis au pied de l'autel. On y voyait la calme et douce figure de Lucile, la bouche souriante, les yeux malins, les beaux cheveux blancs du colonel de Bréval, et deux ou trois autres visages de bonne humeur dont le signalement n'a rien d'extraordinaire. A genoux à la place d'honneur, un jeune homme qui, sans être beau, n'est pas positivement laid, tout fier de l'aimable fiancée qui allait devenir sa femme, remerciait Dieu du fond de son cœur, et s'applaudissait de n'être pas mort. Ce jeune homme qui ne dit plus : — Fi de la vie ! — tu le reconnais à ceux qui l'entourent, au silence coupable dont il s'accuse envers toi dans ces derniers temps, et que l'enivrement du bonheur peut seul expliquer. Oui, mon ami, je suis marié, marié devant Dieu et devant les hommes. Mes noces, il est vrai, n'ont pas été brillantes ; la

nouvelle épouse n'a pas reçu de riches cadeaux, ce qui, du reste, lui a épargné la vaniteuse et risible cérémonie de l'exposition de la corbeille et du trousseau : elle n'a excité l'envie de personne ; on ne s'est pas occupé de nous dans les salons six mois à l'avance ; les mères n'ont pas spéculé sur notre mariage pour la grande chasse aux maris ; elles n'ont pas fait de moi ce que les chasseurs pyrénéens font des palombes aveugles destinées à en attirer d'autres. Un anneau d'or, l'anneau de ma mère, a été mon unique présent. Félicie m'a remis en échange une très-petite boîte, en me recommandant bien de ne l'ouvrir qu'à Lormont, dans la maison paternelle que nous ne devons plus quitter. Nous y sommes depuis huit jours, Édouard, et je me suis empressé d'ouvrir la boîte. Qu'y ai-je trouvé ?... Un anneau de paille, l'anneau de Cécilia ; celui que madame de Bréval jeta dans l'Adour, et que Félicie avait recueilli et conservé.

Cette charmante surprise me ravit : j'étais aimé depuis longtemps. Bénie soit la ronce qui arrêta cet anneau au passage, et permit à ma femme de me donner cette preuve de son attachement ! Ah ! mon ami, que les bagues de diamants sont peu de chose, si je les compare à mon anneau de paille !...

L'horoscope de Félicie s'accomplit ainsi que mes premiers rêves de bonheur et ceux de Lucile. Je cultiverai les arts, non pas avec des projets

de célébrité et de fortune, mais pour élever mon esprit et mon cœur vers le beau qui est la source des grandes pensées et des nobles actions. Laisant à madame de Bréval, à sa fille, à madame Durand leurs prétentions diverses, je simplifierai ma vie le plus possible, et je ne chercherai qu'à me faire aimer.

Et maintenant, si tu me demandes la conclusion que je tire de mes aventures, je te dirai :

J'ai vu une femme d'esprit plus ennuyeuse et plus redoutée qu'une sotte ; j'ai vu une autre femme, toujours prête à ouvrir sa bourse à ses amis, et qui, néanmoins, n'a pu obliger qui que ce fût sans le blesser ; j'ai vu des hommes si satisfaits d'eux-mêmes dès qu'ils ont assez d'années pour apprécier le nom et les écus de leurs pères, qu'ils pensent n'avoir rien à acquérir et restent nuls toute leur vie ; j'ai vu des artistes se mesurer d'un œil inquiet les uns les autres, et se montrer non moins dédaigneux, non moins cruels envers les jeunes talents que ce public souvent si sourd et si aveugle, et contre lequel ils ne cessent de récriminer ; j'ai vu une multitude d'hommes du peuple se précipiter, la plupart sans vocation réelle, dans une carrière hérissée d'obstacles et où presque tous sont destinés à échouer ; j'ai vu à droite, à gauche, devant et derrière moi, des haines, des fautes, des malheurs, des ridicules ; et, quand je me suis demandé quelle était la cause de ces ridicules, de ces malheurs, de ces fautes,

de ces haines, j'ai toujours reconnu qu'ils venaient en ligne directe du royaume d'Érythie, et qu'il fallait en faire honneur à Géryon.

Hélas ! me dis-je en époussetant mes livres, en préparant mes couleurs ou en bêchant une platebande pour y semer des pois, hélas ! qui nous délivrera de Géryon, si dix-huit siècles de lumières chrétiennes n'ont pu encore nous décider à une croisade contre lui ? Vous qui êtes les plus puissants, vous qu'on aperçoit de plus loin, nobles, riches, artistes, savants, montrez donc l'exemple aux autres et sauvez la paix des familles, des sociétés et du monde, en arrachant les couronnes du géant, en amenant le règne de l'amour, de la simplicité et de la justice. Il ne s'agit pas de sacrifier vos titres, de vider vos coffres-forts, de renier vos talents, mais de faire un saint usage de ces dons, et d'en jouir, non plus en enfant, mais en hommes et en chrétiens.

Et les pois se sèment, et les couleurs se préparent, et les livres sont nettoyés. Mais le philosophe, qui s'occupe de ses conseils et de ses doléances ? Si aujourd'hui, par une cause impossible, Géryon était tué tout à coup, il arriverait ce que les Scandinaves racontent de leur géant Ymus : tant de sang coulerait des blessures du monstre, que le genre humain périrait dans ce nouveau déluge universel.

Géryon vivra, et ce qui me désole d'avance, c'est qu'il m'arrivera peut-être plus d'une fois de

contribuer à sa pension alimentaire. En attendant, je prends des résolutions toutes différentes entre Félicie et Lucile ; et, pour me les rappeler sans cesse, je veux graver sur mon chevalet ce que tu m'as dit avoir lu à Clisson sur un rocher dont un ermite avait fait son oratoire :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà des jours dignes d'envie :
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.]



LES PETITS OUESSANTINS.

LES PETITS OUESSANTINS.

I

Je rappelais, dans mes *Nouvelles Veillées bretonnes*, les paroles attribuées au bienheureux Jagu, ancien curé de Morlaix, sur l'affaiblissement de la foi et la disparition des vieilles mœurs en Bretagne le jour où cette province serait sillonnée par des *chemins de feu*. Sans donner une importance exagérée à une prédiction conservée depuis près de deux siècles dans les classes populaires, j'avoue que l'idée de sa réalisation prochaine occupe souvent mon esprit. On a beau répéter que le règne de l'industrie n'a rien de contraire aux lois divines, et que des moyens de communications plus faciles et plus rapides peuvent s'employer pour le bien comme pour le mal, ces raisonnements me laissent toutes mes inquiétudes. Ma jeunesse s'en

va; je n'ai point vécu dans le tourbillon où l'on use le temps sans voir et sans écouter, et le résultat de mes observations me porte beaucoup plus à redouter la contagion des vices étrangers qu'à espérer une influence heureuse de quelques progrès purement matériels. Tandis que les villes et les bourgs se disputent le tracé principal et les divers embranchements des chemins de fer de l'Ouest, je me souviens de mes voyages pédestres à travers le pays, et de la remarque que j'ai faite, que les paroisses les plus isolées étaient ordinairement les meilleures. Quelle piété vraie, quelle hospitalité touchante, quel désintéressement n'ai-je pas rencontrés au milieu de ces populations réputées sauvages! Non, je ne puis mêler ma voix aux réclamations qui s'élèvent de toutes parts pour rapprocher le plus possible de chacune de nos localités la marche, la course, le vol de ce conquérant sinistre déjà fêté par la ville de Rennes. Les yeux fixés sur le coteau qui s'arrondit mollement devant mes fenêtres et que les ingénieurs ont menacé, je crois voir les champs bouleversés, le roc creusé par la mine, les bois abattus, et je regrette d'avance le tranquille paysage qui m'a charmé si longtemps, et j'envie le sort des habitants de nos îles qu'une ceinture de vagues et d'écueils protège contre les envahissements de l'industrie.

Il me paraît impossible de nier le profit moral qu'il y a pour nos Bretons à vivre à l'écart, à res-

treindre leurs relations, si l'on compare surtout aux habitudes des campagnes les plus rapprochées des villes la simplicité de mœurs de la plupart des insulaires. On chercherait vainement sur le continent le régime patriarcal en vigueur dans les îles d'Hoëdic et de Houat, où le curé, aidé par un conseil de vieillards, exerce une sorte de royauté débonnaire, et réalise, dans l'administration des intérêts divers confiés à sa vigilance, les plus séduisantes utopies de l'aimable auteur du *Télémaque*. Les populations de l'île d'Ars, de l'île de Sein, de l'île d'Ouessant, ont aussi conservé ces belles vertus chrétiennes qui font la dignité de la vie, et sans lesquelles on ne sera jamais heureux. Je parlerai ailleurs de l'île d'Ars et de ses pieuses coutumes; je reviendrai un jour aux intrépides matelots de l'île de Sein; mais, dès à présent, je veux rapporter un fait dont trois enfants de l'île d'Ouessant sont les héros. Ce fait montre le caractère breton dans toute son énergie et dans toute la confiance de sa foi religieuse. Un pareil exemple, dans un âge encore voisin du berceau, justifiera mieux nos appréhensions que ne pourraient le faire de longs discours. Ceux qui n'ont rien à perdre au contact d'une civilisation raffinée et amollissante sont prêts pour tous les changements; les autres s'alarment et s'écrient avec le poète de l'île d'Ars, dont j'aimerais à reproduire l'accent véritable au lieu d'une traduction affaiblie : « Arvor jusqu'ici

est toujours resté Arvor. Défendons-le contre l'ennemi qui s'avance du côté du pays des Francs. En garde, enfants de la Bretagne ! Tenons ferme ; tenons à la foi. En garde ! il en est temps, car je vois déjà, je vois le loup à nos portes ! »

II

Au mois de juin 1842, le jour où l'Église célèbre la fête des saints apôtres Pierre et Paul, trois enfants, dont le plus jeune avait neuf ans et les autres quelques années de plus, se rendirent ensemble sur la grève de l'île d'Ouessant, vers le point où cette grève n'est séparée de l'île Keller que par un bras de mer assez étroit. Il était environ sept heures du soir, et plusieurs marins, assis sur les galets, mettaient à profit la liberté du dimanche en causant à loisir de leurs voyages, de leurs travaux et des divers intérêts de leurs familles. La journée avait été belle, mais depuis un moment l'horizon s'était chargé de nuages, et le vol inquiet des oiseaux semblait annoncer pour la nuit un temps moins sûr. Nos petits Ouessantins suivaient des yeux les corneilles de mer, et d'un pas furtif, avec cet air affairé et mystérieux qui laisse trop facilement deviner la mise à exécution prochaine d'un complot, ils

se rapprochaient lentement d'une sorte de caverne creusée dans la falaise, et dans laquelle les oiseaux venaient chercher un abri. Les trois enfants s'entretenaient à voix basse, bien qu'on ne pût les entendre, et s'irritaient de compagnie contre les marins dont la présence gênait leur expédition. Il ne s'agissait de rien moins que de prendre un bateau pour aller s'emparer d'un nid que Louis Le Noret, l'un des trois amis, avait aperçu la veille. L'histoire, on le voit, commence par une action blâmable ; poursuivons néanmoins : ce qui va suivre est de nature à faire oublier bien des torts.

Les marins finirent par s'éloigner, et dès que le dernier d'entre eux eut disparu, les enfants se précipitèrent du côté des barques. Là se trouvait un bateau bien frêle, surtout difficile à tourner, et qui servait uniquement à faire la petite pêche à la côte, dans les beaux jours. Le peu de sûreté de cette embarcation n'effraya point les trois amis ; ils la choisirent de préférence, certains de la ramener en moins d'une heure, après avoir atteint le nid, objet de leur ambition.

Ils arrivèrent bientôt, en effet, devant la roche où la corneille avait caché son trésor. Ici des difficultés imprévues se présentèrent : peut-être des brisants au milieu desquels il eût été impossible de manœuvrer, peut-être une trop grande élévation dans un roc taillé à pic. L'oiseau n'avait rien à craindre pour ses petits, et ceux qui étaient

venus là pour les surprendre commençaient déjà à regretter leur tentative inutile. Ils réunissaient leurs efforts pour changer la direction du bateau, afin d'effectuer leur retour, lorsqu'une soudaine bourrasque enleva le chapeau de Marc Pennec. Que faire? Comment se présenter au logis sans chapeau et sortir victorieux de l'enquête qui suivrait naturellement une perte aussi regrettable? Marc ne pouvait y songer, et Jean-Baptiste, son jeune frère, ne voyait lui-même qu'un parti à prendre, ramer, ramer vigoureusement pour rattraper au plus vite l'objet précieux, qui tantôt apparaissait sur le sommet des vagues, et tantôt glissait dans les creux qui les séparaient et devenaient plus profonds à chaque minute. D'abord les chances plus ou moins heureuses de la poursuite occupèrent toute l'attention de nos jeunes marins; mais tout à coup le bateau refusa d'obéir à la manœuvre, et Marc et Louis poussèrent en même temps un cri d'effroi. La petite embarcation avait rencontré un de ces courants terribles qui rendent la navigation si périlleuse aux abords de l'île d'Ouessant.

Pour bien comprendre la situation des deux frères Pennec et de leur camarade Louis Le No-ret, il faudrait se représenter cette multitude de rochers à fleur d'eau, ces innombrables écueils semés autour de leur île, et dont les crêtes ou les flancs acérés, de concert avec le formidable remous formé par la rencontre de plusieurs cou-

rants, ont déjà causé tant de naufrages. Avertis du péril comme l'étaient les deux aînés au moins de nos voyageurs, d'autres enfants se seraient abandonnés au désespoir dès le moment qu'ils se seraient sentis entraînés vers la haute mer. Il n'en fut pas ainsi des trois Ouessantins; et si la frayeur les fit pâlir un instant, l'instant d'après ils s'étaient partagé la besogne avec un courage viril. Marc tint le gouvernail ou prit la rame; Louis s'occupa de vider l'eau qui pénétrait dans la barque; et Jean-Baptiste, trop jeune encore pour être d'aucune utilité sous le rapport matériel, Jean-Baptiste fut chargé de prier ardemment, de prier de toute son âme le divin Jésus et la sainte Vierge sa Mère.

La nuit était venue, et de longues files de nuages épais poussés par le vent, qui maintenant soufflait avec violence, donnaient au ciel une obscurité affreuse. Les vagues se précipitaient en avant, se roulaient sur elles-mêmes, élevaient, en se poursuivant les unes les autres, des montagnes d'écume que les enfants entrevoyaient encore dans les ténèbres autour du frêle rempart où ils continuaient vaillamment leurs prières et leurs travaux. Ils furent entraînés d'abord vers la pointe de Cadoran, à près d'une lieue et à l'est de l'île; puis le changement de marée les ramena vers l'ouest, à la pointe de Pern, à la distance d'environ deux lieues, et à travers le courant de Florus. Vingt fois les abîmes les plus redoutés

s'étaient ouverts pour les engloutir; cependant ils ramaient, ils priaient, ils voguaient toujours, et, perdus dans l'ombre, ils luttaienent avec le courant que je viens de nommer, ce courant de Florus où, peu d'années après, devait sombrer en plein jour le navire du capitaine Trémintin, de l'île de Baz. Je renonce à peindre les angoisses d'une pareille nuit. La pluie tombait à flots, le vent redoublait de fureur, les bruits de la tourmente allaient grossissant comme une épouvantable menace que les profondeurs de l'Océan adressaient à nos jeunes marins. Une lame de mer enleva l'écuëlle de bois dont Louis se servait pour vider l'eau entrée dans la barque; Louis ôta son chapeau et l'employa au même usage sans se laisser un moment déconcerter par ce nouveau contre-temps. Ses occupations ne l'empêchaient pas, non plus que Marc, de répondre aux oraisons de Jean-Baptiste, qui, sans le savoir, remplissait, lui pauvre petit, le rôle de Moïse sur la montagne dans cette lutte contre des ennemis plus puissants que les Amalécites.

Après avoir récité une première fois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor* et les litanies de la sainte Vierge, Jean-Baptiste s'était arrêté.

— Eh bien! dit Marc, pourquoi ne pas continuer les prières?

— Je n'en sais pas d'autres, répliqua l'enfant.

— Recommence alors; répète les mêmes prières, et vite, et sans te décourager.

Le petit garçon recommença et répéta bien des fois l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, et ces touchantes invocations à Marie, secours des chrétiens, consolatrice des affligés, étoile du matin, Vierge puissante et pleine de bonté. Fatigué, à la fin, de revenir toujours aux mêmes paroles, Jean-Baptiste se souvint que sa pieuse mère avait passé bien des soirs à lui apprendre l'histoire de la Passion de Jésus-Christ. Il s'interrompit donc au milieu des litanies, et, s'adressant à son frère :

— Marc, je sais encore le saint évangile de la Passion : est-ce bon à dire?

— Oui, oui, c'est très-bon, répondirent à la fois Louis et Marie; récite aussi la Passion de Notre-Seigneur.

Ils avaient raison, une pareille histoire était bonne à rappeler dans les horreurs de cette nuit terrible et en face de la mort. Où trouver ailleurs les mêmes enseignements sur la résignation chrétienne et les mêmes promesses pour un monde meilleur après celui-ci? N'est-ce pas au jardin des Olives qu'il a été dit : « Mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne? » N'est-ce pas sur la croix que le divin supplicié prononça ces autres paroles de consolation, d'espérance, et que chacun de nos petits insulaires pouvait s'appliquer au moment de périr : « Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis? »

La nuit s'écoula, l'obscurité devint moins profonde, et pourtant un sombre brouillard s'étendait sur l'Océan et allait s'épaississant en de vagues lointains. L'ouragan ne s'était point apaisé, et de grandes masses d'eau se précipitaient sur la barque, qui s'élevait et descendait avec elles, escaladée par les lames dont l'envahissement ne laissait pas au pauvre Louis un instant de repos. Tout à coup un point de l'horizon s'éclaircit, et les trois enfants reconnurent leur île bien-aimée à une distance malheureusement considérable. Cette vue délicieuse et navrante fut saluée par des cris de tendresse et par des sanglots. Ouessant, c'était la maison paternelle, c'était la famille, c'était la vie, et impossible à nos jeunes marins de s'en approcher. D'ailleurs, ce spectacle, à la fois si douloureux et si cher, dura fort peu ; le ciel se couvrit de nouveau, et le bateau, entraîné de çà de là par les courants contraires, reprit sa course effrayante vers l'inconnu.

Toute cette journée du lundi se passa, comme la nuit précédente, à lutter contre la tempête. Épuisés de fatigue, Marc et Louis voulurent essayer de jeter l'ancre, ou plutôt une pierre qui servait au même usage, afin de se reposer un peu. La corde à laquelle cette pierre était attachée se trouva trop courte pour atteindre le fond là où ils avaient cru pouvoir mouiller. Il fallut continuer les manœuvres.

Vers le soir, l'ouragan avait baissé ; mais, bal-

lottés par la houle, sans savoir où ils se trouvaient, les trois amis tombaient de lassitude et d'inanition. Ils n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures, et la besogne avait été rude. Incapables de veiller plus longtemps au gouvernail, de manier les rames, ils jetèrent un regard douloureux sur l'immensité, et s'unirent une dernière fois dans une fervente prière. Les pauvres enfants avaient fait et au delà tout ce qu'il était humainement possible de faire pour échapper à la mort, et maintenant qu'ils se sentaient à bout de forces, qu'ils ne pouvaient plus rien par eux-mêmes, ils confiaient à Dieu, à Dieu tout seul, et sans se décourager encore, le soin de les protéger. Je dis qu'ils se confiaient uniquement à Dieu, et pourtant je n'étonnerai personne en ajoutant qu'ils imploraient le secours d'en haut par l'intercession d'une Mère. Qui de nous, surtout à l'âge de nos petits Ouessantins, à l'âge où le nom de notre mère terrestre se mêle à tous nos chagrins et vient le premier sur nos lèvres à l'heure du danger, qui de nous, dans la prière, ne s'est adressé d'abord à Marie, à celle que notre cœur ne se représente jamais mieux qu'avec son divin Fils dans ses bras ? Louis, Marc et Jean-Baptiste lui promirent de faire célébrer une messe d'actions de grâces à son autel, si la Providence les ramenait dans leur île chérie, où la Reine du ciel est invoquée aujourd'hui sous le doux nom de Notre-Dame d'Espérance. La voix leur manquait. Le

corps brisé, anéanti, ils se couchèrent l'un près de l'autre, et attendirent, plongés dans un lourd sommeil, ou la délivrance ou le naufrage.

III

Et les deux familles, que devenaient-elles, tandis que les malheureux enfants erraient à travers ces courants et ces écueils, objets d'épouvante pour les plus hardis navigateurs ? Le dimanche, la nuit étant venue, et les parents ne voyant point paraître ceux qu'ils attendaient, on commença des recherches chez les voisins ; puis, aidés de quelques indications, on arriva sur la grève, où la disparition d'un bateau fut reconnue, ce qui ne pouvait manquer d'exciter une vive terreur. Le Noret, Pennec et deux ou trois de leurs compagnons se jetèrent dans une embarcation et se rendirent à l'île Keller, qu'ils parcoururent avec anxiété, appelant cent fois et cent fois encore les imprudents voyageurs. Personne ne répondit ; et, comme la mer grossissait toujours, que les vagues amoncelées s'avançaient en mugissant sur les galets et battaient, furieuses, les flancs creusés des falaises, les deux chefs de famille revinrent à leurs foyers, le cœur rempli des plus sinistres prévisions. Je demande à toutes les mères, si fa-

cilement inquiètes dans leur amour, si agitées souvent pour des périls imaginaires lorsqu'il s'agit d'un fils, je leur demande si le supplice des deux femmes qui virent rentrer leurs maris seuls et désolés ne leur paraît pas plus horrible que la situation même de nos petits marins. Au milieu des bruits confus de la tempête, l'oreille cherchait à reconnaître un cri, un appel, et les portes des deux chaumières s'ouvraient à chaque instant, et toujours en vain. Oh ! je crois bien volontiers M. l'abbé Picart, le vénérable curé de l'île d'Ouessant, lorsqu'il m'écrivit que cette nuit affreuse ne fut que larmes et sanglots. Le lendemain matin, les deux mères étaient au pied des autels, tandis que leurs époux parcouraient tous les points du rivage, interrogeaient l'Océan, et cherchaient à distinguer dans le brouillard qui couvrait la mer, sinon les enfants eux-mêmes, du moins un débris de leur barque.

La nuit vint encore une fois, nuit moins tourmentée par le gros temps, mais plus affligeante, s'il est possible, puisque l'ombre d'espoir qu'on pouvait garder la veille devait s'effacer et disparaître maintenant que l'absence se prolongeait. Le troisième jour et la troisième nuit se passèrent aussi tristement. Enfin, le mercredi matin, M. l'abbé Le Roux, aujourd'hui recteur de Saint-Renan, et alors curé de l'île, consentit, sur les instances réitérées des deux familles, à faire aux trois enfants les touchantes funérailles

en usage à Ouessant pour ceux qui périssent en mer.

Voici les détails qui m'ont été fournis sur cette cérémonie, à laquelle on a donné le nom de *Pro-ella*. Mais voyons d'abord les préliminaires, et laissons parler M. l'abbé Le Roux :

« Lorsqu'un marin de l'île meurt hors du pays, la nouvelle n'est jamais annoncée directement à sa famille; au moins elle ne l'est que le plus rarement possible. On l'adresse quelquefois au maire de la part de l'administration supérieure; mais ordinairement elle arrive par les marins qui ont été témoins de la mort de leur compatriote ou croient en avoir une connaissance certaine, et qui écrivent à leurs propres parents pour leur dire : Un tel est mort tel jour, dans tel endroit et de telle manière. Alors, soit le maire, soit les parents de ces marins viennent au presbytère avec la lettre qui fait connaître le malheur arrivé. Si le curé est fondé à croire que la nouvelle n'est que trop véritable, il fixe l'heure du *Pro-ella* pour le lendemain, sans que la famille du défunt en ait aucune connaissance. S'il y a doute, le curé refuse le service funèbre qu'on lui demande; je sais qu'il l'a fait au moins une fois, et avec raison; car il y avait eu erreur. Quand il consent à faire le *Pro-ella*, les personnes qui sont venues le trouver vont chercher un proche parent de la famille du défunt. Celui-ci garde le secret jusqu'au soir, et, lorsque la nuit approche et qu'il

croit que tous les membres de la famille sont à la maison, il va avec un compagnon, parent aussi, déposer sur la table une petite croix qu'il a déjà préparée. C'est la première annonce du malheur, et l'on devine ce qui se passe alors. Le procédé paraît dur et en quelque sorte cruel, mais il ne faut pas oublier que la population de l'île est pleine de foi, et qu'elle sait admirablement se résigner à toutes les épreuves. »

Dans la circonstance qui nous occupe, cette douloureuse visite d'une amitié forte et vraiment chrétienne n'avait du moins rien d'imprévu pour les deux familles. Le reste se passa suivant les usages du pays. On prit les deux croix de l'église dans la maison des deux frères Pennec et dans celle du jeune Le Noret, et l'on disposa tout comme si les cadavres de Marc, de Jean-Baptiste et de Louis eussent été présents. Les dépouilles des trois enfants étaient figurées par autant de petites croix de bois auxquelles on avait attaché de la bougie, et qui étaient placées sur des tables qu'on avait eu soin de recouvrir d'un drap blanc. Tout près était l'eau bénite avec une branche de buis ou de laurier pour servir de goupillon. Les parents, les amis, les voisins, se rendirent à la veillée funèbre, et passèrent la nuit en prière, pleurant et gémissant avec les familles en deuil. Le lendemain, à l'heure fixée par le curé, les enfants de chœur vinrent prendre les deux convois, qui se rendirent à l'église, où, durant la messe

et tout le service, les petites croix occupèrent la place où l'on aurait mis les cercueils. L'office terminé, les porteurs de ces croix, suivis de la foule entière, allèrent déposer dans un coffret, aux pieds d'une statue de saint Pol-Aurélien, patron de la paroisse, le triste et glorieux symbole de la douleur et aussi de l'espérance. « C'est une cérémonie unique, m'écrivit encore M. l'abbé Picart, et qui arrache des larmes à tous les yeux. »

Oui, le *Pro-ella* est une cérémonie unique, et dont la pensée, profondément religieuse, me paraît sublime. Vantez, si vous l'osez, nos délicatesses et nos défaillances devant cette nouvelle de mort confiée à l'éloquence muette de la croix, devant cette même croix destinée à représenter un père, un époux, un fils mort dans l'absence, et qu'on ne reverra plus qu'au ciel !

IV

Retournons vers la barque où nous avons laissé nos petits Ouessantins endormis. Combien dura leur sommeil ? Longtemps, sans doute, car, lorsqu'ils ouvrirent les yeux, le soleil brillait de tout son éclat. Tandis qu'ils reposaient, la mer s'était calmée peu à peu, et maintenant la vague adoucie caressait mollement le bateau que la veille

elle semblait vouloir briser. Les dormeurs se lèvent, regardent de tous côtés, et poussent à la fois un cri de surprise et d'admiration. La terre, le continent est là devant eux, à une distance très-rapprochée : voilà des champs, des maisons, des églises ; c'est Porspoder, Argenton, Landunvez peut-être ; c'est mieux encore, c'est la délivrance. Pourtant il faut gagner la côte, et nos jeunes marins ont beau redoubler de courage, exténués, mourant de faim et de soif, tremblant la fièvre, leur extrême faiblesse les trahit. Attention au gouvernail ! un effort ! un bon coup de rames !... O malheur ! la frêle embarcation s'engage dans un groupe de rochers, elle va se briser sur les écueils, et, après avoir échappé à tant de périls, les enfants l'ont compris, cette fois le naufrage est inévitable.

En ce moment suprême, un pilote de l'Aber-Benoît, un de ces cœurs chauds, héroïques, comme il en est tant d'ailleurs sous la veste du matelot breton, un de ces loups de mer que rien n'arrête lorsqu'il s'agit de risquer sa vie pour n'importe quel inconnu, se promenait sur la dune, suivant des yeux un navire qui s'éloignait. En ramenant son regard plus près de lui, il voit un bateau en péril, et vite il détache une embarcation, il se hâte, il vole au secours des naufragés. De vieux marins, qui connaissent ces passes dangereuses, ont dit que sans un miracle la petite barque eût été brisée vingt fois sur les rochers avant

l'arrivée du pilote. Eh bien ! s'il fallait un miracle, le bon Dieu le fit pour sauver de pieux et intrépides enfants. Le pilote réussit à les atteindre, il put les conduire au port, et il eut la joie de remplir jusqu'au bout envers eux sa généreuse mission en leur prodiguant tous les soins qui leur étaient nécessaires.

Il était environ midi quand les petits Ouessantins furent sauvés. Leur voyage au milieu des rochers, des courants, des fausses marées qui, les deux tiers de l'année, rendent l'île d'Ouessant presque inabordable, n'avait pas duré moins de quarante heures. Deux jours après, un navire qui faisait le commerce de la cendre avec l'île Molène, les conduisit dans cette dernière île, d'où un marin, qu'ils connaissaient, s'empressa de les ramener à Ouessant. Ils arrivèrent donc chez eux, le jeudi soir, et l'on se figure aisément la joie qui les accueillit. J'ignore si l'on tua le veau gras dans les deux familles ; mais l'une et l'autre pouvaient s'écrier, comme autrefois le père de l'enfant prodigue : « Mon fils était mort, et il est ressuscité ! »

Il est inutile de dire que la première pensée des enfants fut pour l'exécution de leur vœu. J'ai voulu savoir ce qu'ils étaient devenus depuis 1842, époque déjà loin de nous. Le petit Jean-Baptiste est mort à la mer dix ans après, et le *Pro-ella* a été fait pour lui une seconde fois. Marc et Louis vivent encore ; ils naviguent aussi. Le

dernier a conservé une telle impression de leur aventure, qu'il évite d'en parler, et se trouve peut-être moins fort aujourd'hui contre le souvenir qu'il ne l'était à l'âge de treize ans, dans la petite barque, en présence de la réalité.

V

J'ai commencé cette histoire avec le sentiment d'un fils qui, voyant les jours de sa mère mis en question, se tient près du lit de douleur et se rappelle amèrement les vertus de celle qu'il est menacé de perdre bientôt. Mon intention était de conclure en interrogeant les progrès du luxe, l'adoration de la matière, l'abaissement des âmes, sur ce qu'ils nous réservaient en échange de nos vieilles mœurs. A mesure que j'avais dans mon récit, j'ai senti naître en moi d'autres idées, des idées moins décourageantes et plus utiles. Au lieu de s'abandonner à des plaintes stériles et de se laisser abattre par de lugubres prévisions, les Bretons, restés fidèles aux traditions de leurs pères, ne pourraient-ils imiter les petits Ouessantins en se mettant hardiment à la manœuvre avec l'aide du ciel ? Une de nos grandes misères, c'est l'absence de toute énergie dans beaucoup de cœurs honnêtes et dévoués au bien. Cela vient

d'un manque de confiance suffisante dans la protection d'en haut. Une pauvre servante bretonne, Jeanne Jugan, l'une des fondatrices de l'ordre des Petites-Sœurs-des-Pauvres, disait un jour, dans une réunion où j'étais, un mot bien vrai et bien profond : « Il y a des gens, s'écriait-elle, qui ont toujours peur que le bon Dieu ne soit pas assez riche ! »

Cette femme avait raison : Dieu est assez riche et assez puissant pour nous secourir en toute occurrence ; seulement nous venons d'apprendre de nos jeunes marins qu'avant de s'en remettre uniquement à lui du soin de nous sauver, nous devons travailler courageusement sous ses yeux, et jusqu'à l'épuisement de nos forces. C'est la morale d'une maxime bien ancienne et bien connue : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » A l'œuvre donc, et plutôt des exemples que des paroles ! Il est facile de jeter l'anathème aux vices d'une époque, de crier : La Bretagne s'en va ! il l'est moins d'échapper soi-même à l'entraînement général, et de montrer, par la dignité et la simplicité de sa vie, le mépris qu'on fait des vaines grandeurs et des faux plaisirs. L'unique remède à la folle passion du luxe, du bien-être à tout prix, c'est l'exemple de la modération, et mieux encore, d'une pauvreté volontaire chez ceux qui sont placés au-dessus de nous, soit par la naissance, soit par la fortune, soit par les fonctions. Sous ce rapport, le curé de village et la dame du manoir

ont opéré des prodiges. Je ne sais si la prédiction attribuée au bienheureux Jagu n'est pas incomplète ; mais, suivant moi, le signe après lequel nous n'aurions plus rien à espérer que de Dieu seul, serait l'altération de ces deux types admirables dans leur diversité et leur ressemblance, la châtelaine bretonne et le prêtre de nos campagnes.



LE

MANOIR DE KERANGLAS.

LE MANOIR DE KERANGLAS.



I

EN DILIGENCE.

« Décidément, ces deux voyageuses sont bien étonnantes, se répétait pour la quatrième fois un jeune enseigne de vaisseau, fatigué de ses tentatives inutiles pour nouer une conversation un peu suivie avec ses deux compagnes de coupé, dans la diligence de Brest à Rennes. Nous avons déjà parcouru ensemble plus de trente lieues, et, malgré tous mes efforts, je n'ai obtenu, jusqu'à présent, qu'un gracieux salut, un sourire, un oui ou non bien laconique et trop significatif. Que disent nos vieux conteurs ? Qu'il y a cent moyens de faire parler une femme, et qu'il n'en existe aucun pour la faire taire ! Oh ! les méchants !

c'est le contraire qui est vrai, du moins pour celles-ci. C'est si ennuyeux pourtant de rester muet comme un poisson quand le cœur déborde de joie, et chante comme une alouette! Enfin, il faut bien prendre mon parti, et me résigner aussi au silence. J'enrage! Voyons, si j'essayais de dormir?»

Le jeune marin s'enfonça dans son coin et ferma les yeux pendant quelques minutes. Le sommeil ne vint point, et la figure de celui qui l'appelait à son aide prit une expression de mauvaise humeur si naïvement comique, que la plus âgée des deux dames ne put s'empêcher de le faire remarquer, par un signe des yeux, à la jeune fille assise auprès d'elle. Celle-ci, à son tour, ne put étouffer entièrement un frais éclat de rire, suivi d'une rougeur subite, quand le jeune homme avança la tête, et, lui-même, s'associa assez bruyamment à la gaieté qu'il venait d'exciter.

« Oh! pardon! dit-il en essayant de refouler avec son mouchoir le bon rire d'enfant qui s'épanouissait sur ses lèvres, et arrosait ses joues de joyeuses larmes; mille pardons, mesdames, je vois bien que vous vous moquez de moi, et, en vérité, je me suis montré si indiscret et si ridicule, que je mérite dix fois cette punition. Je n'ajouterai plus que quelques mots pour m'excuser; ensuite, je mettrai un sceau sur ma langue jusqu'à la fin du voyage. J'ai une vieille mère qui a fait pour moi de grands sacrifices; une vieille

mère que j'aime tendrement, et que j'embrasserai ce soir après une absence de trois ans, pendant laquelle j'ai failli mourir de la fièvre jaune. Il y a, perdu dans mes papiers, un testament où le pauvre Louis Morin, qui vous parle, a confié à tout hasard ses adieux à la meilleure femme qui soit au monde. Ce n'est pas une grande dame, cependant. Mon Dieu, non! ce n'est qu'une maîtresse d'école dans un village ignoré. Eh bien, tant mieux! continua l'excellent fils toujours riant et pleurant à la fois, plus riche et dans une position plus brillante, ma mère n'aurait pas eu de privations à s'imposer pour me donner de l'éducation, une carrière, et je lui devrais moins de reconnaissance. Voilà mon histoire, mesdames. Je suis si content, si heureux, que j'ai toutes les peines du monde à me tenir ici en repos. J'aurais dû faire la route à pied, quitte à retarder un peu mon arrivée à Saint-Gobrien. J'avais besoin de mouvement; il me fallait courir, chanter. »

Cette fois, les deux voyageuses écoutaient leur compagnon avec un intérêt visible.

« C'est à ma fille et à moi de vous demander pardon, répliqua l'une d'elles, d'une voix émue; vous parliez tout à l'heure de punition... Eh bien! vous auriez maintenant un moyen assuré de nous punir, ce serait de prendre notre mutisme, car votre désir de causer m'est venu depuis un moment. »

Louis Morin respira longuement comme un

homme délivré d'un grand poids. Le vœu de silence était au-dessus de ses forces.

« Causons, reprit la dame, et pour vous mettre tout à fait à l'aise, apprenez que Saint-Gobrien ne m'est pas inconnu, et que le nom de Gillette Morin, votre digne mère, me rappelle aussi plus d'un souvenir.

— En vérité ! s'écria le jeune marin avec explosion : voilà du bonheur ! Toutefois le bonheur est pour moi seul, car mes nouvelles du pays ne sont pas de fraîche date, et j'ai bien peur de ne vous apprendre rien de neuf.

— Essayons et commençons par le curé de la paroisse. J'espère que le bon abbé Michot joue encore un petit air de flûte, tous les dimanches, après vêpres.

— Hélas ! non ; et si la musique du bonhomme avait été plus mélodieuse, je vous répondrais que, depuis dix ans, il joue de la flûte en paradis. Malheureusement il jouait faux, et il est peu probable que les anges...

— Et M. Leroi, l'officier de santé ?

— Parti depuis quinze ans, et remplacé par le docteur Aubert, célèbre par un onguent pour les brûlures.

— Et M. Raby, le notaire ?

— Mort l'année dernière, après avoir légué à son fils les lunettes d'or qu'il tenait de ses ancêtres, en relation d'amitié avec les vieux seigneurs de Keranglas. »

L'étrangère soupira.

« Morts ou partis, dit-elle, voilà l'invariable réponse aux questions d'une personne de mon âge lorsqu'elle s'informe de ceux qu'elle a connus dans sa jeunesse. Cette surabondance de joie et d'espérance qui vous gonfle le cœur et demande à s'épancher, diffère d'une manière bien cruelle des impressions que j'éprouve au moment de revoir aussi Saint-Gobrien. Vous connaissez cette belle pensée de Schiller : « Le jeune homme s'embarque sur l'Océan avec mille vaisseaux ; le vieillard rentre dans le port sur une barque échappée au naufrage. »

— Chère maman, balbutia la jeune fille en pressant doucement la main de sa mère ; je n'ai pas encore dix-sept ans, et cependant, croyez-le, je ne m'embarque pas sur l'Océan avec mille vaisseaux.

— Le malheur produit souvent l'effet des années, répondit la mère. Mais écartons ces tristes pensées. Je voulais demander à monsieur ce qu'il pouvait savoir d'un manoir que j'ai visité autrefois. C'était une sombre maison derrière laquelle s'étendaient de longues avenues de chênes. Je me souviens aussi d'un étang couvert de plantes aquatiques dans les profondeurs d'un parc immense.

— Vous parlez du manoir de Keranglas ? Vous savez, sans doute, que, depuis la Révolution, cette riche propriété n'appartient plus à l'ancienne famille ?

— Oui, à l'époque où je l'ai vue pour la dernière fois, un partage avait eu lieu entre les héritiers du dernier survivant des acquéreurs. Le manoir et toutes ses dépendances étaient devenus la propriété de M. Georges Anicet.

— C'était l'année de ma naissance, dit le jeune homme. Maintenant M. Georges est un petit vieillard très-sec, très-jaune, très-râpé, n'ayant d'autres préoccupations en ce monde que d'entasser écu sur écu, et de parcourir les campagnes, deux chiens galeux sur les talons, et un mauvais fusil sur l'épaule. Pendant mon dernier séjour à Saint-Gobrien, le vieux rusé m'a joué un de ses tours. Figurez-vous, madame, un homme passionné pour la chasse, et qui ne veut pas tuer son gibier. Il braconne volontiers chez les voisins; mais, parmi ceux-ci, il ne laisse pénétrer dans son parc que les tireurs renommés pour leur maladresse. J'avais pu lui rendre un léger service, et, comme il multipliait les protestations de reconnaissance, je crus pouvoir solliciter l'autorisation de tirer quelques lièvres dans ses taillis. Impossible de se montrer plus gracieux que ce vieux renard. « Nous chasserons ensemble, mon jeune ami, venez demain, venez! » Je n'ai garde de manquer au rendez-vous, et nous partons! Un lièvre paraît : Pan! je le tue, et mon hôte murmure entre ses dents. Arrive un second lièvre; je l'ajuste : Pan! pan! je le tue encore; et, pour le coup, le vieillard éclate, et dit que

c'est bien assez de meurtres pour ce jour-là. La semaine suivante, à peine étais-je arrivé chez lui, dans l'intention de chasser, que je m'apercevais de la disparition de ma boîte à poudre. M. Georges venait de la dérober. Je devine la chose; je retourne en toute hâte à Saint-Gobrien, et j'y renouvelle ma provision. « Bravo! s'écrie le propriétaire du parc, vous avez de l'ardeur, de la persévérance, et cela mérite encouragement. Partons; je vous accompagne, et je chargerai moi-même votre fusil. » D'abord, sans défiance de ce qui allait arriver, je cède au désir du malin vieillard. Il charge, je tire, et je n'attrape rien. Je tire, je tire encore, et les lièvres n'ont pas le moindre mal. Je m'étonne, et mon compagnon étouffe de rire. Le fusil n'était chargé qu'à poudre. Je partis furieux.

— Ah! c'est par trop fort! dit la jeune fille dans un nouvel accès de gaieté, je n'aurais jamais imaginé qu'un chasseur employât autant de ruses pour sauver ses lièvres.

— Encore s'il n'avait tenu qu'à ses lièvres, reprit le marin. Mais il avait deux loups qu'il chassait toutes les semaines, et qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux; deux loups, son plus cher trésor, sa joie, sa consolation et la couronne de sa vieillesse. Il les poursuivait à grand bruit d'aboiements et de fanfares, bien résolu à ne les atteindre jamais. Si, par un coup du sort, il était assez malheureux pour tuer un de ces loups,

tenez pour certain qu'il ne lui survivrait pas.»

La jeune fille riait toujours; la mère écoutait très-sérieusement, et avec un certain air d'inquiétude.

« Et M. Anicet demeure seul dans ce vieux manoir? demanda cette dernière.

— J'ignore si depuis trois ans quelque changement n'est pas survenu à Keranglas. Autrefois, M. Anicet vivait seul avec trois ou quatre domestiques. De temps à autre seulement, son filleul, M. Robertin, venait passer une semaine ou deux sous son toit, et se prêter à sa manie de chasse pour rire. Celui-là se gardait bien de mécontenter son hôte en tuant seulement un moineau; il poursuivait un autre gibier, et, si l'on dit vrai, il a bien des chances de l'atteindre.

— Quel gibier? Je crains de ne pas vous comprendre.

— Je veux parler de la fortune de M. Georges. Le vieux chasseur a passé la soixantaine; il est garçon, et son unique sœur n'a pu s'entendre avec lui. La famille Anicet est connue pour ses divisions. Il y a là-dessus toutes sortes d'histoires.

— Lesquelles? J'en sais déjà quelque chose; mais je voudrais voir si mes souvenirs se rapportent à ce qu'on raconte aujourd'hui à Saint-Gobrien.

— Écoutez, alors. Deux frères, étrangers dans le pays, MM. Rigobert et Anatole Anicet, avaient acheté en commun le manoir et la terre de Ke-

ranglas. Tous les deux étaient veufs, le plus jeune avec un fils unique, l'aîné avec deux enfants, le propriétaire actuel du manoir et une petite fille. L'aîné, M. Rigobert, aimait les livres, la science; l'autre ne se trouvait heureux qu'en compagnie d'une meute, et courant les bois. Toujours renfermé dans son cabinet, le savant ne voyait son frère qu'à l'heure des repas, et, aussi, quelques moments le soir, avant de se livrer au sommeil. Au retour de la chasse, Anatole venait s'asseoir avec les trois enfants au foyer de la chambre qu'il occupait, et là, il attendait, pour monter à la bibliothèque ou le cabinet d'études où se tenait Rigobert, un signal que celui-ci lui donnait en frappant plusieurs fois sur une table avec sa tabatière. Le chasseur n'aurait osé gravir l'escalier avant cet appel, tant les méditations de la science lui inspiraient de respect.

— C'est cela! c'est bien cela! interrompit la dame inconnue en cachant son front dans ses mains.

— En dépit de cette vénération, poursuivit le jeune homme, il arriva qu'un jour, pour une cause assez futile, les deux frères s'adressèrent l'un à l'autre des reproches tellement violents, des accusations tellement graves, qu'un duel proposé par le plus jeune fut accepté par l'autre immédiatement. Les fumées du vin devaient être pour beaucoup dans une résolution aussi affreuse. Toujours est-il que les deux coupables se rendi-

rent au fond du parc, sur les bords d'un étang dont l'aspect désolé semble conserver ce souvenir, et que là, ils se battirent à l'épée, jusqu'au moment où Rigobert, atteint en pleine poitrine, tomba baigné dans son sang. Déchiré de remords et fou de douleur, Anatole prit son frère dans ses bras et le transporta au manoir. Le docteur accourut et visita la blessure qu'il déclara fort grave sans être mortelle. Anatole veillait le malade, qui était dans le délire de la fièvre, et ne le reconnaissait point. Une nuit, pourtant, Rigobert revint à lui, et, s'adressant à son frère d'une voix terrible : « Misérable, lui dit-il, comment as-tu l'audace de paraître devant moi après ton crime ? Va-t'en ! va-t'en ! et sois maudit ! — O mon ami, pitié ! miséricorde ! s'écria le malheureux en arrosant de ses larmes la main qui cherchait à l'écarter. — Non, point de pitié, point de pardon pour le fratricide ; va-t'en, encore une fois, et sois maudit pour l'éternité ! » Anatole épouvanté s'élança hors de la chambre et sortit précipitamment du manoir. Le lendemain, le surlendemain, on ne le revit pas. Après quelques jours de recherche, on retrouva son corps dans l'étang, où il avait fini sa vie par un suicide.

— Quelle effroyable histoire ! dit la jeune fille d'une voix étouffée.

— Elle est vraie, répondit la mère ; je sais de plus que les dernières années de celui des frères

qui survécut à l'autre furent remplies d'angoisses. Il se reprochait sa dureté, et, désespérant de la miséricorde divine pour lui-même, il se répétait souvent, comme une menace, et avec un accent plein de doute et de terreur, les paroles du *Pater* sur le pardon des offenses. »

Louis Morin continua :

« M. Rigobert mourut, et son fils, M. Georges, dans une pensée de réconciliation, voulut marier sa sœur au fils d'Anatole. Par malheur, ce dernier était laid, sans esprit, d'un caractère maussade, et l'héritière lui préféra je ne sais quel officier de cavalerie qu'elle épousa malgré M. Anicet. La jeune femme suivit son mari de garnison en garnison, et j'ignore ce qu'ils sont devenus. Mais ce que je tiens à vous faire remarquer avant de finir mon récit, c'est un nouvel exemple de l'inconséquence des hommes. M. Georges voulait sacrifier sa sœur à ce qui lui paraissait une réparation de haines fratricides, et le voilà, lui-même, dès que mademoiselle Anicet refuse de le satisfaire, possédé d'une colère vindicative, implacable. Demeuré seul dans la maison paternelle, il a rompu toute relation avec les deux époux. A la vérité, le mari était un homme assez peu digne de l'affection qu'il inspirait, un joueur, un prodigue... »

— Permettez, interrompit la dame avec beaucoup de vivacité ; à Saint-Gobrien, le capitaine Linois n'a pu être connu que par les imputations

de M. Georges, et vous n'ignorez pas combien ce dernier était indisposé contre lui. »

Le jeune marin arrêta sur la mère et la fille un regard interrogateur.

« Je comprends, dit-il, et je dois renouveler mes excuses à madame et à mademoiselle Linois, sur l'imprudence de mes paroles; d'autant plus que ces habits de deuil... Vous avez perdu votre mari, madame, et vous êtes la sœur de M. Georges Anicet!

— Le capitaine Linois est mort il y a près d'un an, répondit la veuve d'une voix altérée et en essuyant quelques larmes. L'intérêt de ma fille, la puissance des souvenirs, un devoir religieux, le mal du pays peut-être, me ramènent à Saint-Gobrien après vingt-cinq années d'une vie errante, et traversée par mille épreuves.

— M. Anicet est prévenu de votre retour?

— Il sait que je me propose de faire un voyage et de visiter en passant, seulement en passant, le manoir de Keranglas. Ma lettre, qu'il a reçue depuis six semaines, est restée sans réponse. J'ai failli perdre courage. Pourtant, mes devoirs de chrétienne, de mère, et l'entraînement des souvenirs d'enfance l'ont emporté. Quel accueil nous attend là-bas? Je frissonne rien que d'y penser, et vous n'en serez pas surpris, vous qui connaissez mon frère. »

Il y eut un moment de silence, après quoi le jeune homme, absorbé dans ses réflexions, reprit tout haut en se parlant à lui-même :

« Une pareille entrevue au manoir de Keranglas, et cela dans la première semaine d'octobre! Cette coïncidence est vraiment étrange! »

Madame Linois tressaillit.

« Vous me le rappelez, dit-elle, ce duel, ce suicide ont eu lieu dans la première semaine d'octobre, il y a un demi-siècle.

— Je ne faisais pas positivement allusion à ces événements sinistres, répliqua le marin, non sans quelque hésitation. Un mois après votre départ (c'était le vingt-quatrième anniversaire de ce malheureux duel), on entendit pour la première fois... Mais, non! vous ne le croiriez point, et si deux années de suite, à pareille date, je n'avais entendu moi-même...

— Qu'avez-vous entendu? De grâce, monsieur, expliquez-vous. » Et les deux femmes se penchèrent du côté de Louis Morin avec un air d'anxiété facile à comprendre.

« En vérité, je n'ose continuer; c'est une histoire si invraisemblable!

— Parlez! parlez!

— Après tout, Pline le Jeune, qui n'était pas un sot, cherchait à s'éclairer, auprès de son ami Sura, sur le degré de confiance qu'il fallait avoir dans les apparitions surnaturelles; et, dernièrement encore, je voyais, dans les Mémoires de Saint-Simon, des faits du même genre, racontés fort sérieusement, avec les détails les plus minutieux... Enfin, vous vous rappelez la chambre de

vosre oncle, située au-dessous du cabinet d'étude de vosre père. C'est là, dans cette chambre, un mois après vosre départ, et le 2 octobre, que vosre frère, occupé de l'examen de quelques papiers, entendit, vers neuf heures du soir, quelqu'un marcher à grands pas et très-lentement au-dessus de sa tête. Étonné, il appela Fanchine, la femme de charge, et lui demanda ce que faisaient là-haut les domestiques, la bibliothèque de M. Rigobert étant restée fermée depuis près d'un an. Fanchine répondit que tous les domestiques étaient réunis dans la cuisine, et qu'elle ne pouvait comprendre la question qu'on lui adressait. « Écoute, » dit le maître. Et tous les deux entendirent remuer un fauteuil, puis souffler le feu comme pour le ranimer, ce que, dit-on, vosre père faisait ordinairement avant d'appeler son frère par le signal convenu. Tout à coup : Toc, toc; le bruit de la tabatière frappant la table retentit très-distinctement. M. Georges pâlit, Fanchine multiplie les signes de croix, et tous les deux se regardent avec autant de surprise que de terreur. Le bruit recommence plus sec, plus rapide, tel que vous l'avez entendu, sans doute, dans vosre enfance, lorsque M. Rigobert s'impatientait de ce que vosre oncle Anatole ne lui répondait pas assez vite. « Il y a là quelque sottise mystification, s'écrie M. Anicet; prenez un flambeau, Fanchine, et montons ensemble. » La femme de charge aurait bien voulu

décliner l'honneur d'accompagner son maître dans une pareille expédition, mais il fallait obéir. On monte l'escalier, on arrive à la porte, et là, Fanchine se met à trembler si fort que son maître en a pitié, lui arrache le flambeau des mains et pénètre seul dans la chambre. Presque folle de peur, la pauvre fille prête l'oreille, croit reconnaître la voix de M. Rigobert, et les paroles qu'il répétait si fréquemment sur le pardon des injures. Immédiatement, vosre frère revient sur ses pas, les yeux effarés, le front ruisselant de sueur, et, sans rien confier à la gouvernante de ce qu'il avait vu, il l'entraîne dans l'escalier en lui faisant promettre de ne parler à personne de ce mystérieux événement.

— Et cependant elle en a parlé?

— A ma mère dès le lendemain. Du reste, les années suivantes, deux autres domestiques de la maison ont entendu les mêmes bruits, qui recommencent régulièrement la première semaine d'octobre, entre les jours anniversaires du duel et du suicide.

— J'ai souvent nié la possibilité de pareilles histoires, dit madame Linois avec une expression mêlée de doute et d'inquiétude.

— Et j'ai fait comme vous, reprit l'officier de marine; je l'ai fait au grand mécontentement de Fanchine, qui, il y a aujourd'hui cinq ans, peu de jours après la mort de vosre cousin, le fils d'Anatole, profita de l'absence de M. Georges pour

me convaincre de la réalité de l'apparition. La bonne femme me conduisit donc, vers neuf heures du soir, dans la chambre basse, d'où j'entendis, en effet, marcher d'un pas pesant dans le cabinet de votre père. Le bruit de la tabatière frappant la table se renouvela aussi plus de vingt fois.

— C'est inouï, s'écrièrent en même temps la mère et la fille.

— L'année suivante, craignant d'avoir été abusé par mon imagination, je voulus tenter une deuxième épreuve. Le résultat fut le même : un pas lourd, mesuré, et l'éternel toc-toc. »

Laissons maintenant la conversation de nos voyageurs. Un thème aussi fécond en commentaires devait les occuper longtemps, et nous avons mieux à faire que de répéter ici des suppositions oiseuses, d'inutiles détails qui n'apprendraient rien à personne. Stimulons plutôt le postillon qui, engourdi sur son siège élevé, paraît se soucier fort peu, depuis une heure, de l'impatience fébrile de la plupart des gens qu'il conduit. Allons, postillon, courage ! Un bon coup de fouet ! En avant ! On ne part que pour arriver.

« Eh ! jarni, vous voyez bien qu'on arrive, dit l'automédon en appelant l'attention des voyageurs sur un gros village situé au sommet d'une montagne que les chevaux commençaient à gravir. Dans quelques minutes, nous aurons laissé derrière nous Saint-Gobrien. Que diantre ! mes

pauvres bêtes sont en nage, et je ne puis pas les tuer pour vous faire plaisir. »

Vers six heures de l'après-midi, la diligence traversa Saint-Gobrien, après avoir laissé Louis Morin à l'entrée du bourg. La voiture roula encore quelques instants.

« Voici Keranglas ! Madame, vos malles, vos cartons ! »

L'homme transporta, au pas de course, jusqu'à la demeure de M. Anicet, les cartons, les malles, et, prompt comme l'éclair, rejoignit la diligence toujours en marche. Entourées de leurs bagages, madame Linois et sa fille se trouvèrent seules sur le vieux perron du manoir.

PREMIÈRE VISITE AU MANOIR.

On a peint bien des fois, et souvent d'une manière touchante, le retour dans la maison paternelle après de longs jours d'absence. On a dit ce qu'il y avait de tristesse à voir occuper par des étrangers le foyer de la famille disparue, et combien de nouveaux visages, de nouveaux intérêts, de nouvelles agitations changeaient cruellement l'antique demeure où nos premiers songes n'apparaissaient plus que mutilés et méconnaissables. Une pareille visite à des lieux chéris et profanés sera toujours douloureuse; mais n'est-il pas encore plus amer, lorsqu'un frère unique est demeuré tranquille possesseur de notre berceau, de n'y revenir qu'en tremblant; de ne pénétrer qu'avec crainte entre les murs témoins de nos jeux;

de redouter, enfin, de la part du premier ami de notre enfance, un accueil tellement rude qu'il serait impossible de la part d'un inconnu, d'un indifférent? — Madame Linois, sous l'empire de cette pensée navrante, demeurait immobile, appuyée au mur, et n'osant frapper à la porte du manoir, tandis que sa fille se pressait contre elle, toute pâle d'épouvante.

« Ma pauvre Lucie, murmura la mère, j'ai trop présumé de mes forces; s'il en était encore temps, je ne quitterais pas la diligence, et nous serions déjà loin.

— Plût au ciel! » répondit Lucie en jetant un regard terrifié sur la porte qui s'ouvrait lentement, bien qu'aucune des deux femmes n'eût encore soulevé le marteau.

Une petite vieille très-maigre, très-jaune, et dont la coiffe à larges bords et les vêtements noirs semblaient appartenir au costume d'une religieuse, se décida à montrer aux deux voyageuses l'ensemble de sa personne, après avoir risqué seulement une oreille, un œil et une main.

« M. Anicet est-il chez lui? » balbutia madame Linois d'un accent si peu intelligible, qu'il lui fallut répéter deux fois la question.

M. Anicet était absent : il ne devait rentrer au logis que dans la journée du lendemain.

La mère et la fille respirèrent plus à l'aise à cette nouvelle : elles auraient le temps de se préparer à cette entrevue.

« M. Georges est prévenu de notre visite, reprit madame Linois; et comme nous tenons beaucoup à le voir, nous attendrons son retour. Avez-vous quelqu'un pour reutrer ces malles? »

La vieille ne répondit pas. Elle promenait un regard indécis des deux voyageuses à leurs bagages, et paraissait dans une grande perplexité. Après une ou deux minutes de réflexion, elle appela pourtant un domestique.

« Herry, dit-elle en accompagnant ses ordres d'un long soupir; transportez ceci dans la chambre grise, et voyez si la cuisinière a quelque chose à diner pour deux personnes. Entrez, mesdames, continua la femme de charge d'un air assez peu engageant: je crains, en vous recevant pendant l'absence de monsieur, de m'attirer une réprimande sévère. Néanmoins, je ne puis agir différemment, et M. Robertin, lui-même, en conviendra.

— Qu'est-ce donc que M. Robertin? demanda timidement la jeune fille.

— Le filleul de monsieur. Il est malheureusement ici depuis trois jours.

— Malheureusement, dites-vous? Sauriez-vous qui nous sommes?

— Hélas! oui, la veuve et la fille du capitaine. Depuis vingt-cinq ans que nous nous sommes vues pour la dernière fois, je ne vous aurais pas reconnue, madame; mais j'ai su par M. Robertin votre projet de voyage, votre arrivée probable, bien que si peu désirée ici.

— Le ressentiment de mon frère est donc toujours aussi profond?

— M. Anicet a déclaré devant son filleul que vous ne passeriez pas une heure chez lui. Du reste, il ne vous attendait pas: il croyait vous décourager en ne faisant aucune réponse à votre lettre.

— Une mère ne se décourage pas facilement, répondit madame Linois, dont l'abattement semblait démentir les paroles. Tant que mon mari a vécu, j'ai dû renoncer à toute tentative de rapprochement avec mon frère. Maintenant, je suis veuve, et j'espère qu'une réconciliation sera moins difficile.

— Elle le serait peut-être, si les sombres prévisions de M. Georges ne s'étaient trop bien réalisées. Votre frère n'ignore rien: il sait que votre fortune est dissipée depuis longtemps; qu'il ne vous reste pour unique ressource qu'une faible pension de veuve, et cette position cruelle, qui devrait l'attendrir, l'irrite encore plus contre vous. Avec l'âge, il est devenu avare, thésauriseur, et cette passion est encore excitée chez lui par les flatteries et les manœuvres de son filleul. Celui-ci affecte non-seulement d'épargner la plus grande partie de son propre revenu, mais, en outre, de n'avoir rien plus à cœur que de faire régner aussi chez son parrain, qui lui donne ici tout pouvoir, la plus stricte économie. Il habite, à quinze lieues de Saint-Gobrien, dans un manoir

délabré, en ruine, où il vit je ne sais comment. Souvent il nous arrive par une pluie battante, crotté jusqu'aux épaules, et dans un état à faire peur. « Comme te voilà fait, dit M. Anicet. Pauvre garçon ! Est-ce que tu serais venu à pied, par hasard ? — Comment l'entendez-vous ? répond le filleul, je ne suis pas homme à dépenser de l'argent pour un cheval ou une place dans une diligence, quand je puis épargner ma bourse en fatiguant un peu mes jambes. » La vérité pourtant est qu'il vient à cheval ou en voiture jusqu'à une auberge isolée, à trois quarts de lieue d'ici, et que c'est là, sous les yeux de l'aubergiste, son confident, qu'il barbote un moment dans une mare de boue, pour se donner l'air d'avoir fait une longue course par les plus mauvais chemins. Je le tiens de Gilette Morin, l'institutrice, comme elle se nomme orgueilleusement, le titre de maîtresse d'école n'étant plus assez relevé pour la dame. Et notre cuisinière, si vous saviez comme ce Robertin l'espionne, la tourmente ! — Mais, cher parrain, cette femme vous ruinera ! Tout à l'heure, en passant devant la porte de la cuisine, j'ai remarqué un feu d'enfer. Ah ! je n'ai pu y tenir ; je suis entré et j'ai enlevé trois bûches, que j'ai éteintes et mises de côté.

— Et mon oncle est la dupe de ce misérable ! s'écria Lucie.

— Plus bas, mademoiselle ; il pourrait nous entendre, répliqua la gouvernante. Sans lui, j'au-

rais bon espoir pour la réconciliation que vous désirez, et que je désire avec vous ; lui présent, au contraire, rien d'heureux ne peut résulter de votre voyage.

— Et vous n'avez pas essayé de faire connaître à mon frère les ruses et les tromperies de cet imposteur ?

— Non, je ne l'ai pas essayé par la raison que l'hôtelier du Grand-Cerf a promis le secret, et que Nanon Robertin, la sœur de cet odieux filleul, une fois l'indiscrétion commise, a supplié dame Gilette de n'en parler à personne, le jeune homme étant bien capable de lui faire un mauvais parti. »

La mère et la fille étaient consternées. On servit le dîner : mais ni l'une ni l'autre ne fit honneur au repas. Elles se levèrent promptement de table, et, traversant un long corridor, bien connu de madame Linois, elles se rendirent dans le parc, entièrement nouveau pour l'une d'elles, et pour l'autre rempli de souvenirs. Les teintes d'automne jetaient çà et là leurs dorures sur les vastes rideaux de feuillage où des multitudes d'oiseaux gazouillaient aussi joyeusement que si les approches de l'hiver étaient sans menaces pour eux. Un vent frais, et si léger qu'il agitait à peine les branches des saules, effleurait les eaux, et les nuançait par instants d'ombres fugitives courant avec la vitesse de l'éclair à travers les guirlandes flottantes des nénufars. Le soleil d'automne, qui

semble caresser plus doucement la mousse des bois à mesure qu'il perd de sa chaleur; le soleil éclairait d'une suave lumière un grand nombre de petits nuages blancs, dispersés dans les plaines du ciel, et qu'on eût pris pour un immense troupeau de brebis, confié à la garde du bon pasteur de l'Évangile. Les deux femmes marchaient sur un tapis de feuilles séchées dont le bruissement monotone répondait merveilleusement à la mélancolie de leur entretien. Dans cette belle soirée, le soleil couchant, les eaux, les ombrages, le toit jauni du manoir, les tourelles où le lierre traçait de capricieux festons, prenaient une voix éloquente pour demander à la sœur de M. Anicet ce qu'elle rapportait à la maison paternelle de ses joies d'enfant, de ses rêves de bonheur inaltérable, de sa foi dans les promesses de l'amitié et dans les illusions de l'amour. Effrayée du présent, madame Linois se réfugiait dans le passé; et, s'arrêtant tour à tour devant un bouquet d'arbres, un banc de pierre, une fontaine, elle racontait à Lucie les félicités de ce temps où son frère l'accompagnait dans toutes ses promenades, car il en était de Georges comme d'Anatole et de Rigobert; extrêmes en tout, les membres de cette famille ne savaient qu'aimer ardemment ou bien haïr. Georges n'avait pu comprendre qu'une affection passionnée comme la sienne ne méritât point une soumission entière, et pût être sacrifiée aux dehors séduisants d'un homme qui, après tout,

n'avait été qu'un brillant égoïste, un dissipateur. Il avait trop attendu de la tendresse de sa sœur, et, par une réaction soudaine, la colère, l'inimitié avaient succédé à la confiance.

La nuit approchait, les grandes ombres des chênes s'étendaient à perte de vue dans les clairières, et les deux voyageuses revinrent au manoir. Lucie entrevit à une fenêtre du rez-de-chaussée une barbe de chèvre, deux yeux louches et un gros nez rouge aplati contre la vitre. Elle apprit bientôt par Fanchine qu'elle avait eu l'insigne honneur d'admirer les traits de l'aimable M. Robertin.

« Il vient de me faire une scène affreuse, dit la femme de charge dont le front ridé paraissait encore plus soucieux qu'auparavant. Il prétend que M. Anicet vous fera chasser honteusement à son retour, et que je puis, dès à présent, me disposer à vous suivre. Le méchant connaît son influence sur l'esprit de monsieur, et j'ai bien peur, en effet, de payer cher l'hospitalité que j'ai cru ne pouvoir vous refuser pour une nuit. — Dites-leur bien, s'est-il écrié, dites-leur qu'une pareille démarche tient de la folie, et que ce qu'elles ont de mieux à faire, c'est de s'éloigner au plus vite sans chercher à voir M. Anicet. A ce prix, je consens à m'interposer entre le frère et la sœur; et, qui sait? j'obtiens peut-être, de mon excellent parrain, une petite pension pour sa nièce. Quant à vous, sœur Fanchine (car, vous le savez, ils me donnent tous ici le nom de sœur, malgré mon

indignité); quant à vous, je vous défends de donner à ces dames une autre chambre que celle de l'oncle Anatole. Elles veulent passer la nuit à Keranglas en dépit du maître. Soit ! elles sauront demain si l'on dort mieux ici que dans l'hôtellerie du village.

— Oh ! chère maman, dit Lucie, partons vite ; ne restons pas un instant de plus dans cet affreux Keranglas !

— Nous irons, demain matin, attendre l'arrivée de ton oncle à l'hôtellerie de Saint-Gobrien, répliqua doucement madame Linois. Ce soir, c'est impossible. D'ailleurs, l'idée de passer une nuit dans la chambre autrefois habitée par mon oncle, au-dessous de la bibliothèque de mon père, me sourit au lieu de m'effrayer. Ce qu'on raconte d'incroyable sur des visions, des bruits singuliers, ne peut me causer aucune inquiétude, à moi, qui chérissais les deux frères, et qu'ils aimaient eux-mêmes tendrement. Je l'avoue, je suis curieuse d'apprendre, par ma propre expérience, s'il y a quelque chose de réel dans ces étranges récits sur notre famille. »

Sœur Fanchine releva fièrement la tête, qu'elle tenait ordinairement inclinée. Les revenants sont devenus rares, quoi qu'on en dise, et ne joue pas qui veut un rôle dans une histoire merveilleuse. La vieille fille sentait donc l'importance que lui donnait le toc toc de la tabatière qu'elle avait entendu nombre de fois.

« Tout est vrai ! dit-elle en prenant une attitude imposante comme il convient à un oracle, fût-il en cornette. Vous entendrez vous-même M. Rigobert, je vous en réponds.

— Mais pourquoi ce signal, ma bonne Fanchine ? Dieu permettrait-il à ceux qui ne sont plus de ce monde de se mettre en communication avec nous sans motif sérieux ? A quoi bon cet appel tant de fois répété, du moment que mon pauvre oncle ne saurait l'entendre ?

— Je me suis adressé d'abord la même question, répondit la gouvernante ; puis, j'ai compris qu'il y avait là un conseil pour M. Georges qui, lui, du moins peut encore se réconcilier avec sa sœur. Vous ignorez peut-être tout le mal qu'ont fait ici ces funestes divisions. Autrefois, vous vous le rappelez, votre frère nous lisait toujours les prières du soir, et personne n'était plus régulier que lui dans tous les exercices religieux de la paroisse. Depuis votre départ, il nous laisse prier tout seuls, parce qu'il ne veut pas se condamner lui-même devant nous en récitant certaines paroles du *Pater*. Par des raisons analogues, voilà vingt-cinq ans qu'il n'a mis le pied dans l'église de Saint-Gobrien. Étonnez-vous, après cela, que son cœur se soit endurci, qu'il ne s'attache plus qu'aux biens de la terre ! Ce flambeau à la main, je veux bien vous promener par toute la maison, et nous le ferons sans danger ; mais éteignons tout à coup la lumière, soit au grenier, soit

à la cave, et gare les chutes ! gare les meurtrissures !

— Si je pouvais rallumer, pour lui, le divin flambeau ? » se dit à elle-même madame Linois, tandis que la femme de charge marchait en avant, et conduisait la mère et la fille dans la chambre où elles devaient passer la nuit.

« Du reste, reprit la gouvernante au moment de se retirer, vous n'avez rien à craindre ici ; le fantôme n'a jamais quitté la bibliothèque. »

Un peu calmée par cette assurance, Lucie prit un fauteuil qu'elle rapprocha le plus possible de celui de sa mère, et toutes les deux s'entretenaient de leurs appréhensions et de leurs projets pour le lendemain. Il fut convenu qu'elles retourneraient de grand matin à Saint-Gobrien, et que, plus tard, lorsqu'elles se présenteraient devant M. Anicet, il ne serait pas question de cette première visite à Keranglas, pendant son absence.

Entre neuf et dix heures, un oiseau de nuit voltigea contre les fenêtres de la chambre de l'oncle Georges, et poussa deux ou trois gémissements. Les deux voyageuses avaient cessé de parler.

« Si j'essayais de chanter, maman ? dit Lucie : j'ai peur du silence.

— Chante, » répondit la mère.

Au même instant, le plancher de la chambre supérieure résonna sous un pas très-lent, très-mesuré, qui semblait aller alternativement de

droite à gauche et de gauche à droite. Non-seulement Lucie ne chanta point, mais, pour un royaume, elle n'aurait pu prononcer dix paroles de suite, en ce moment. Là-haut, quelqu'un ramena le feu, remua les fauteuils comme on l'avait raconté, et bientôt : Toc... toc-toc, la tabatière remplit son office.

« C'était exactement ainsi qu'il frappait, se dit madame Linois, au comble de l'étonnement. Cependant, il peut y avoir quelque piège : ce Robertin ? Qui sait ? Chère enfant, laisse-moi prendre ce flambeau ; s'il s'agit réellement d'une âme en peine, je ne puis craindre l'âme de mon père.

— Maman, n'y allez pas !... maman, ne me laissez pas seule ici, sans lumière !... Maman, chère maman !

— Viens avec moi, alors, viens. »

Il fallut bien des raisonnements et bien des caresses pour décider la jeune fille. Elle céda pourtant à la volonté de sa mère ; et toutes les deux montèrent l'escalier, madame Linois d'un pas ferme, Lucie en trébuchant à chaque marche.

La sœur de Georges essaya vainement d'ouvrir la porte du cabinet d'étude : cette porte était solidement fermée, et, à la poussière, aux toiles d'araignée qui obstruaient la serrure, on voyait que la clef n'y avait point paru depuis longtemps. Or, il n'y avait pas d'autre issue pour pénétrer dans cette pièce. Les deux femmes revinrent à leur chambre où rien ne s'entendait plus, sauf le

cri plaintif de la chouette, et le bruit de ses ailes heurtant dans la nuit contre les vitres.

« Lucie, dit madame Linois, j'ignore ce qu'il faut penser de ce que nous venons d'entendre; mais si le ciel veut nous disposer ainsi à l'oubli des injures, sachons profiter de la leçon, et pour le passé, et pour l'avenir. Une grande humiliation nous est peut-être réservée pour demain; il est fort possible que ton oncle nous repousse avec colère; eh bien! préparons-nous ensemble, ce soir, en récitant du fond de notre cœur l'oraison dominicale, à tout supporter avec patience et douceur. A genoux donc, ma fille, et que Dieu nous pardonne nos offenses comme nous pardonnerons toujours à ceux qui nous ont offensées ou qui pourraient nous offenser encore. »

La mère et la fille prièrent à haute voix, avec larmes, et toutes les deux éprouvèrent la vérité de ces belles paroles d'un écrivain célèbre :

« Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente? La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste. Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. »

III

DAME GILETTE ET SOEUR FANCHINE.

Il était sept heures du matin, et, tandis que les grives, très-nombreuses à Saint-Gobrien, se disputaient un déjeuner assez maigre dans les sorbiers où l'on découvrait encore, entre les feuilles, quelques grappes rouges, de tous les points du village, par tous les chemins, arrivaient, vers un centre commun, de petites troupes d'enfants, portant à la main ou sous le bras des livres et des cahiers. Le lieu de la réunion était une maison un peu écartée du bourg, et qui s'élevait isolée au milieu d'une cour entourée de tilleuls, et défendue par une forte palissade. On voyait çà et là, entre les arbres, des bancs rustiques, et dont l'élévation était mesurée à des jambes de dix ans à peine. Il y en avait de plus bas encore, car la grande ma-

porité de ceux qui allaient s'y asseoir devaient user au moins cinq ou six paires de souliers avant d'atteindre le bienheureux âge de dix ans, qui donnait une certaine importance dans l'école. Dame Gillette Morin était l'heureuse propriétaire de cette maison, de cette cour, et la souveraine d'un empire qui ne comptait pas moins de cent quatre-vingts sujets. Beaucoup plus instruite qu'on n'oserait l'espérer d'une maîtresse d'école de village; bonne, aimante, généreuse, d'une piété sincère, l'excellente femme jouissait, depuis un demi-siècle bientôt, de la confiance de toutes les familles et de l'affection reconnaissante de la plupart de ses écoliers. Délicate autant qu'elle était compatissante et charitable, on n'ignorait pas que beaucoup de ses élèves recevaient ses soins sans lui apporter aucune rétribution, mais jamais personne n'avait appris de sa bouche le nom de ses obligés. Elle avait donc à la fois de l'intelligence, de l'instruction, des sentiments élevés; elle eût été parfaite si la grande affluence de ses vertus, l'encombrement que faisaient dans son cœur le zèle, le désintéressement, la droiture, la bienfaisance, n'avaient pris toute la place, de façon que l'humilité n'avait pu trouver libre le moindre petit recoin. L'humilité! comment l'attendre du pouvoir absolu, si prompt à disposer les âmes les meilleures à l'omnipotence, aux abus de l'autorité? — Soyons justes; homme ou femme, on n'a pas impunément dans le trésor de ses fa-

veurs et de ses colères, ici des croix d'honneur, des médailles; là une fêrule, un bonnet d'âne et une langue de feu. — Assise sur un siège élevé comme sur un trône, ayant à sa droite les récompenses, à sa gauche les châtimens, dame Gillette apparaissait à son peuple entre l'espérance et la crainte. Admirablement secondée dans son penchant au contentement de soi-même par un triple menton qui l'obligeait à tenir la tête en arrière, elle contemplait ses sujets ordinairement soumis, et qu'elle faisait lire, écrire, réciter des fables, manœuvrer de toutes façons, au moyen des signes d'une longue baguette, qu'elle tenait comme un sceptre, l'élevant et l'abaissant d'un air majestueux. J'ai vu, il y a quelques années, la personne dont je parle, dominer du haut de son estrade une centaine de petits garçons et autant de petites filles, et je me suis dit en sortant de son école : « Je sais maintenant ce que c'est qu'un autocrate dans l'enivrement de sa puissance. »

Au moment où le coup de sept heures rappelait ainsi des quatre vents du ciel les écoliers de dame Gillette, celle-ci, debout près de la fenêtre de la salle d'étude, regardait sans voir, absorbée dans ses réflexions. La veille, sa joie avait été grande : son fils, son unique enfant, lui était revenu plus beau et plus aimant que jamais; mais, comme il était impossible de rencontrer une nature moins égoïste que celle de l'institutrice, le

plaisir n'avait pas été sans mélange après l'histoire de la rencontre du jeune homme avec madame et mademoiselle Linois. Comment le vindicatif M. Anicet avait-il reçu ces deux pauvres femmes ? car la courte absence du maître de Keranglas était ignorée à Saint-Gobrien. Quelle imprudence d'aller tout droit chez ce rancunier, chez cet avare, au lieu de se rappeler une ancienne amie ; de venir lui demander un diner, un lit, et surtout les conseils d'une sage expérience !

Indépendamment de tous les élèves formant la petite classe, l'école possédait une jeune fille de quatorze ans, maigre, étique, d'une roideur, d'une tournure étrange, avec des bras qu'elle laissait pendre collés à son corps dans toute leur longueur, ce qui lui donnait de loin l'apparence d'une quille gigantesque. Cette adolescente, d'une venue si rapide qu'elle dépassait de toute la tête la taille de l'institutrice, n'était autre que Nanon Robertin. Elle composait à elle seule ce que la dame de céans nommait la grande classe. Assise sur une chaise de paille, devant un pupitre de sapin, deux gradins au-dessous de la maîtresse d'école, deux gradins au-dessus des bancs où se tenaient, en deux troupes bien séparées, ici les petits garçons, là les petites filles, Nanon aidait la maîtresse et la remplaçait même quelquefois, lorsqu'une affaire importante obligeait Gilette à sortir. Dans la circonstance actuelle, la mère du

jeune marin brûlait de confier l'école à la surveillance de la grande classe pour voler au manoir, et elle l'eût fait sans doute, n'était une altercation un peu vive qu'elle avait eue, la dernière semaine, avec la femme de confiance du vieux garçon. Indiquons le sujet de la querelle entre ces bonnes âmes. Ce qui peint un caractère a toujours son utilité.

Les traits et les couleurs employés au portrait de la maîtresse d'école du village pourraient servir en partie à celui de la femme de charge du manoir. Il y avait pourtant une différence entre les deux voisines : sœur Fanchine était plus impatiente, plus irritable ; l'autre poussait beaucoup plus loin la manie de régenter et de donner à chacun sa petite leçon. Quant à l'humilité, il lui était arrivé la même aventure chez Fanchine que chez Gilette. Là aussi, les qualités surabondaient ; tout était plein ; impossible de se faufiler dans la presse, même en se faisant aussi mince qu'une toile d'araignée, qu'un fil de la Vierge. On est étonné vraiment, lorsqu'on y songe, du mauvais accueil que rencontre l'humilité dans les âmes les plus généreusement hospitalières. Regardons autour de nous, en nous-mêmes, si nous avons la vue bonne ; c'est à qui lui fermera la porte au nez ; à qui la renverra au voisin. Les propriétaires et les concierges, assure-t-on, ont en horreur aujourd'hui les familles nombreuses. C'est mal ! mais cette répugnance peut seule expliquer les

avaries dont nous parlons. L'humilité a beau prendre sa voix la plus douce et dérober derrière un modeste voile sa fécondité, nous savons aussi qu'elle amène avec elle une nuée de petites vertus difficiles, incommodes, et nous la laissons coucher à la belle étoile.

Un jour de congé, sœur Fanchine vint prendre une tasse de café chez dame Gilette, et, tout en savourant le nectar, il arriva que les deux amies donnèrent à la conversation une tournure peu charitable. Une des petites vertus que l'humilité conduit à sa suite est l'indulgence pour les défauts du prochain. Or, ici, l'humilité manquait, et l'on ne pouvait compter sur l'indulgence. En effet, la femme de confiance fit d'abord une remarque critique sur le notaire.

« Homme d'argent, dit-elle; mari qui préfère à sa femme un sac d'écus.

— Vous avez bien raison, répliqua la maîtresse d'école; et elle cita une anecdote à l'appui.

— Et le médecin? continua Fanchine, il se vante d'avoir délivré un enfant d'un crapaud que le pauvre petit avait avalé en dormant au bord d'une mare...

— Ah! oui, dit l'institutrice en ricanant, on présenta une couleuvre devant la bouche du marmot, et, par un effet de fascination, le crapaud vint à son tour se faire avaler par la couleuvre. C'est aussi par trop fort, et si le docteur n'était pas une tête fêlée...

— C'est vrai, ma chère. Et ici il y eut une nouvelle histoire sur la sottise du médecin.

— Parlons maintenant de M. le curé, poursuivit la perle du manoir : un ambitieux; du moins, j'en ai peur.

— Et moi j'en ai la certitude, répondit le diamant de Saint-Gobrien; et le curé de Penanprat, quel ton décidé! quelle assurance!

Nouvelles anecdotes sur les deux curés racontées tour à tour par les deux commères.

On continua sur ce ton, l'une enchérissant sur l'autre, et toutes les deux fort inquiètes sur l'avenir de Saint-Gobrien et de quelques villages d'alentour où se pavanaient dans leurs prétentions vaniteuses des hommes de si peu de valeur. Tout finit en ce monde, même les commérages des langues les mieux affilées, et les deux amies se séparèrent en parfaite intelligence.

Le soir arriva, et dame Gilette, en faisant la revue de sa journée, s'aperçut tout à coup qu'elle avait laissé médire en sa présence sans la moindre observation. Je dis *qu'elle avait laissé médire*, car il ne lui vint pas à la pensée qu'elle s'était montrée aussi peu charitable que sa voisine dans toutes ses paroles; qu'elle avait conté anecdote pour anecdote avec une verve, un plaisir, une délectation à rendre jalouse une portière. « Pauvre Fanchine, dit-elle, je lui dois une correction fraternelle. Je ne puis la laisser glisser sur une pente aussi dangereuse. L'imprudente! elle a

censuré M. le curé lui-même. Non ! je se serais pas son amie si je ne lui donnais là-dessus un avis charitable. Qu'elle prenne garde à la pente de la médisance, du dénigrement, de l'injustice ! qu'elle y prenne garde ! »

Le mot *pente* fut le dernier qu'elle prononça en posant la tête sur l'oreiller, et il n'est pas surprenant qu'en fermant les yeux, elle aperçut, dans un rêve, une pente très-rapide ; une pente couverte de glace, au pied de laquelle était une mare singulière, où les médisantes, changées en hideuses grenouilles, s'injuriaient les unes les autres par les coassements les moins harmonieux. Elle, la chrétienne modèle, se tenait ferme comme un roc, en équilibre sur un orteil, au sommet le plus élevé de la colline, et de là elle regardait avec compassion la pauvre Fanchine, lancée à toute vitesse sur la rampe de glace, où elle exécutait, sans patins, les plus périlleuses évolutions. La malheureuse, en dépit des avertissements solennels de l'institutrice, allait piquer une tête dans la mare, lorsque, dans un mouvement d'horreur, la dormeuse se réveilla.

« Ce rêve est prophétique, dit-elle ; sœur Fanchine aura ma visite demain ! »

En effet, le lendemain, après un coup d'œil donné à ses oies et à ses canards, dont les claquements dans l'eau lui rappelaient sa vision avec une vivacité terrible, son premier soin fut de prendre la route du manoir. A son pas décidé, à

la sévérité de son œil, on eût dit qu'une fêrule invisible marchait devant elle, franchissait d'un bond la porte en ogive de Keranglas, pénétrait dans une petite chambre à droite de cette porte, et là, marquant au front la gouvernante, s'arrêtait au-dessus de la tête de la coupable, prête à frapper au moment le plus opportun. Sœur Fanchine ne sut d'abord que penser de cette démarche si imprévue.

« Je vous dois une correction fraternelle, ma chère ; vous dites ceci et cela du notaire, du médecin, de M. le curé ! Veillez-y ! Vous êtes sur une pente bien dangereuse... une pente dont mon amitié... Enfin, ma chère, vous savez, la pente !

— Eh ! la pente, si pente il y a, paraît assez de votre goût ! s'écria Fanchine. Qu'ai-je avancé que vous n'avez dit vous-même ? Comment ? je vous paraissais trop mal disposée envers le prochain, au lieu de chercher à me calmer, vous avez raconté cent histoires malignes, vous avez jeté de l'huile sur le feu, et aujourd'hui, c'est mon examen de conscience qu'il vous plaît de faire à la place du vôtre ! C'est sur ma poitrine que vous faites *mea culpa*. Ah ! pour le coup, je vous y prends, ma commère, avec cette manie de faire expier à autrui vos propres faiblesses ! Si je suis sur la pente dont vous parlez, vous y êtes aussi avant que moi, et je vous engage très-fortement à garder pour vous un avis trop officieux, du

moment qu'en vous montrant si clairvoyante pour mes défauts, vous restez si aveugle pour les vôtres.

— Je m'en doutais, se dit à elle-même l'institutrice; la malheureuse ne veut rien entendre. Oh! l'orgueil! C'est fini, elle tombera dans la mare aux grenouilles! »

La dame aux corrections fraternelles était revenue chez elle découragée en ce qui touchait les périlleuses glissades de son amie, et bien persuadée qu'elle-même ne pouvait avoir failli comme cette audacieuse, cette impertinente avait eu l'impudence de le lui reprocher. Sœur Fanchine riait de l'aventure, et, comme elle n'avait pas pris l'offensive, elle s'imaginait, peut-être trop aisément, que le beau rôle était de son côté. Le fait est que toutes les deux auraient dû profiter de la leçon en s'appliquant à corriger leurs propres défauts avant de critiquer ou de régenter les autres.

Les deux voisines s'étaient quittées en se serrant la main! toutefois, elles ne s'étaient pas revues depuis, et dame Gillette, très-jalouse de sa dignité, ne voulait pas faire à son amie la première visite. Elle attendait la femme de charge, qui, jusqu'à présent, n'avait point paru à Saint-Gobrien. Ce fut donc une affaire d'amour-propre qui retint chez elle la maîtresse d'école le lendemain de l'arrivée de madame Linois au manoir de Keranglas.

Les enfants avaient envahi la salle d'étude et pris leurs places sur les bancs; la Grande Classe se montrait dans toute sa roideur derrière son pupitre; et l'institutrice, toujours pensive à la fenêtre, se consultait pour savoir s'il ne serait pas bien d'envoyer son fils au manoir. La question était délicate, car l'officier de marine et le vieux chasseur avaient gardé l'un de l'autre un souvenir peu agréable, et Louis Morin ne pouvait se rendre à Keranglas sans demander M. Anicet. Les choses auraient marché plus rondement entre les deux vieilles. Quel dommage que cette Fanchine!... Enfin, inutile de récriminer: il fallait se croiser les bras, et attendre les événements.

La bonne dame, ayant pris ce parti, se retirait de la fenêtre, et se disposait à commencer la leçon d'écriture, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre sur la route de Keranglas. La maîtresse d'école tressaillit, et reprit son poste d'observation. Bientôt, le visage ridé de la gouvernante se montra au détour d'une haie, et derrière, dans la même carriole, deux autres figures presque aussi mornes, en dépit de la fraîcheur de l'une d'elles. Gillette poussa une exclamation.

« Les voilà! les voilà! pauvres chères dames! »

Et, malgré sa rotondité, ses trois mentons, la gravité que lui imposait une haute position sociale, elle descendit deux à deux les marches de l'escalier, traversa la partie de la cour qui la sé-

paraît du chemin, et se trouva devant la porte au moment même où le cheval s'y arrêtait. Fanchine ne fit qu'un signe, un geste qui semblait dire : « Je compte sur votre bon cœur ! » Et aussitôt ce signe fut compris par madame Morin, qui prit dans ses mains dodues les mains desséchées de la femme de charge, et les serra avec effusion. S'il existait encore entre les deux amies un petit levain amer, cette pression soudaine, ce double remerciement devaient l'anéantir à tout jamais. Voulez-vous réconcilier deux âmes généreuses un moment froissées l'une par l'autre ? Donnez-leur une bonne action à faire en commun.

« Nous venions chez vous, dit sœur Fanchine.

— Et moi, dit Gillette, je regrettais, depuis hier au soir, que mon fils n'eût pas eu l'idée d'offrir ma maison à l'une de mes premières élèves. Ma douce Henriette, ma chère enfant, embrassez-moi donc ! Allons, encore une fois ! Et vous à présent, ma colombe, car nous allons faire connaissance. Mon Dieu ! que je suis contente de vous recevoir ! J'ai presque envie d'embrasser aussi Fanchine, tant je lui sais bon gré de vous avoir conduites ici !

— Qu'à cela ne tienne, » dit la gouvernante en appliquant une de ses joues creuses sur les deux joues très-rebondies de son antagoniste de la veille.

Madame Linois et sa fille ne pouvaient parler. Le contraste de ce chaleureux accueil avec la

réception promise à leur seconde visite au manoir leur causait une émotion à la fois douce et poignante. Toutes les deux fondaient en larmes.

On entra dans la maison.

« Nanon, dit la grande dignitaire en passant devant la porte de la salle d'étude, prenez ma baguette ; vous tiendrez ma place aujourd'hui. Je vous recommande surtout la récitation des fables. Veillez particulièrement à ce que Jean-Pierre perde la mauvaise habitude d'imiter le chant du coq chaque fois qu'il prononce le nom de cet oiseau ; et ne souffrez pas davantage que Jeanneton griffe ses deux voisines au moment où le poète raconte comment Grippeminaud mit d'accord la belette et le petit lapin. Ces enfants, continua Gillette tout en introduisant la mère et la fille dans une autre chambre, ces enfants ont pour la déclamation des dispositions extraordinaires. Quelques-uns d'entre eux y mettent une expression de vérité ! un entrain !... C'est à ne pas y croire ! »

IV

LES SOCQUES DE L'INSTITUTRICE.

Si des appréhensions très-naturelles relativement à M. Anicet n'étaient venues troubler les deux voyageuses, elles auraient passé une journée fort agréable sous le toit de Gillette Morin. Sauf quelques airs importants qui les accompagnaient parfois et de trop longues histoires sur les talents de ses élèves, les paroles de l'institutrice, dictées par un jugement sain et un bon cœur, avaient un grand charme pour celles qui les écoutaient. De son côté, Louis Morin se multipliait pour distraire la mère et la fille, et ce fut lui qui, dans un transport de zèle, ayant aperçu au bord d'une petite pièce d'eau, dans la cour, une oie grise plus dodue que ses compagnes, se

précipita sur la pauvre bête, lui tordit le cou, et l'apporta à la cuisinière, avec une recette toute particulière pour rendre très-tendre l'oiseau qu'on vient de tuer à l'instant. La servante poussa un cri d'horreur en reconnaissant la victime déposée si vaillamment sur ses fourneaux. L'oie grise était la favorite de sa maîtresse, l'idole de tous les écoliers, et voilà que, par un mouvement irréfléchi, on la sacrifiait préférablement à d'insignifiantes volatiles, dont la chair n'eût pas été moins succulente ! Ses doléances éveillèrent quelques remords dans le cœur du jeune marin. Cependant il n'en fit rien paraître, et se montra d'une sérénité et d'une gaieté inaltérables.

Dans le cours de cette journée, dame Gillette trouva moyen de constater que madame Linois n'avait rien négligé pour l'éducation de Lucie, et que celle-ci possédait une instruction solide et de nombreux talents. Satisfaite de cet examen, la vieille dame, dans la visite qu'elle fit avec la mère et la fille aux moindres recoins de sa maison, s'arrêta de préférence dans sa chambre à coucher, où se trouvait sa bibliothèque, une centaine de volumes hérissés de signets, ce qui témoignait qu'on les avait lus avec attention, et qu'on y revenait au besoin.

« Toute ma philosophie est là, dit l'institutrice en montrant ses livres, et celui qui aurait la curiosité de parcourir les passages marqués par des signets connaîtrait Gillette Morin, sa morale, ses

goûts, ses désirs; voyez plutôt. Je prends au hasard un de ces volumes :

« Des sentiments élevés, des affections vives, des goûts simples font un homme. »

C'est Bonald qui dit cela; consultons Charron :

« Qui est pauvre en désirs est riche en contentement. Au contraire, si nous lâchons la bride à l'appétit pour suivre l'abondance ou la délicatesse, nous serons en perpétuelle peine : les choses superflues nous deviendront nécessaires, notre esprit deviendra serf de notre corps, l'opinion nous emportera en précipice où il n'y aura fond ni rive. Par exemple, nous ferons nos souliers de velours, puis de drap d'or, enfin de broderies, de perles et diamants; nous bâtirons nos maisons de marbre, puis de jaspe et de porphyre. C'est pourquoi j'ai pris pour devise : — Paix et peu ! — Au fol, n'y a point d'assez, rien de certain, de content; il ressemble à la lune, qui demandait à sa mère un vêtement qui lui fût propre, mais il lui fut répondu qu'il ne se pouvait, car elle était tantôt grande, tantôt petite, et toujours changeant. »

Vous en avez peut-être assez? Point du tout? c'est fort bien ! Ouvrons alors Montesquieu :

« Plus il y a d'hommes ensemble, plus ils sont vains et sentent naître en eux l'envie de se signaler par de petites choses. S'ils sont en si grand nombre que la plupart soient inconnus les uns aux autres, l'envie de se distinguer re-

« double parce qu'il y a plus d'espérance de réussir. Le luxe donne cette espérance; chacun prend la marque de la condition qui précède la sienne. Mais, à force de vouloir se distinguer, tout devient égal, et on ne se distingue plus. Comme tout le monde veut se faire regarder, on ne remarque personne. »

Dame Gillette allait continuer sa revue des passages marqués dans ses livres, lorsqu'un coup léger frappé à la porte vint la rappeler à des pensées beaucoup moins hautes. C'était la Grande Classe, dans son unité mal nourrie et disgracieuse.

« Pardon, madame, mon frère est dans le petit salon... il voulait me parler, et je viens... Pardon, madame !

— Allez, Nanon; ces dames auront la bonté de m'accompagner un instant dans la salle d'étude. Revenez m'y rejoindre le plus promptement possible; mon enfant, point de paroles inutiles !

— Oh ! non, madame, j'aurai vite fini : Robertin ne cause jamais bien longtemps. Pardon, madame ! »

La jeune fille sortit après une révérence empressée, inouïe, et dont elle avait l'invention.

« Je me défie de cette entrevue, murmura la dame aux corrections fraternelles; j'aurais aimé tout autant laisser ignorer à ce Robertin que vous étiez chez moi, et non à l'hôtellerie du village, comme il le supposait. »

On se rendit à la salle d'étude, où déjà l'absence de Gillette et de son premier ministre se faisait sentir. Des chuchotements et des rires couraient sur les bancs. La gaieté, la dissipation se répandaient partout avec une rapidité électrique.

« Silence ! » cria Gillette, en donnant à sa voix toute l'étendue possible.

Le calme rétabli, la reine promena sur la foule qui l'entourait un regard sévère, et monta sur son trône, après avoir donné l'ordre d'apporter deux chaises pour madame et mademoiselle Linois.

Les deux voyageuses furent placées du côté des récompenses, au-dessous des médailles et des croix d'honneur.

« J'aurais aimé, leur fit observer tout bas l'institutrice, avoir une de vous à ma droite et l'autre à ma gauche... mais, vous comprenez, pour tout au monde, je ne voudrais pas voir la charmante tête de mademoiselle Lucie à quelques centimètres du bonnet d'âne. »

Tant de délicatesse devait toucher la jeune fille, aussi chercha-t-elle à prouver sa reconnaissance en prêtant la plus grande attention à la leçon qui commençait. Clignant les yeux et redressant le plus possible sa ronde petite personne, Gillette Morin entreprit une dissertation très-savante sur l'art de bien dire, particulièrement les vers, pour lesquels elle avait un secret penchant.

« Maintenant, ajouta-t-elle, en se tournant gracieusement vers madame Linois, l'exemple après le précepte. Vous allez entendre ces enfants réciter la plus belle fable de La Fontaine : *Les animaux malades de la peste.* »

La longue baguette s'agita et alla chercher dans un coin une cornette placée de travers sur une tête amplement garnie de cheveux roux.

« A vous, Jeanneton, et surtout de l'animation, de la verve dans le débit ! »

La maîtresse d'école de Saint-Gobrien avait imaginé une innovation qui mérite d'être connue et que je suis heureux de pouvoir signaler à l'attention de tous, voire même de M. le ministre de l'instruction publique, s'il daigne me lire ! Voici donc de quelle manière l'admirable récit du fabuliste fut interprété :

Jeanneton se leva, et, d'un air délibéré, le poing sur la hanche, en vraie commère, elle se mit à raconter toutes les calamités de la peste, jusqu'au moment où il est dit que le lion tint conseil. Là, elle s'arrêta tout court, et la baguette s'étant inclinée, depuis un instant, sur la chevelure ébouriffée d'un affreux gamin de sept ans, en veste brune, en culottes de futaine, celui-ci enfla sa voix naturellement enrouée, et, débutant par : *Mes chers amis*, fit de son mieux la confession du roi des animaux. La baguette, qui, tandis qu'il parlait, n'avait cessé de battre la mesure, avertit à temps un jeune blondin, paupières

baissées, bouche en cœur, qui, d'un accent mielleux, parla pour maître renard. Le discours achevé, Jeanneton reprit son caquet audacieux, et, commençant par : *Ainsi dit le renard*, conduisit la narration jusqu'à l'arrivée de l'âne. Ici, le muet appel de la baguette fit surgir un pauvre garçon dont l'air nigaud convenait admirablement au rôle qu'on lui donnait. Il se tut, et les cent quatre-vingts voix de l'école s'étant réunies dans la plus aigre, la plus perçante des clameurs pour crier : *Haro sur le baudet !* ce fut à peine si, le tympan brisé, madame Linois et sa fille purent suivre jusqu'au bout le récit de Jeanneton. Celle-ci ayant achevé sa tâche, la maîtresse d'école se leva gravement de son fauteuil, et, d'un ton sibyllin, prononça les deux vers de la morale, qu'elle avait toujours soin de se réserver.

« C'est charmant ! c'est on ne peut mieux inventé ! » s'écrièrent à la fois la sœur et la nièce de M. Georges.

Ces paroles étaient, du moins, d'une vérité parfaite en ce qui touchait au mérite de la fable ! Le reste peut donner matière à contestations. L'innovation est encore trop nouvelle pour n'être pas discutée.

La Grande Classe venait de rentrer, et, l'heure du dîner étant venue, les dames se mirent à table en compagnie du jeune enseigne de vaisseau. On causa, et M. Robertin, quoique absent, occupa

surtout chacune des personnes réunies autour de la table.

« C'est un fourbe et un méchant, déclara d'un ton sentencieux l'institutrice, de ceux-là dont il est dit dans l'Écriture : « Il y a une race dont les dents sont des glaives, dont les dents sont tranchantes, et qui broient et dévorent les pauvres de la terre. » Chez cet homme tout est mensonge, et l'hôtelier du *Grand-Cerf*, s'il le voulait, le prouverait bien, lui qui s'occupe du cheval de Robertin, tandis que celui-ci se vante à Keranglas de ne jamais voyager autrement qu'à pied, par économie. Voici comment cette particularité m'a été connue : je me plaignais un jour à Nanon de n'avoir rien reçu de son frère, depuis deux ans, pour mes leçons, dont elle a d'ailleurs très-bien profité. La jeune fille est vaniteuse :

« Assurément, dit-elle, si mon frère a contracté envers vous une petite dette et s'il l'a mise en oubli, ce n'est pas que l'argent lui manque pour la payer.

— Allons donc, répondis-je, piquée par cette ostentation hors de propos, si M. Robertin était un capitaliste, il arriverait un peu moins crotté à Keranglas.

— Eh bien ! pas du tout, madame, il a un cheval qui s'arrête assez près d'ici ; seulement Robertin n'en parle pas à M. Anicet pour ne pas lui faire de la peine. »

— L'instant d'après, Nanon regretta sa confi-

dence. Elle me fit promettre de n'en rien dire à personne. Pauvre enfant ! à quoi m'eût-il servi d'exciter contre elle par des bavardages le ressentiment de son frère ? J'ai été discrète, excepté peut-être avec Fanchine, mon fils, et vous deux, mesdames.

— L'hôtelier du *Grand-Cerf* n'est-il pas un ancien soldat ? » demanda l'héritier de dame Gilette.

Sur la réponse affirmative de celle-ci, le jeune homme devint pensif. Quelques moments plus tard il parla, pour le lendemain, d'une petite course qu'il voulait faire dans les environs, dans le but de visiter un ancien ami. Sa route le conduisait justement à la porte de l'hôtellerie du *Grand-Cerf*.

Les dames ne firent aucune attention à ce projet de promenade. Elles sortaient de table, lorsque le jeune marin, qui s'était absenté un moment, leur annonça qu'il venait de voir M. Anicet traverser le village et prendre la route du manoir.

« Chère amie, demanda l'institutrice, essayons-nous de le voir aujourd'hui, ou attendrons-nous à demain ? »

— Aujourd'hui ! aujourd'hui ! répondit madame Linois d'une voix tremblante. Tout me paraît préférable à l'incertitude.

— Eh bien ! nous allons nous mettre en route, reprit dame Gilette en fixant sur de gros nuages noirs assemblés à l'horizon un regard inquiet.

Sans me vanter, je jouis d'une certaine autorité dans le pays, et je vous donnerai là-bas, comme on dit, un bon coup d'épaule. »

Pleine de bonne volonté, et non moins confiante dans ses lumières et son importance, la vieille dame donna quelque soin à sa toilette et se munit de ses socques, le ciel se couvrant de plus en plus. Femme à précautions, elle n'eut garde d'oublier son parapluie rose, d'une dimension prodigieuse, et pour lequel elle avait donné des instructions toutes spéciales au fabricant. On assurait, à Saint-Gobrien, qu'un jour d'orage où la dame, dans une de ses excursions du jeudi, avait été surprise par une averse, ses élèves se pressant en foule autour d'elle, comme les poussins autour de la poule, l'énorme parapluie en avait abrité vingt-sept. Je l'avoue, le chiffre me semble un peu élevé, et je crois qu'il serait sage de faire la part de l'exagération.

Le ruban écarlate de son bonnet presque entièrement caché entre son deuxième et son troisième menton, rôdant ou plutôt roulant sur elle-même, la première illustration de Saint-Gobrien prit, avec ses deux compagnes, plus mortes que vives, le chemin du manoir de Keranglas. Elles franchirent ensemble la porte ogivale une heure environ après l'arrivée du maître. Celui-ci, d'après le dire de Fanchine, était de l'humeur la plus détestable ; il venait d'apprendre la mort du dernier de ses loups.

« N'importe, répliqua l'institutrice, allez, chère amie, allez annoncer à M. Georges que sa sœur et sa nièce sont ici et veulent l'embrasser. »

Peu charmée de la commission, mais désirant sincèrement voir son message bien accueilli, Fanchine se rendit à la chambre du vieux garçon et répéta, mot pour mot, les paroles de l'institutrice.

« Répondez à ma sœur et à ma nièce, répliqua M. Anicet, que je me soucie aussi peu de leur présence que de leurs embrassades. Si j'avais désiré les voir, la sotte lettre qu'elles m'ont écrite aurait provoqué, de ma part, une invitation. Cette invitation, je ne l'ai pas faite, et je déteste les gens qui veulent s'imposer.

— Mais, monsieur...

— Pas de mais ! Que ces dames s'en retournent comme elles sont venues ; je ne leur demande qu'une chose, c'est qu'elles partent au plus vite. »

Il était difficile de répondre d'une manière moins favorable aux avances des voyageuses. Dame Gillette bondit de sa chaise à ces cruelles paroles, et, se précipitant hors de la salle où elle attendait, avec madame et mademoiselle Linois, le résultat du message confié à la gouvernante, elle courut d'un trait jusqu'à la porte de la chambre occupée par M. Anicet. Sœur Fanchine, épouvanlée, lui cria de loin :

« Par grâce, ma chère, point de correction fraternelle. »

Mais dame remontrance ne l'écoutait pas, et le vieux chasseur la vit entrer chez lui avec autant de colère que d'étonnement. L'invisible férule donnait un éclat tout particulier aux yeux de l'institutrice, et, au frémissement de ses lèvres, au froncement de ses sourcils, on voyait clairement que l'avis charitable n'était pas loin. Peu habituée à précipiter ses pas, elle demeura quelques instants essoufflée, muette, s'efforçant seulement, en secouant la tête, en élevant la main, d'exprimer par des gestes les reproches les plus sanglants et les mieux mérités.

« Eh bien ! après ? demanda le vieux mécréant. Cherchez-vous à m'effrayer ? vous ne vous apercevez donc pas que vous êtes à mourir de rire ! »

Quel outrage !... Il fallait parler à tout prix ; aussi, faisant un effort sur elle-même, et cherchant à s'éclaircir la voix :

« Hem ! monsieur, hem ! hem ! Nous savons de reste... nous savons qu'un frère assez barbare, pour repousser... hem !... dans sa détresse, son unique sœur... ne peut... hem ! allons donc !... ne peut écouter humblement, comme il le devrait, les enseignements de la vérité et de la justice. Je vous dois pourtant... — Ici la voix devint plus étranglée que jamais. — Je vous dois pourtant une leçon, monsieur, et je vous la donnerai. Hem ! hem ! Prenez-y garde ! vous êtes sur une pente... hem !... une pente... »

Une quinte de toux effroyable interrompit, de la façon la plus insolite, le morceau d'éloquence que l'orateur avait préparé mentalement, tout en cheminant vers le manoir. La vie est pleine de ces entraves, et il est souvent arrivé que les destinées les plus hautes ont été sauvées ou perdues par des incidents aussi puérils en apparence que l'enrouement subit de la merveille de Saint-Gobrien. A vrai dire, le tact faisait complètement défaut au zèle de l'institutrice lorsqu'il s'agissait de réprimandes et de sermons, et il est probable que, dans la circonstance, une admonestation plus développée n'eût fait qu'aggraver le mal. Ce fut l'opinion de sœur Fanchine.

« Et croyez-le, disait-elle plus tard à madame Linois, je parle d'après ma propre expérience. »

La manie de régenter n'implique pas forcément la colère, l'emportement; aussi n'était-ce que par surprise, dans l'excès d'une humiliation profonde, occasionnée par cette toux maudite, qu'une irritation véritable avait pu s'emparer de l'esprit, ordinairement assez calme, de l'honnête maîtresse d'école. Elle trépigna, et, ôtant alternativement ses deux socques, elle les secoua vigoureusement en prononçant par saccades, au milieu de l'interminable accès de toux qui la rendait cramoisie, des mots décousus, parmi lesquels l'engagement bien formel de ne plus franchir à l'avenir le seuil de Keranglas, ce seuil inhospita-

lier sur lequel elle secouait la poussière de ses sandales.]

« Bon ! à votre aise ! répondit M. Anicet ; seulement, une maîtresse d'école est tenue, plus que tout autre, à donner aux choses leur nom véritable. Que diantre, vos sandales !... dites la poussière de vos socques ! »

C'était une bataille perdue. Quelques minutes après, les deux voyageuses et leur amie s'éloignaient tristement du manoir de Keranglas.

Il tombait une brume épaisse. Gillette, en revenant au logis, semblait n'être préoccupée que du soin de faire admirer à ses compagnes la brillante couleur de son parapluie, dont elle ne pouvait soutenir l'immense envergure qu'au prix de beaucoup de fatigue et de sueur. En réalité, pourtant, elle songeait à quelque chose de plus sérieux. Très-modeste dans ses désirs de bien-être, comme l'annonçait le choix des passages marqués dans ses livres, l'excellente femme possédait une petite aisance qui lui suffisait, et, se sentant vieillir, son unique souci portait sur la situation désolée de Saint-Gobrien, dans le cas où la Providence visible de ce canton disparaîtrait sans laisser après elle, dans le grand fauteuil de cuir, une autre femme de mérite pour la remplacer. Donc, ainsi disposée, Gillette caressait maintenant un projet dont l'idée s'était présentée à son esprit depuis qu'elle avait remarqué l'intelligence et le savoir de mademoiselle Linois. Il ne s'agissait de rien

moins que d'une abdication. Muette sur ce grave sujet, la digne institutrice consacra la soirée entière à mûrir ses plans. La nuit, elle rêva de Dioclétien à Salone, ou, mieux encore, de Charles-Quint au monastère de Saint-Just.

V

LE CAPITOLE ET LA ROCHE TARPÉIENNE.

Vers trois heures du matin, il n'était plus question ni de rêves ni de sommeil dans la chambre à coucher de Gilette. La dame ralluma sa lampe, se leva, et, coiffée d'un bonnet de nuit sans garniture, qui donnait à l'ensemble formé par ses joues pleines, son nez épaté, ses trois mentons, une ressemblance remarquable avec la figure de la lune, dans les almanachs à deux sous ; vêtue d'un jupon noir étriqué, d'une camisole en tricot, elle se mit à parcourir sa chambre dans l'attitude de la réflexion, comme il convenait à une femme occupée de préparer, pour une cérémonie imposante, un discours d'apparat. Une plume derrière chaque oreille, un crayon à la main, elle jetait, de temps en temps, des notes sur le pa-

pier, et s'arrêtait devant la glace pour étudier une pose à effet, un geste du bras, ou un air de tête. Pour un esprit vulgaire, ces études mimiques auraient été gâtées par le bonnet rond, le petit jupon noir et la camisole de laine ; mais l'institutrice était une forte nature, une intelligence robuste, au-dessus de ces critiques de détail, qui n'appartiennent qu'à la médiocrité. Non, non, la maîtresse d'école de Saint-Gobrien, tout entière à son discours, et dans le feu de l'inspiration, ne songeait qu'à madame et à mademoiselle Linois, qu'elle voulait subjuguier par son éloquence. Quel meilleur stimulant pour Lucie que de lui montrer, le jour même de son installation, tout ce qu'allaient perdre les élèves en la personne de Gilette Morin ?

Le jour parut, et la dame au bonnet rond, toujours absorbée par sa composition oratoire, continua d'écrire à la lueur de sa lampe. La laitière annonça sa présence à la porte par un formidable coup de marteau, mais Gilette ne l'entendit point. Bien plus, sept heures sonnèrent, les écoliers arrivèrent de tous les côtés, encombrèrent la cour, et celle dont la vigilance et la ponctualité n'avaient jamais fait défaut jusque-là se tint à l'écart, ne cherchant même pas à remplacer sa toilette nocturne par des vêtements plus convenables.

Ignorant encore les honneurs qui l'attendaient, Lucile s'entretenait avec sa mère du parti à prendre si, pendant le séjour d'une semaine

qu'elles avaient promis de faire à Saint-Gobrien, M. Anicet ne venait point à résipiscence. Comme l'avait dit sœur Fanchine, il ne leur restait pour moyen d'existence qu'une chétive pension de veuve ; aussi songeaient-elles sérieusement à s'employer de quelque manière pour subvenir honorablement à leurs besoins. L'idée la plus naturelle était de mettre à profit l'excellente éducation de la jeune fille, en cherchant une place de sous-maîtresse dans un pensionnat. Sous l'empire de cette idée, et comme pour se familiariser d'avance avec le bruit d'une grande réunion d'enfants, les deux voyageuses prêtèrent plus d'attention que la veille à cette multitude de petits garçons et de petites filles fourmillant sous les ombrages de la cour.

Il leur parut d'abord que tout ce monde enfantin était préoccupé d'un événement grave. On se formait en groupes, on se parlait à voix basse, d'un air consterné. L'attention semblait se fixer particulièrement sur une petite pièce d'eau entourée d'un treillage, et où nageaient, dans une mélancolie pleine de dignité, cinq à six oies et une douzaine de canards. Les écoliers venaient tour à tour examiner la pièce d'eau, et là ils échangeaient des paroles confidentielles dont le résultat était d'assombrir tous les visages. La Grande Classe allait de l'un à l'autre, comme la Discorde dans le camp d'Agramant, bien qu'aucun serpent ne sifflât dans sa chevelure, et qu'elle

portât sur la tête, au lieu de bandelettes sanglantes, un assez pauvre chapeau de paille garni de rubans fanés. Lucie, qui la suivait des yeux, crut s'apercevoir d'un geste malveillant à son adresse, et elle allait en faire la remarque à sa mère, lorsque dame Gillette entra dans l'appartement. Celle-ci les embrassa toutes les deux, et, après quelques circonlocutions, leur fit connaître son projet de retraite, la pensée qu'elle avait de résigner ses hautes fonctions en faveur de l'intéressante nièce de M. Georges.

« Du reste, ajouta-t-elle, bien que décidée à vous donner le premier rang dès aujourd'hui, je vous aiderai longtemps, je l'espère, de mes conseils, de mon expérience, dans votre tâche difficile, et qui exige un grand discernement. J'ai une phrase là-dessus dans le discours que j'ai préparé... que je me propose d'improviser : « Mes enfants, je vous donne une nouvelle mère sans vouloir enlever à votre vénération celle que vous aimez déjà, et qui vous suivra partout des yeux et du cœur. »

Cette offre était providentielle. Madame Linois le reconnaissait, et pourtant sa première impression fut plutôt pénible qu'agréable. Il est triste de montrer sa détresse au lieu même où l'on excite l'envie, et la sœur de M. Anicet se fût trouvée moins à plaindre dans une situation encore inférieure, à une plus grande distance de Keranglas. Toutefois, elle réprima ce mouvement, plus na-

turel que sage, et remercia son amie avec gratitude. La vieille institutrice ne soupçonna pas un instant qu'une femme de sens s'imaginât déchoir en acceptant pour sa fille les fonctions de maîtresse d'école dans un village.

« Ah ! ma bonne Lucie, s'écria-t-elle, ne regrettez plus d'avoir perdu votre fortune, d'avoir trouvé le cœur de votre oncle fermé pour vous, du moment que la Providence vous appelle à me succéder ! Riche, heureuse, peut-être votre vie se fût-elle écoulée dans la mollesse, et même, en supposant le contraire, en admettant que par un effort de raison vous eussiez triomphé de l'entraînement des plaisirs et des séductions du luxe, quel bien auriez-vous pu faire, comme femme du monde, comparable au bien que vous allez faire ici ? Votre cercle d'influence se fût arrêté à un mari, deux ou trois enfants, autant d'amis, quelques domestiques, quelques familles indigentes ; eh bien ! dites, qu'est-ce que ce petit nombre d'âmes auprès de la foule que vous entendez dans la cour, cette foule sans cesse renouvelée autour de moi depuis un demi-siècle, et à laquelle j'ai donné les premières notions de la religion et de la vertu ?... Combien de jeunes garçons, à qui des parents insoucians n'avaient rien appris, ne m'ont-ils pas avoué, dans leur âge mûr, quelquefois après bien des écarts, qu'ils avaient dû leur retour à Dieu au souvenir des prières qu'ils tenaient de moi, et que nous avions récitées en-

semble dans leur enfance! Quant aux jeunes filles, que j'ai pu suivre plus longtemps, j'ai presque toujours exercé sur elles une influence décisive et des plus bienfaisantes. Réjouissez-vous donc, ma chère, d'avoir été un moment abaissée pour monter aussitôt à une plus grande hauteur. Vous auriez été riche en écus, vous serez riche en œuvres utiles. Ce dernier avantage est le plus précieux de tous; il l'est tellement, que, lorsqu'il m'arrive de rêver au paradis, je ne puis me figurer l'institutrice qui a rempli dignement sa mission qu'assise à côté de nos plus illustres reines. »

A part ce dernier trait ambitieux, les considérations de dame Gilette sur les fonctions de la maîtresse d'école, comparées à la vie d'ailleurs méritoire de certaines femmes du monde, ne manquaient pas de vérité. Rien de plus honorable que la carrière de l'enseignement remplie avec désintéressement et conscience. Madame Linois sentait que sa vieille amie avait raison de voir une élévation réelle là où les fausses idées du monde ne lui avaient d'abord montré à elle-même qu'une chute regrettable. Dans la société, en effet, l'estime la plus haute ne va pas toujours à qui la mérite le mieux. « Si la fortune veut rendre un homme estimable, disait Joubert, elle lui donne des vertus; si elle veut le rendre estimé, elle lui donne des succès. »

Les enfants étaient réunis dans la salle d'étude. L'institutrice accorda quelques instants aux deux

dames pour achever leur toilette; puis, elle vint les prendre pour la cérémonie, qui, depuis la veille, l'avait constamment préoccupée. La cuisinière avait été envoyée chez M. le maire pour y emprunter deux fauteuils, placés maintenant à droite et à gauche du trône; les insignes d'honneur et les instruments d'ignominie avaient été déposés sur une petite table avec la longue baguette dont il a été question plus d'une fois. Nanon Robertin était à son poste. L'assemblée faisait silence.

« Mes chers enfants, dit la bonne Gilette, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés, après avoir aspiré bruyamment une prise de tabac; mes bien-aimés enfants, vous avez déjà deviné, à cet appareil, à ces solennels apprêts, qu'il allait se passer ici de grandes choses. Ces choses, que sont-elles, et en quoi consiste leur grandeur? Ce qu'elles sont? Rien de plus, rien de moins qu'une retraite honorable et un heureux avènement. Pourquoi elles sont grandes ces choses? Parce qu'il s'agit, entre une carrière qui s'achève et une carrière qui va s'ouvrir, du passé et de l'avenir de tout un pays! »

Il est inutile de faire remarquer qu'un début aussi pompeux n'était guère à la portée de l'auditoire qui s'agitait sur les bancs. Dame Gilette le savait; mais, tout en répétant : *Mes chers enfants*, elle s'adressait particulièrement à madame et à mademoiselle Linois.

Elle reprit d'un ton moins solennel, et en donnant à sa pose je ne sais quoi de doux et de mélancolique :

« Jetons un regard sur le passé. Mariée à seize ans, en 1802, à un invalide d'Aboukir, j'ai appris de cet homme de sens, qui avait quatre fois mon âge, à beaucoup observer et à beaucoup réfléchir. M. Morin était l'observation et la réflexion en personne, et je crois le voir encore errer dans la cour, en robe de chambre à ramages, en bonnet de soie noire, les lunettes sur le haut du front, indiquant ainsi à tous et à chacun qu'il tenait moins à aider les yeux du corps par des verres grossissants qu'à éclaircir la vue de l'esprit, de la pensée. Philosophe modeste, il avait obscurément végété dans l'armée sans jamais atteindre le grade de capitaine; et (faut-il le dire?), même ici, à Saint-Gobrien, il ne fut apprécié, comme marguillier de la paroisse, que dix ans après sa mort. Cette existence méconnue fut un enseignement pour moi, et lorsqu'à dix-huit ans, je tombai dans la désolation du veuvage, une seule idée me soutint, l'espoir d'établir, de faire triompher sur un coin du globe l'esprit de justice que mon pauvre mari n'avait pu rencontrer nulle part. Pour arriver à mon but, je n'avais qu'un seul moyen, la fondation et la direction d'une école. Enfants qui m'écoutez, et vous, hommes de vingt, de trente, de cinquante ans, mes anciens élèves, qui n'êtes plus ici, et par conséquent ne pouvez

m'entendre, répondez ! Dites, ai-je rempli courageusement la mission dont je me suis chargée ? Ai-je établi, au milieu de vous, autre chose que le règne de la justice ? »

L'institutrice était dominée par son émotion, à laquelle madame Linois voulut attribuer l'apostrophe aux anciens élèves, ceux-ci étant bien loin, et ne pouvant se rendre à la sommation qui leur était faite. Madame Linois avait tort. Les orateurs les plus illustres s'adressent beaucoup aux absents ; seulement, ils n'ont pas la bonne foi d'avouer tout haut que ceux-ci ne les écoutent pas, et sont dans l'impossibilité de les contredire.

La Grande Classe avait donné le signal des applaudissements. Toute l'école claquait des mains.

« Consolant témoignage, poursuivit l'éloquente petite femme en s'administrant une nouvelle prise de tabac. J'interroge ma conscience, en effet, et j'ai beau chercher, provoquer des contradictions, je ne puis me rappeler qu'un gouvernement modèle, où le mérite n'a jamais manqué de récompense, où la faveur n'a jamais protégé un ignorant. Vous avancerez en âge et en expérience, mes amis, et quand vous regarderez autour de vous dans la société, quand vous interrogerez l'histoire, vous verrez combien, en ce monde, de grands talents sont méconnus, persécutés ; combien de médiocrités, protégées par leur nullité même, sont titrées, rentées, mises

en relief! Ah! ce n'est pas dame Gillette qui eût jamais appliqué sur la tête de Galilée et de tant d'autres glorieuses victimes le hideux bonnet dont vous haïssez tous les longues oreilles! Ce n'est pas elle non plus, ce n'est pas elle qui eût jamais donné à tant de vils ixtrogants des décorations escamotées, des honneurs hydropiques, pour me servir ici de l'expression d'un poète anglais, dont je vous dirai le nom une autre fois! — Justice et vérité, voilà la devise de l'école de Saint-Gobrien, et peut-être un jour ces mots seront-ils gravés en lettres d'or sur une enseigne de couleur voyante, au-dessus de l'entrée de notre maison. Vérité! justice! je n'ai jamais fléchi sur ces deux points. — Monsieur, disais-je, il y a vingt ans, à la première autorité civile du pays, à M. le maire lui-même, qui me reprochait d'avoir humilié sa fille en lui infligeant la langue de feu, monsieur, envoyez-moi le garde champêtre avec son grand sabre, et donnez-lui des ordres pour m'égorger. Oui, si cela peut entrer dans vos plans, qu'il me tue, qu'il me hache, j'accepte tout, hormis de laisser aux grands de la terre une impunité qui tournerait au détriment des petits; hormis de transiger avec mes devoirs! »

Ici, l'orateur jeta un regard à la dérobée à madame et à mademoiselle Linois pour s'assurer de l'effet produit. L'une et l'autre écoutaient avec beaucoup d'attention.

« Voilà ce que j'ai été, ce que je suis encore

à l'heure où je parle, ce que je crains de ne plus être, du moins avec la même énergie, si je continuais encore longtemps des travaux au-dessus des forces de la vieillesse. Me retirer à propos, aviser à temps, sauvegarder à la fois ma dignité et vos intérêts, qui me sont si chers, tel a été mon rêve, mes chers enfants, depuis la foire de Saint-Thénénan, où, pour la quatrième fois, il m'a fallu changer les verres de mes lunettes. Ce rêve, il se réalise aujourd'hui de la façon la plus désirable. L'ange du Seigneur a pris une jeune fille par la main, et, la promenant en des chemins raboteux, il l'a conduite à ma porte, exprès pour moi et exprès pour vous. La voici! — ajouta la bonne vieille en prenant par la main la pauvre Lucie, confuse de cette exhibition, même devant une assemblée de marmots; — la voici! Saluez-la par vos applaudissements, tandis que je l'embrasse en votre nom comme au mien. »

Il y avait de nombreux mécontents dans la salle, comme on le verra plus tard, mais le plaisir de battre des mains est si agréable pour des enfants réduits à se tenir longtemps immobiles, qu'à part la Grande Classe et une vingtaine de conspirateurs, chacun obéit docilement et apporta son contingent consciencieux à la démonstration demandée par dame Gillette. Celle-ci, une fois l'accolade donnée, procéda à une nouvelle cérémonie. Elle fit asseoir, de force, Lucie dans le grand fauteuil, et là, elle lui remit solennelle-

ment, l'un après l'autre, tous les insignes du pouvoir, c'est-à-dire la baguette, les croix, les médailles, et aussi la fêrule, la langue de drap rouge, la coiffure inventée pour les ignorants. Ceci fut assaisonné d'excellents conseils, inutiles à rapporter, ces conseils ne faisant que répéter une morale déjà mise en action dans le récit. La jeune fille s'exclamait sur la trop grande bonté de sa protectrice et lui jurait, en dépit de toutes les résistances, qu'elle n'occuperait jamais dans l'école la première place, la direction revenant de droit à la fondatrice de cette belle institution. La pauvre Lucie n'avait pas besoin de tant insister; si les gens du caractère de dame Gillette peuvent s'illusionner un moment par une lassitude passagère, par l'entraînement d'un bon cœur ou le plaisir de jouer un beau rôle dans une scène un peu théâtrale, bien vite l'amour de la domination prend le dessus, et ces philosophes d'un instant n'ont pas de repos qu'ils n'aient retrouvé les chaînes brillantes dont ils voulaient eux-mêmes se dépouiller. Nous avons fait allusion dans cette histoire à deux abdications célèbres : Dioclétien, malgré de trompeuses paroles sur la beauté d'un chou comparé à l'éclat d'un empire, demandait vainement à ses occupations de jardinage la quiétude d'esprit, l'appétit et le sommeil. Charles-Quint ne fut ni plus sage ni plus heureux : caché dans les ombres du cloître, il pleurait les pompes de la cour en chantant matines.

Du moins, l'institutrice ne s'engageait pas à disparaître entièrement, et les dernières paroles de son long discours, au contraire, furent une promesse formelle de vivre et de mourir à Saint-Gobrien. Cette péroraison, qui fit éclater en sanglots Jean-Pierre et l'autre petit garçon si naturel dans le rôle de l'âne, renfermait la phrase sentimentale qu'on a lue plus haut : « Je vous donne une nouvelle mère, mes enfants, sans vouloir enlever à votre vénération celle que vous aimez déjà, et qui vous suivra partout des yeux et du cœur. »

La séance avait été longue, et la vieille dame était littéralement épuisée. Ses élèves eux-mêmes étaient à bout de forces; aussi, l'autorisation de se disperser dans la cour, pour y prendre une récréation d'une heure, sous la surveillance de la Grande Classe, fut-elle accueillie par la plus joyeuse exclamation. La voix de la pauvre vieille ne s'entendait plus : elle eut toutes les peines du monde à souffler ces quelques mots dans l'oreille de Lucie : « Mon enfant, vous avez eu aujourd'hui les honneurs du Capitole. »

Hélas ! la roche Tarpéienne n'était pas loin.

Lucie ne s'était pas trompée, le matin de ce même jour, sur l'expression du regard que lui avait lancé Nanon Robertin. Celle-ci, la veille, avait appris de son frère l'histoire de madame Linois, et, dès lors, elle s'était bien promis de rendre aussi peu agréable que possible aux deux

voyageuses, la maison d'école où elles étaient venues s'établir. La disparition de l'oie, très en faveur parmi les élèves, servit de prétexte aux premières insinuations malveillantes. Que venaient faire de bon, à Saint-Gobrien, ces deux femmes dont le premier dîner coûtait la vie au plus bel oiseau de la basse-cour? Deux pattes, couleur jaune-orange, recueillies avec une habileté machiavélique, avaient circulé de main en main dans les groupes de mécontents, et, devant ces débris trop reconnaissables, les cœurs s'étaient indignés. Un pareil forfait criait vengeance : il fallait de toute nécessité une démonstration dirigée contre les étrangères, car c'était ainsi que les désignait la Grande Classe avec un sifflement de mépris, moitié enroué, moitié nasillard. L'installation de la nouvelle institutrice arrivait mal au milieu de ces troubles; aussi, une fois dans la cour où elle était libre de pérorer, Nanon n'eut-elle rien de plus pressé que de pousser à une révolte immédiate les plus turbulents. Pour entraîner les timides et les pacifiques, en les rassurant d'avance sur le résultat de la sédition, l'astucieuse jeune fille leur parla de la tendresse qu'avait pour eux dame Gilette, et du plaisir que leur vieille amie ne pouvait manquer d'éprouver en voyant tous ses écoliers s'obstiner à ne vouloir d'autres leçons que les siennes. Enfin, dans cette circonstance, Nanon mit tout en œuvre pour réussir, s'adressant tour à tour aux

mauvaises passions et aux sentiments les plus honorables. Ses perfides manœuvres eurent un plein succès. Le tapage commença après que Jean-Pierre eut donné le signal de l'émeute, en criant dans un entonnoir :

« Nous n'en voulons pas de votre maîtresse d'école étrangère !... Qu'elle s'en aille bien loin ! nous n'en voulons pas ! »

Et cent cinquante voix d'enfants, montées sur le ton le plus criard, répétèrent en chœur : « Qu'elle s'en aille l'étrangère ! nous n'en voulons pas !... »

Une trentaine de petites filles se tenaient à l'écart, n'osant prendre part au tumulte. Toutes les autres, mêlées à la troupe entière des garçons, cédaient à cette contagion du bruit, du mouvement, si remarquable dans les agitations et les mutineries d'une grande foule.

Brisée de fatigue et tombant de sommeil, dame Gilette s'était retirée dans sa chambré où elle ronflait très-paisiblement. Malheureusement Lucie et sa mère ne dormaient pas, et toutes les deux, après avoir hésité d'abord à se rendre compte du vacarme qu'elles entendaient, avaient fini par comprendre que les révoltés n'en voulaient qu'à elles. Tout à coup, au milieu de trépignements, de cabrioles et de rires inextinguibles, une ronde s'organisa autour de la maison, enveloppant ses quatre côtés dans un cercle de petites têtes brunes, blondes, rousses, de toutes les couleurs.

Par un hasard bien singulier, car il est certain que pas un de ces marmots ne connaissait l'analogie qui pouvait exister entre la situation actuelle de dame Gilette et celle d'un empereur abandonnant la pourpre pour la culture d'un potager; par un singulier hasard, dis-je, la bande joyeuse se mit à entonner, tout d'une voix, une chanson absurde et bien connue de l'enfance, sur différentes manières, plus extravagantes les unes que les autres, de planter les choux. Après cette leçon de jardinage, les cris : « A bas l'étrangère ! » se firent entendre de nouveau. Mais la danse avait plu ; on était en veine de gaieté et de chansons ; et la ronde recommença encore plus animée et plus bruyante.

Cette scène, toute risible qu'elle était, avait néanmoins un côté pénible pour madame et mademoiselle Linois. Désirant la voir finir, elles ouvrirent la fenêtre et firent un signe aux enfants pour les inviter au silence.

« Vite, vite, une autre chanson ! » cria Nanon Robertin. Et aussitôt Jeanneton entonna, sans respect pour la grammaire, et peu soucieuse de savoir si elle n'allait pas compromettre à tout jamais l'honneur de l'école :

Entre Paris et Nantes,
Il y a z'un coq qui chante !

Et les cent cinquante conjurés répétèrent en chœur avec aussi peu de vergogne :

Il y a z'un coq qui chante
La nuit et le jour.

Deux armées auraient pu combattre sous la fenêtre de la vieille institutrice sans la réveiller, mais un pareil outrage à la langue française ne pouvait la laisser dormir plus longtemps. Indignée, hors d'elle-même, elle parut devant les factieux, dont la plupart, en l'apercevant, se tinrent immobiles et la bouche béante. Poussés par la Grande Classe, qui leur reprochait tout bas leur lâcheté, cinq ou six des plus hardis essayèrent de crier encore une fois : « Nous ne voulons pas de l'étrangère. » La tentative échoua ; un regard terrible coupa si bien la parole aux mutins, les déconcerta tellement, qu'on les vit se regarder les uns les autres d'un air penaud, rouges de honte et fondant en larmes. Jean-Pierre était au nombre de ces derniers. Nanon se précipita sur lui, et, d'une main furieuse, elle lui arracha son bonnet grec qu'elle lança par-dessus la palissade. L'enfant se mit à pleurer plus fort. En ce moment, M. Anicet traversait la route. Vlan ! la calotte lui tomba sur le coin de l'oreille, et vint ajouter à sa mine de blaireau un air tapageur, le plus drôle du monde.

Mais comment M. Anicet se trouvait-il là pour recevoir si à propos l'offrande que lui envoyait la Grande Classe ? Écoutez ! ceci est la fin de l'histoire.

VI

CONCLUSION.

Le vieux chasseur, à son retour à Keranglas, avait appris par Robertin que madame et mademoiselle Linois étaient à Saint-Gobrien, chez l'institutrice. Le filleul ajoutait que les deux voyageuses se vantaient déjà de le fléchir à la première entrevue. « Nous verrons cela ! s'était écrié M. Anicet dans un de ses plus beaux accès de colère ; et, pour commencer il n'y aura pas d'entrevue, quand bien même la mère et la fille resteraient deux ans, dans ce but, à quelques centaines de pas du manoir. »

Il prenait cet engagement, aussi peu chrétien que fraternel, au moment où la femme de charge vint lui annoncer que sa sœur et sa nièce arri-

vaient à l'instant, et demandaient à le voir. On sait de quelle manière ce message et la démarche de dame Gilette furent accueillis.

En réalité, cependant, le ressentiment du maître de Keranglas avait considérablement diminué depuis la mort de son beau-frère ; et s'il avait laissé sans réponse la lettre de la veuve, si, maintenant encore, il se refusait à toute pensée de réconciliation, l'amour-propre, le désir de montrer un caractère inébranlable avaient plus de part à ces procédés qu'une haine opiniâtre. Les fréquentes visites de Robertin au manoir entraient aussi pour beaucoup dans sa résolution de résister aux avances de madame Linois. Le filleul connaissait tous ses griefs, et il l'avait entendu jurer tant de fois que l'ingrate n'était plus rien pour lui ; que, se trainât-elle mourante à la porte de Keranglas, cette porte ne s'ouvrirait jamais pour l'accueillir ! On a peine à se figurer combien les hommes qui se disent les plus indépendants, agissent souvent contrairement à leurs désirs, s'imposent des sacrifices, acceptent enfin des chaînes véritables, en vue d'une seule personne, d'un confident, devant lequel on a pris un rôle sérieux, tout d'une pièce, les variations et les retours amoindris, à ce qu'il semble, notre valeur. Être soi en toute simplicité, en toute vérité, en toute liberté, n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine. Les uns sont la copie plus ou moins fidèle de ceux qui les entourent ; les autres jouent

de leur mieux, et quelquefois en enrageant, le personnage factice pour lequel ils ont posé.

M. Anicet voulut, du moins, jeter un regard à sa sœur au moment où celle-ci quittait avec sa fille le manoir inhospitalier. Il fut péniblement surpris du changement qu'un quart de siècle avait opéré sur ce visage, qu'il revoyait pâle, amaigri, après avoir admiré tant de fois, dans le passé, son éclat, son éblouissante fraîcheur. La présence de la jeune fille, dont les traits ressemblaient à ceux de sa mère, rendait le contraste plus frappant en donnant un corps à tous les souvenirs. Georges demeura longtemps à la même place, se laissant aller peu à peu, et sans se l'avouer, à l'attendrissement. Robertin se présenta pour faire sa partie de trictrac : le vieillard le pria d'attendre au lendemain, alléguant des occupations importantes pour la soirée.

Vers neuf heures, il vint demander à Fanchine la clef de sa bibliothèque, et se rendit tout pensif dans la chambre de l'oncle Anatole, où il n'entrait que bien rarement. La femme de charge avait mis tout en ordre dans cette pièce, mais elle n'avait pas remarqué un petit chapelet oublié sur un fauteuil ; un petit chapelet que son maître découvrit au moment où il prenait le fauteuil pour s'y asseoir. C'était un présent du frère à sa sœur, à l'époque où tous les deux croyaient ne se quitter jamais, et ne pouvoir être heureux éloignés l'un de l'autre. Plus surpris encore qu'il

n'était ému en retrouvant là cet objet, M. Anicet appela la gouvernante.

« Madame et mademoiselle Linois, dit-il, n'ont passé que quelques minutes à Keranglas, et elles ne sont pas entrées dans cette chambre. Expliquez-moi donc, Fanchine, comment ce chapelet, qui leur appartient, se trouve ici. »

Sœur Fanchine, les deux mains dans ses manches et les yeux baissés, ne se pressait pas de répondre.

Le vieillard renouvela sa question.

« Eh bien ! dit la gouvernante, qui, n'ayant pu éviter le péril, se décidait courageusement à le braver, votre sœur et votre nièce ont passé la nuit dernière au manoir : elles ont couché dans cette chambre. »

M. Anicet se mordit les lèvres : ses yeux lançaient des éclairs.

« J'ai cru qu'il n'appartenait pas à une pauvre servante, continua la femme de charge avec une feinte humilité, j'ai cru qu'il ne lui appartenait pas de s'initier dans des querelles de famille. Pour moi, madame Linois était votre sœur, et, à ce titre, je lui devais les plus grands égards. Il me semblait qu'en permettant à ces dames d'attendre ici votre retour, je remplissais aussi bien mes devoirs envers vous qu'envers elles. Est-ce à mon maître ou à moi de faire acte d'autorité dans la maison, surtout dans une circonstance aussi grave ? D'ailleurs, ce que j'ai fait hier ne

vous engageait à rien. Vous étiez libre, à votre arrivée, d'éloigner, sans les voir, madame et mademoiselle Linois.

— Et comment se fait-il qu'elles ne m'aient pas attendu ? car elles venaient bien de Saint-Gobrien, ce soir, en compagnie de ce vieux cerbère.

— Tout le monde ici n'agit pas comme moi, monsieur : les gens qui comptent les bûches à la cuisine n'y mettent pas plus de façons pour chasser de chez vous la fille et la petite-fille de votre père. »

M. Anicet se frotta les mains ; il riait d'un rire convulsif, nerveux, et jetait tour à tour ses jambes l'une sur l'autre avec une agitation fébrile. Un soupçon s'éveillait dans son esprit relativement au filleul. Comment ce dernier avait-il osé, sans autorisation préalable, chasser de Keranglas la sœur et la nièce du maître de l'antique manoir ? Un acte aussi hardi indiquait assurément un calcul. Oui, Robertin spéculait sur des querelles domestiques, et ce dernier trait d'audace jetait une lumière accusatrice sur des manœuvres employées depuis longtemps pour exciter le ressentiment du vieillard, et capter sa confiance dans un but intéressé. Quoi ! lui, le rusé chasseur, il aurait pu se prendre aussi facilement dans un piège. Impossible ! et pourtant cette idée prenait à chaque instant une force nouvelle, et, à mesure qu'elle s'emparait d'une façon plus irrésistible de

l'esprit du vieux garçon, ce qui lui restait encore de rancune et de colère tendait à changer d'objet.

— Vous avez sagement agi, dit-il à la femme de charge, et je commence à craindre, en effet, que certaines personnes ne s'arrogent ici des droits illusoires. Nous verrons cela demain, nous verrons.

Fanchine allait se retirer.

« Savez-vous, lui demanda le vieux chasseur d'un ton très-léger, et en affectant l'indifférence ; savez-vous si madame Linois n'a rien entendu là-haut ?

— Toujours les mêmes bruits qu'il y a vingt-cinq ans, monsieur, et si vous ne m'aviez défendu d'en parler...

— C'est bon ! c'est bon ! laissez-moi, Fanchine. »

M. Anicet, depuis son aventure avec le revenant de Keranglas, avait toujours évité de pénétrer dans la chambre de l'oncle Anatole, la première semaine d'octobre. Cette fois, il dérogeait à ses habitudes, et s'il le faisait, c'est qu'à son insu il était moins éloigné que par le passé de suivre le conseil de miséricorde si souvent répété par le bonhomme Rigobert. Je voudrais raconter comment le vieux chasseur entendit une fois encore un fantôme de soufflet gémir sous la pression d'une main de spectre ; comment, ne pouvant plus résister à l'appel réitéré d'une ombre de tabatière, il se rendit de nouveau dans

le mystérieux cabinet d'étude; comment, enfin, il aperçut, entre les bras d'un squelette de fauteuil, une apparence de vieillard, en petit manteau gris à trois collets, en culottes de nankin, en bonnet de coton... Mais quoi! on riait de ma crédulité; on verrait en moi un Breton ignorant et superstitieux, et je perdrais tout crédit, à l'avenir, sur l'esprit de mes lecteurs. Laissons donc, sans trop insister, ce point délicat de notre histoire, et ne cherchons à retrouver M. Anicet que dans la journée du lendemain.

Le vieillard, lorsqu'il n'allait pas à la chasse, restait seul dans sa chambre toute la matinée, de sorte qu'à midi, le jour dont nous parlons, Robertin ne l'avait pas encore vu. Il se disposait pourtant à descendre au jardin quand on vint l'avertir qu'un brave homme des environs demandait à lui parler.

« C'est bien, Fanchine, faites-le asseoir dans la salle à manger où je vais le rejoindre.

— Pardon, il dit que c'est pour quelque chose de très-secret.

— Qu'il monte alors, » répondit le vieux chasseur.

Or, cet homme n'était autre que l'hôtelier du *Grand-Cerf*, gagné à la cause de madame Anicet par l'éloquence de Louis Morin. Ils avaient parlé de leurs campagnes sur mer, de biscuit et de lard salé, de bananes et de goyaves, de maringouins et de moustiques; enfin, ils avaient si bien fra-

ternisé, les pieds sous la table, les yeux dans les yeux, entre deux chopines de cidre, qu'à la fin de la conversation l'ancien matelot, le vieux de la cale, avait déjà déclaré au jeune officier de marine qu'il était son homme, prêt à courir toutes sortes de bordées pour lui faire plaisir. Louis Morin l'avait pris au mot, et, comme il s'agissait réellement d'une action méritoire, le loup de mer ne se fit pas prier pour remplir à l'instant même son engagement. Il arriva donc à Keranglas vent arrière, en fin voilier, comme il venait de le dire à la bonne Fanchine.

« Excusez-moi, monsieur, — et ici le matelot tira de sa bouche un objet que je ne nommerai pas, un objet qui gênait sa prononciation et donnait à une de ses joues une protubérance remarquable. — C'est seulement pour vous dire comme quoi M. Robertin n'agit pas en camarade vis-à-vis de moi. Tenez! vous allez peut-être dire que non, mais le fait est qu'il y a du caïman dans les yeux de ce garçon-là!

— Et en quoi cela me regarde-t-il? demanda M. Georges, devenu très-curieux de tout ce qui pouvait lui donner prise sur le filleul.

— Faut savoir que, depuis trois ans, toutes les fois qu'il vient à Keranglas, il boit mon cidre en passant, il me fait donner double ration d'avoine à son cheval, et cela sans autre paiement qu'un bonjour, un bonsoir et des promesses. Ce qu'il fait chez moi, il le fait partout, car c'est un man-

geur fini. Or, ce matin j'ai perdu patience, et me voilà devant vous m'informant, de bonne amitié, s'il est vrai, comme me l'a tant de fois répété ce beau diseur, que vous lui destinez un jour vos biens, vos rentes, toute la cargaison du manoir ? S'il a dit la vérité, le crédit peut aller bon train : large, large, large encore ! Mais s'il a menti, doucement : amarre là ! »

M. Anicet eût embrassé volontiers cet homme pour l'occasion qu'il lui fournissait de se fâcher très-sérieusement contre Robertin. La crainte d'éveiller les censures de ce dernier en modifiant sa conduite, de lui paraître un esprit faible, un caractère sans énergie, contribuait puissamment, disions-nous tout à l'heure, à le retenir dans une voie mauvaise, et qui, depuis la veille surtout, lui semblait bien sombre et bien triste dans son isolement. Le matelot donna les explications nécessaires, et il le fit avec tant de naturel et de franchise, que le frère de madame Linois ne put douter un instant de la vérité de ses récits. Lorsque enfin le vieux garçon fut bien éclairé sur tous les points, il fit monter dans la chambre le filleul, dont la figure devint couleur de citron à l'aspect de l'hôtelier du *Grand-Cerf*, assis carrément dans un fauteuil et le regardant d'un air narquois.

« Monsieur Robertin, dit le vieux loup de mer en faisant sonner quelques pièces d'argent, j'ai toujours eu pour système, quand M. le commissaire tardait trop à dénouer les cordons du sac,

de m'adresser directement au capitaine. Cette fois encore la manœuvre a tourné au mieux : votre parrain a tout soldé, sans rien retenir pour la caisse des invalides.

— Seulement, ajouta M. Anicet de son air le plus goguenard, je vous dispense, à l'avenir, de renouveler ici vos visites. Partez, monsieur, le paiement de ce compte pour la nourriture de votre cheval est une avance sur votre part dans un héritage que vous avez eu tort de convoiter pour vous tout seul. Je ferai plus. Si je devais en conscience acquitter une partie des frais de route que mes invitations ont occasionnés, je vous promets également une part généreuse dans les économies dont je suis redevable à votre zèle. Ne répondez pas, monsieur, et partez : vous aurez de mes nouvelles dans quelques jours. »

En effet, la semaine suivante, au moment où Robertin et Nanon se plaignaient ensemble, lui d'avoir été banni du manoir, elle d'avoir été chassée de l'école, tous les deux remarquèrent en même temps une grande charrette, très-chargée et soigneusement couverte, qui s'avancait lentement du côté de la mesure qu'ils habitaient. Les trois conducteurs leur étaient connus ; ils venaient de Keranglas, et la première parole que prononça l'un de ces hommes, fut pour annoncer qu'il était porteur d'une lettre que M. Anicet adressait à son filleul. Celui-ci se hâta de rompre le cachet.

« Cher monsieur, lui disait le malin vieillard, je vous envoie, pour votre hiver, une bonne provision de bûches que vous reconnaîtrez, je l'espère, pour les avoir mises de côté chez moi. Vous pouvez les compter, toutes y sont ; à l'exception seulement de deux rondins soigneusement choisis, qui attendent votre retour à Keranglas, et que, avec ou sans réclamation de votre part, à la première visite, je me propose de vous faire appliquer vigoureusement sur les deux épaules. »

On sait maintenant pourquoi notre vieux chasseur s'avancait au petit trot derrière la palissade de l'institutrice, au moment de la révolte des écoliers. Il venait ouvrir les bras, donner le baiser de paix aux deux voyageuses ; il venait leur offrir cordialement l'hospitalité de Keranglas, une hospitalité que des bruits de pas, de fauteuils ou de tabatière ne devaient plus troubler à l'avenir. La façon dont Robertin s'était joué de lui, en flattant ses rancunes et son avarice, avait mieux éclairé le vieillard sur ses défauts que tous les avis charitables de dame Gilette. Un peu moins confiant en ses mérites personnels, M. Anicet devenait naturellement plus indulgent pour sa sœur. Or, l'indulgence amenait avec elle l'esprit de réconciliation ; cet esprit rappelait la prière ; la prière entraînait la pratique de la religion, qui, bien observée, nous donnerait toutes les vertus. Encore une fois, les bonnes pensées vivent en

société. Ouvrez la porte à l'une d'elles, les autres arrivent en foule.

Ainsi, direz-vous, le maître de Keranglas est devenu un homme entièrement nouveau ? Non pas ! j'affirme qu'il s'est beaucoup modifié ; mais j'ajoute avec regret que, dans les conversations confidentielles de sœur Fanchine et de la maîtresse d'école, il est souvent question des rechutes de ce vieux pêcheur. Le nom de Robertin, par exemple, est rarement prononcé devant lui sans qu'un mot acerbe, un geste trop significatif ne vienne indiquer, dans quelque recoin du cœur, un sentiment peu amical. Un jour aussi, à propos d'un bruit répandu sur la possibilité d'un mariage entre mademoiselle Linois et le jeune enseigne de vaisseau, le vieillard a montré clairement par un hochement de tête et un sourire dédaigneux que, dans le choix d'un mari pour sa nièce, il se garderait bien de mettre la question d'argent en oubli. En attendant, Louis Morin fait un voyage aux Antilles et s'informe dans toutes ses lettres de la nièce et de la sœur de M. Anicet. Les deux dames accueillent avec empressement les témoignages d'un si aimable souvenir, et, lorsqu'il arrive à l'institutrice de leur laisser entrevoir certain désir mêlé d'inquiétude : « Patience, lui dit la mère en se penchant à son oreille ; vous connaissez ce mot d'un de nos écrivains les plus spirituels : L'homme s'agite, et la femme le mène. »

— Pas toujours, murmure entre ses dents la bonne Gilette. — Et le doute s'explique d'autant mieux que l'assertion qui le provoque a déjà trouvé un démenti dans le ménage de madame Linois elle-même. Celle-ci a pourtant raison de ne pas se décourager, et, pour ma part, je ne vois aucun motif sérieux de terminer autrement ce récit que par une parole d'espérance.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

THÉOPHILE RENAUD (suite)	5
XII. L'Anneau de paille.	7
XIII. La Rose sans épines	18
XIV. Madame de Gersin.	34
XV. Les trois têtes de Géryon.	43
XVI. La Chanson du bobre	60
XVII. Retour et nouveau départ.	74
XVIII. A Paris.	84
XIX. Un Revers de médaille.	92
XX. Dernière Page du roman.	107
XXI. Fi de la vie.	123
XXII. Les deux Sœurs.	130
XXIII. Encore madame Durand	144
XXIV. Or et Paille.	153
LES PETITS OUÉSSANTINS	163

LE MANOIR DE KERANGLAS	187
I. En Diligence	189
II. Première Visite au manoir	206
III. Dame Gilette et sœur Fanchine	219
V. Les Socques de l'institutrice	232
V. Le Capitole et la roche Tarpéienne	247
VI. Conclusion	264

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et Comp.,
place Sorbonne, 2.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

PARIS, RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

ROME CHRÉTIENNE, ou Tableau historique des souvenirs et monuments de Rome; par M. EUGÈNE DE LA GOURNERIE, 3^e édition considér. augmentée et revue avec le plus grand soin. 2 forts vol. in-8. 12 fr.

Mgr l'évêque de Nantes, dans son Approbation de *Rome chrétienne*, s'exprime ainsi : « Nous y avons trouvé, avec une doctrine toujours saine et un grand amour de l'Eglise, une érudition sagement contenue, une appréciation exacte des faits, des personnes et des choses, un style pur et simple, qui rappelle les beaux temps de notre littérature française... »

Il est peu d'ouvrages qui offrent autant d'attrait et d'intérêt.

SAINT THOMAS BECKET, archevêque de Cantorbéry et martyr, sa *Vie et ses Lettres*, d'après le R. J.-A. GILLES, avec une Introduction sur les principes engagés dans la lutte entre les deux pouvoirs; par M. G. DARBOY, vicaire général de Paris. 2 vol. in-8. 12 fr.

LE PIED DE LA CROIX, ou les Douleurs de Marie; par le R. P. FABER. 2 vol. in-18 anglais. 5 fr.

— Ou 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

Du même auteur : TOUT POUR JÉSUS, ou Voies faciles de l'amour divin; trad. par M. DE BERNHARDT. 1 vol. in-12. 3 fr. — Abrégé. 1 vol. in-18. 1 fr. 60. — Le Saint-Sacrement, suite à *Tout pour Jésus*. 2 vol. in-12. 6 fr. — Le même ouvrage abrégé. 1 vol. in-18 angl. 3 fr. 50. — Le Progrès de l'Âme dans la vie spirituelle. 2 vol. in-12. 5 fr. Ou 1 vol. in-4. 3 fr. 50 — Le Créateur et la création. 1 vol. in-12. 3 fr. 50. Ou 2 vol. in-12. 5 fr.

L'ARBRE DE VIE, ou les douze Vertus chrétiennes, fruits de la foi; suivi du *Conflit intérieur*, ou Vie militante du chrétien; par S. LAURENT JUSTINIEN; traduits du latin, pour la première fois, par M. LOUIS CAILLET, prof. à l'institution Notre-Dame d'Auteuil. 1 fort vol. in-18 anglais. 3 fr. 50

LE GUIDE DU CHRÉTIEN DANS LES VOIES DU SALUT, contenant : 1^o les Considérations sur les grandes vérités de la Religion, par Mgr CHALLONER; 2^o le Chemin du ciel aplani, par le R. P. PINAMONTI, S. J.; 3^o les Instructions et Prières du R. P. SANADON, S. J.; suivi des Vêpres du dimanche, des Prières liturgiques les plus usitées, et publié par M. l'abbé F. LAGRANGE; avec l'approbation de Mgr l'évêque de Nancy. 1 fort vol. in-18 raisin. 3 fr.

PIEUSE EXPLICATION DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, tirée en grande partie des *Exercices de J. Thauler*, par le vénérable LOUIS DE BLOIS; suivie du *Traité des Douleurs intérieures de Jésus-Christ*, par la bienheureuse VARANI. Ouvrages traduits du latin, par M. l'abbé POULIDE. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon, accompagnée de Notes et suivie de nouveaux Documents et d'un Rapport du R. P. ARTOLA, S. J., sur l'état actuel du château de Xavier et du Crucifix miraculeux de sa chapelle; par J.-M.-S. DAURIGNAC. 2 beaux vol. in-18 anglais avec portr. 6 fr.

VIE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER; par M. DAURIGNAC. 1 fort vol. in-18 anglais. 2 fr. 50

Cette vie, extraite de l'*Histoire complète* du saint, par le même auteur, offre plus de détails et d'intérêt que celle composée par le Père Bouhours.

Mgr l'évêque de Beauvais, en approuvant et recommandant cet ouvrage, s'exprime ainsi : « Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'intérêt qu'il a su répandre sur le récit des admirables vertus et des œuvres si grandes de saint François-Xavier, et nous espérons que cet ouvrage contribuera à la gloire de Dieu et à l'édification des fideles. »

SAINTE JEANNE LE CHANTAL, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, et fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie; par J.-M.-S. DAURIGNAC. 1 beau vol. in-18 angl. 3 fr.

Mgr l'évêque de Beauvais, en approuvant ce livre, s'exprime ainsi : « C'est un ouvrage d'une lecture fort attachante et en même temps très-utile. Nous félicitons l'auteur de l'intérêt qu'il a su répandre sur le récit des faits et de la citation de tant de lettres de la sainte, lettres pleines de piété et de suavité. Nous recommandons ce livre aux communautés religieuses de notre diocèse. Nous le recommandons aussi particulièrement aux personnes du monde. Elles ne pourront le lire sans devenir meilleures, et, tout en admirant le caractère de sainte Chantal, elles comprendront à quel point sont injustes les reproches qu'on a faits à son cœur d'épouse et de mère. »

HISTOIRE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, fondateur de la Compagnie de Jésus; par M. DAURIGNAC, auteur de l'*Histoire de saint François-Xavier*. 2 vol. in-18 angl. 6 fr.

CHOIX DES LETTRES DE SAINT BERNARD les plus appropriées aux besoins des personnes pieuses et des gens du monde; mises en ordre par le R. P. MELOT, dominicain. 1 beau vol. in-12. 1 fr. 25